

Haruki
Murakami



Des hommes sans femmes

belfond

DU MÊME AUTEUR

La Course au mouton sauvage, Seuil, 1990 ; Points, 2013

La Fin des temps, Seuil, 1992 ; Points, 2013

Danse, danse, danse, Seuil, 1995 ; Points, 2013

Après le tremblement de terre, 10/18, 2002

Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil, Belfond, 2002 ; 10/18, 2003

Les Amants du Spoutnik, Belfond, 2003 ; 10/18, 2004

Kafka sur le rivage, Belfond, 2006 ; 10/18, 2007

Le Passage de la nuit, Belfond, 2007 ; 10/18, 2008

L'éléphant s'évapore, Belfond, 2008 ; 10/18, 2009

Saules aveugles, femme endormie, Belfond, 2008 ; 10/18, 2010

Autoportrait de l'auteur en coureur de fond, Belfond, 2009 ; 10/18, 2011

Sommeil, Belfond, 2010 ; 10/18, 2011

La Ballade de l'impossible, Belfond, 2007 ; rééd. 2011 ; 10/18, 2009

1Q84 (Livre 1, avril-juin), Belfond, 2011 ; 10/18, 2012

1Q84 (Livre 2, juillet-septembre), Belfond, 2011 ; 10/18, 2012

1Q84 (Livre 3, octobre-décembre), Belfond, 2012 ; 10/18, 2013

Chroniques de l'oiseau à ressort, Belfond, 2012 ; 10/18, 2014

Les Attaques de la boulangerie, Belfond, 2012 ; 10/18, 2013

Underground, Belfond, 2013 ; 10/18, 2014

L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage, Belfond, 2014 ; 10/18, 2015

L'Étrange Bibliothèque, Belfond, 2015 ; 10/18, 2016

Écoute le chant du vent suivi de *Flipper, 1973*, Belfond, 2016 ; 10/18, 2017

HARUKI MURAKAMI

DES HOMMES SANS FEMMES

Nouvelles

Traduit du japonais
par Hélène Morita

belfond

Drive my car[1]

KAFUKU ÉTAIT MONTÉ un certain nombre de fois dans des voitures conduites par des femmes et son expérience l'amenait à classer les conductrices en deux catégories : celles qui étaient un peu trop agressives et celles qui étaient un peu trop prudentes. Les dernières étaient infiniment plus nombreuses que les premières – de quoi sans nul doute se réjouir. En somme, les femmes étaient en général plus polies et conduisaient leur véhicule avec plus de prudence que les hommes. Bien entendu, on n'allait pas se plaindre de la politesse ou de la prudence d'un chauffeur, même si ce style de conduite pouvait irriter les autres conducteurs.

Par ailleurs, les femmes appartenant au groupe des « agressives » avaient tendance à se voir elles-mêmes comme d'éminentes conductrices ; elles ne manquaient pas une occasion de se moquer de celles qui étaient trop timorées et se montraient fières de ne surtout pas leur ressembler. Lorsqu'elles déboîtaient soudainement, elles n'étaient visiblement pas conscientes que leur manœuvre obligeait les autres conducteurs à écraser d'un coup leur pédale de frein. Ce qu'ils faisaient avec de grands soupirs ou en lançant des exclamations peu amènes.

Bien sûr, il existait aussi des femmes qui n'appartenaient à aucune des deux catégories. Des femmes qui conduisaient *tout à fait normalement*, sans être ni trop agressives ni trop prudentes. Et parmi elles, certaines étaient aussi des pilotes émérites. Pourtant, Kafuku avait remarqué que, pour une raison indéterminée, même ces dernières manifestaient toujours certains signes de nervosité au volant. Il n'aurait pas été en mesure de décrire concrètement cette nervosité mais, lorsqu'il était assis à la place du passager, il devinait chez la conductrice une tension sous-jacente qui l'empêchait de se sentir tout à fait à l'aise. Du coup, il avait la gorge anormalement sèche, ou bien il se mettait à parler de choses inutiles et stupides, pour éviter le silence.

Bien entendu, s'il existait des hommes très bons conducteurs, il y en avait aussi des mauvais. Mais, chez la plupart d'entre eux, la tension était indécelable. Non pas qu'ils aient été totalement détendus au volant. Sans doute en réalité étaient-ils également très nerveux. Mais ils semblaient être capables de mettre leur stress à distance (peut-être était-ce quelque chose d'inconscient chez eux), de ne pas le manifester. Ils étaient en mesure de mener à bien une conversation tout à fait normale en restant maîtres de leur conduite, de séparer en somme les deux activités. D'où provenait cette différence entre conducteurs masculins et féminins ? Kafuku l'ignorait.

Il était rare que Kafuku ait l'occasion de faire une différence entre hommes et femmes. Il ne ressentait pas non plus entre les sexes un écart dans leur niveau de compétence. Du fait de sa profession, Kafuku travaillait aussi bien avec des hommes qu'avec des femmes, et, en réalité, il se sentait plus à l'aise avec celles-ci. Elles étaient en général plus attentives aux détails et elles écoutaient mieux. Ce n'était que lorsqu'il était dans une voiture et qu'une femme se trouvait au volant que Kafuku était particulièrement conscient de son sexe. Mais il n'avait jamais fait part à quiconque de ses observations. Ce n'était pas, semble-t-il, un sujet judicieux à aborder en public.

Aussi Kafuku eut-il bien de la peine à arborer une mine réjouie lorsqu'il demanda à Ooba, le propriétaire du garage où il faisait réviser sa voiture, de lui trouver un chauffeur professionnel, et que le garagiste lui proposa une jeune femme. En voyant son expression, Ooba sourit. De l'air de dire : Oh, je sais bien ce que vous pensez.

« Je peux vous assurer cependant que cette jeune fille est une excellente conductrice. Croyez-moi, je m'en porte garant. Pourquoi ne pas la rencontrer et essayer un bout de conduite avec elle ?

— Bon, d'accord. Si vous le dites », répondit Kafuku.

Il avait absolument besoin d'un chauffeur au plus vite et Ooba était un homme de confiance. Ils se connaissaient depuis quinze ans déjà. Ooba avait les cheveux épais, de vrais fils de fer, et il avait un peu l'allure d'un lutin, mais son avis en ce qui concernait les voitures était toujours pertinent.

« J'aimerais vérifier le parallélisme de votre véhicule, au cas où, et s'il n'y a pas de problème, vous pourrez le récupérer après-demain, à 14 heures. Je ferai venir la jeune personne en question à ce moment-là. Vous pourriez la faire conduire un peu dans les environs, pour la tester. Si vous n'êtes pas content, vous me le direz franchement. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dans les vingt-cinq ans, je pense. Je ne le lui ai pas demandé, en fait », dit Ooba.

Son visage se plissa. « Simplement, si sa manière de conduire est tout à fait excellente, comme je vous l'ai déjà indiqué, il y a une chose…

— Oui ?

— Eh bien, voilà… Il y a tout de même un petit problème avec elle.

— À savoir ?

— Elle est abrupte, ne parle presque pas et fume sans arrêt, dit Ooba. Vous comprendrez dès que vous la verrez, ce n'est pas le genre de fille très charmante. Elle ne sourit presque jamais. Et puis, pour être honnête, elle est sans doute un peu *rugueuse*.

— Cela ne me dérange pas. Je serais mal à l'aise avec une femme trop belle, sans compter les ragots qui s'ensuivraient.

— Eh bien, dans ce cas, elle devrait vous convenir parfaitement !

— Mais pour ce qui est de la conduite, vous me la recommandez ?

— Sans hésitation. Elle n'est pas juste bonne conductrice pour une femme, elle est bonne conductrice tout court.

— Que fait-elle actuellement ?

— Je ne sais pas très bien. Des petits boulots. Elle travaille à la caisse d'une supérette ou bien elle effectue des livraisons, ce genre de job de courte durée. Et qu'elle peut quitter immédiatement, si elle trouve mieux. Nous l'avons connue par un ami, mais nous n'avons pas assez de travail pour engager quelqu'un à temps plein. Ici ou là, en cas de besoin, nous faisons appel à elle. Je crois vraiment que c'est une jeune femme tout ce qu'il y a de plus sérieux. En tout cas, elle ne touche pas à l'alcool. »

À cette mention, Kafuku se rembrunit. Instinctivement, il porta la main droite à sa bouche.

« Je la verrai après-demain à 14 heures », dit-il.

Cette fille abrupte, taciturne, pas très charmante, avait éveillé son intérêt.

Le surlendemain, à 14 heures, la révision de son convertible Saab 900, de couleur jaune, était achevée. La partie enfoncée à l'avant droit avait été redressée et les raccords de peinture étaient presque invisibles. Le moteur avait subi un contrôle minutieux, la boîte de vitesses avait été réglée, les plaquettes de frein et les essuie-glaces remplacés. La voiture avait été lavée, les jantes polies, la carrosserie lustrée. Comme d'habitude, Ooba avait accompli un travail impeccable. Cela faisait déjà vingt ans que Kafuku utilisait cette voiture, qui affichait plus de cent mille kilomètres au compteur. La toile de la capote était de plus en plus fatiguée. Les jours de fortes pluies, il fallait prendre garde aux fuites. Pourtant Kafuku n'avait pas l'intention d'acheter un véhicule neuf. Jusqu'à présent, sa vieille voiture ne lui avait jamais causé de gros ennuis, et surtout, il était attaché à elle. En toute saison, il adorait conduire le toit ouvert. En hiver, il s'enveloppait dans un manteau épais et s'enroulait une écharpe autour du cou ; en été, il se coiffait d'un chapeau et chaussait des lunettes de soleil. Il prenait plaisir à changer de vitesse en roulant dans les rues du centre-ville et, quand il était à l'arrêt, à un feu rouge, il contemplait le ciel d'un œil nonchalant. Il observait la course des nuages et aussi les oiseaux posés sur les lignes électriques. Cette voiture était une part essentielle de son mode de vie.

Kafuku fit lentement le tour de la Saab et examina avec attention les moindres détails de son véhicule, à la manière d'un propriétaire de chevaux vérifiant l'état de ses animaux avant une course.

Lorsqu'il avait acheté cette Saab neuve, sa femme était encore en vie. C'était elle qui avait choisi la couleur jaune pour la carrosserie. Les premières années, ils étaient bien souvent partis en randonnée ensemble. Sa femme ne conduisait pas et c'était donc toujours Kafuku qui prenait le volant. Ils avaient également fait des sorties assez lointaines, à Izu, par exemple, ou à Hakone, ou encore à Nasu. Par la suite, sa femme avait cessé de l'accompagner et Kafuku s'était retrouvé presque toujours seul. Après la mort de son épouse, il avait entretenu des relations avec un certain nombre de femmes, mais, pour une raison ou une autre, jamais aucune d'entre elles ne s'était assise à son côté dans la Saab. Et, excepté pour des motifs professionnels, il ne s'était plus jamais aventuré en dehors de Tokyo.

« Oui, ici et là, elle connaît bien de petites misères, mais elle est encore très en forme ! dit Ooba en bouchonnant affectueusement le tableau de bord, comme s'il caressait la nuque d'un gros chien. C'est une voiture fiable. Les suédoises de cette époque, elles étaient drôlement bien fichues. Vous devez veiller aux circuits électriques, mais les mécanismes de base ne posent aucun problème. Vous l'avez parfaitement entretenue. »

Alors que Kafuku était occupé à signer les divers documents et qu'il se faisait expliquer le détail des factures, la jeune fille fit son apparition. Elle devait mesurer un mètre soixante-cinq environ, elle n'était pas grosse mais large d'épaules, et d'une constitution robuste. Sur la nuque, à droite, elle avait une tache de naissance ovale, violette, de la grosseur d'une olive, qui ne semblait pas l'inquiéter suffisamment pour qu'elle ait besoin de la camoufler aux regards extérieurs. Son abondante chevelure noire était attachée en arrière afin de ne pas la gêner. On n'aurait certes pas dit d'elle qu'elle était jolie, et comme l'avait expliqué Ooba, sa physionomie avait quelque chose de rude.

Sur ses joues subsistaient çà et là des traces d'acné. Elle avait de grands yeux, aux prunelles très limpides, mais chargées de méfiance. Leur couleur semblait d'autant plus intense qu'ils étaient largement ouverts. Ses oreilles étaient développées, imposantes, évoquant des récepteurs radio installés dans une zone reculée. Elle portait une veste de coupe masculine à chevrons, un peu trop épaisse pour ce mois de mai, un pantalon en coton marron, et des baskets Converse noires. Sous sa veste, un tee-shirt blanc à manches longues, qui couvrait une poitrine opulente.

Ooba la présenta à Kafuku. Voici Mlle Watari. Misaki Watari.

« Misaki s'écrit en hiragana2. S'il le faut, je vous fournirai un CV », déclara la jeune femme sur un ton non dénué de provocation.

Kafuku secoua la tête.

« Pour le moment, je n'ai pas besoin de CV. Savez-vous utiliser la boîte de vitesses manuelle ?

— Oui, et j'aime ça », répondit-elle d'une voix glaciale. Un peu comme si on avait demandé à un végétarien convaincu s'il mangeait de la laitue.

« C'est un véhicule ancien, il n'y a pas de GPS.

— Je n'en ai pas besoin. J'ai fait des livraisons pendant un bon moment. Je connais la ville comme ma poche.

— Eh bien, voulez-vous me conduire un peu dans les environs ? Comme il fait beau, nous laisserons le toit ouvert.

— Où allons-nous ? »

Kafuku réfléchit un instant. Ils n'étaient pas loin de Shinohashi.

« Au croisement du temple Tengenji, vous tournerez à droite et vous vous garerez dans le parking souterrain de Meijiya. J'ai quelques achats à faire. Ensuite, vous prendrez la côte le long du parc Arisugawa, vous dépasserez l'ambassade française et vous vous engagerez sur Meiji-dori. Et puis nous reviendrons ici.

— D'accord », dit-elle.

Elle n'eut aucun besoin de vérifier l'itinéraire. Dès qu'elle eut en main les clés que lui remit Ooba, elle ajusta promptement la position de son siège et celle des rétroviseurs. Elle semblait déjà savoir où se trouvaient les différentes commandes et à quoi elles servaient. Elle pressa la pédale d'embrayage, essaya les vitesses. Puis elle sortit une paire de Ray-Ban vertes de la poche de poitrine de sa veste. Après quoi, elle se tourna légèrement vers Kafuku et eut un petit signe d'acquiescement. Comme pour lui dire : C'est parti.

« Un lecteur de cassettes… fit-elle en une sorte de monologue tandis qu'elle cherchait le système audio.

— J'aime bien les cassettes, répondit Kafuku. Elles sont plus faciles à manipuler que les CD. Elles me permettent aussi de répéter mes textes.

— Cela faisait bien longtemps que je n'en avais vu.

— Quand j'ai commencé à conduire, il y avait des cartouches huit pistes », dit Kafuku.

Misaki ne répondit rien mais, à son expression, il était clair qu'elle ignorait totalement ce qu'étaient les cartouches huit pistes.

Ainsi qu'Ooba l'avait certifié, la jeune fille était une excellente conductrice. Sa conduite était souple et sans à-coups. Malgré la circulation dense, les feux fréquents, elle savait maintenir le régime moteur de manière à peu près stable. Kafuku comprenait dans son regard qu'elle anticipait la circulation. Mais, dès qu'il fermait les yeux, il avait du mal à se rendre compte des moments où elle passait d'une vitesse à une autre. C'était seulement en prêtant l'oreille aux différences de bruits du moteur qu'il pouvait déterminer le rapport de la boîte de vitesses. Elle prenait soin d'accélérer ou de freiner d'une manière douce. Et ce dont il lui était le plus reconnaissant, c'était qu'elle pilotait en étant constamment détendue. Elle paraissait même contrôler mieux son stress avec un volant entre les mains que sans. Lorsqu'elle conduisait, son expression rugueuse s'adoucissait et son regard s'apaisait quelque peu. Seule sa parole restait aussi rare. Sauf si Kafuku lui posait une question, elle demeurait muette.

Ce mutisme, cependant, ne gênait pas Kafuku. Il n'était guère friand de conversations futiles. Il ne détestait pas les véritables échanges avec un ami proche, mais sinon il préférait le silence. Il s'enfonça dans le siège passager et contempla d'un œil vague les rues qui défilaient. Lui qui avait toujours occupé la place du chauffeur voyait à présent ce paysage urbain d'un œil neuf. Sur l'avenue Gai-en-sei-dori, très fréquentée, il la fit se garer à plusieurs reprises, en lui faisant effectuer plusieurs créneaux, et elle les réussit chaque fois avec beaucoup de précision. Elle était vraiment excellente. Ses réflexes en tant que pilote également. Lorsqu'ils devaient attendre assez longuement à un

feu rouge, elle se mettait à fumer. Les Marlboro étaient sa marque favorite, semblait-il. Mais dès que le feu passait au vert, elle éteignait sa cigarette. Elle ne fumait pas en conduisant. Il n'y avait pas de traces de rouge à lèvres sur ses mégots. Ses ongles n'étaient pas manucurés. Pas une ombre de maquillage sur son visage.

« J'aimerais vous poser quelques questions, dit Kafuku, alors qu'ils se trouvaient aux alentours du parc Arisugawa.

— Allez-y, répondit Misaki.

— Où avez-vous appris à conduire ?

— J'ai grandi dans les montagnes de Hokkaido. J'avais à peine dix ans quand j'ai tenu un volant pour la première fois. Là-bas, on ne s'en sort pas si on ne conduit pas. Au fond des vallées, les villes ne reçoivent quasiment pas un rayon de soleil, les routes sont gelées presque six mois par an. Même les mauvais conducteurs doivent être bons.

— Mais, dans les montagnes de Hokkaido, vous n'avez pas dû apprendre à faire des créneaux, non ? »

Elle ne répondit pas. Ce n'était apparemment pas une question qui méritait de réponse.

« M. Ooba vous a-t-il expliqué pour quelle raison j'avais besoin d'un chauffeur rapidement ? »

Misaki se mit alors à débiter sur un ton monotone, en regardant droit devant elle : « Vous êtes acteur, vous jouez dans un spectacle six jours par semaine. Vous allez au théâtre dans votre propre voiture. Si vous n'aimez pas le métro ou les taxis, c'est parce que, en voiture, vous pouvez répéter votre texte. Mais, récemment, vous avez eu un petit accident, et votre permis de conduire vous a été retiré. Vous aviez un peu trop bu et vous aviez un léger problème de vue. »

Kafuku hocha la tête. C'était un peu comme si quelqu'un lui racontait un rêve qu'il avait fait.

« Quand je suis allé passer des examens chez l'ophtalmologiste indiqué par la police, on m'a découvert des signes de glaucome. Mon champ visuel présente, semble-t-il, un point aveugle. Au coin de l'œil droit. Je ne m'en étais jamais aperçu jusque-là. »

Étant donné le faible taux d'alcoolémie de Kafuku, la police avait accepté de ne pas ébruiter le fait qu'il avait conduit en état d'ivresse. L'information n'avait pas été divulguée auprès des médias. Mais son problème de capacité visuelle avait été impossible à cacher à son agent. À l'heure actuelle, des voitures venant de l'arrière, sur la droite, pouvaient pénétrer dans son champ de vision sans qu'il les voie. Il ne devait donc conduire sous aucun prétexte, jusqu'à ce que de nouveaux examens aient montré que le problème était résolu.

« Monsieur Kafuku… demanda Misaki. Je peux vous appeler ainsi ? C'est votre véritable nom ?

— Oui, c'est mon vrai nom, répondit Kafuku. Ce devrait être un nom porte-bonheur, même s'il ne nous a jamais apporté de profit. Il n'y a personne dans notre famille que l'on pourrait qualifier de riche[3]. »

S'ensuivit un assez long silence. Puis Kafuku annonça à Misaki la somme qu'il serait en mesure de lui régler chaque mois pour son travail. Elle n'était pas très élevée. Mais c'était le maximum que son agent mettait à sa disposition. Kafuku était certes assez célèbre, mais il ne jouait pas de rôle important au cinéma ou à la télévision, et le théâtre ne payait pas tellement. Pour quelqu'un de son statut, engager un chauffeur personnel était un luxe extraordinaire, même s'il s'agissait seulement d'un travail temporaire de quelques mois.

« Vos horaires varieront beaucoup selon mon emploi du temps, mais à présent je joue surtout au théâtre. Par conséquent, en général, vous aurez vos matinées libres. Vous pourrez dormir jusqu'à midi. Le soir, je termine au plus tard à 23 heures. Les jours où j'aurai besoin d'une voiture à des heures plus tardives, je prendrai un taxi. Vous aurez un jour de congé par semaine.

— C'est parfait, se hâta de répondre Misaki.

— Le travail en lui-même n'est pas pénible. Le plus difficile, peut-être, c'est le temps passé à ne rien faire, à attendre simplement. »

Misaki resta silencieuse. Elle se contenta de serrer les lèvres. Son visage semblait signifier qu'elle avait connu des expériences plus éprouvantes.

« Quand la voiture est décapotée, cela m'est égal que vous fumiez. Mais si le toit est fermé, j'aimerais mieux que vous vous en absteniez, ajouta Kafuku.

— C'est entendu.

— Avez-vous des questions ?

— Pas spécialement. »

Elle plissa les paupières et rétrograda tout en inspirant lentement. Puis déclara : « J'aime bien cette voiture. »

Le reste du trajet se fit en silence. Une fois de retour au garage, Kafuku prit Ooba à part et lui annonça qu'il avait décidé d'engager la jeune fille.

Dès le lendemain, Misaki était devenue le chauffeur particulier de Kafuku. À 15 h 30, elle se rendait à Ebisu, le quartier où résidait Kafuku, sortait la Saab jaune du parking souterrain et accompagnait son patron jusqu'à un théâtre de Ginza. Sauf les jours de pluie, le toit de la voiture restait ouvert. Sur le chemin du théâtre, Kafuku, assis sur le siège passager, lisait son texte à voix haute tout en écoutant une cassette qu'il avait enregistrée. Il s'agissait d'une adaptation japonaise, datant de l'époque Meiji, de la pièce d'Anton Tchekhov *Oncle Vania*. Kafuku jouait le rôle de l'oncle. Il avait complètement mémorisé ses tirades mais, pour avoir l'esprit plus tranquille, chaque jour, il s'obligeait à les répéter. C'était pour lui une vieille habitude.

Au retour, il écoutait souvent un quatuor à cordes de Beethoven. Il aimait ces quatuors, et ne se lassait jamais de les écouter. Une musique qui vous laissait libre de penser, ou, au contraire, de ne penser à rien. Lorsqu'il était d'humeur à entendre quelque chose de plus léger, il mettait une cassette de vieux rock américain, comme les Beach Boys, les Rascals, Creedence ou encore les Temptations. Des airs en vogue du temps de sa jeunesse. Misaki ne faisait aucun commentaire sur ses choix et Kafuku ne savait pas très bien si elle aimait cette musique, si elle la détestait ou si même elle l'écoutait. Cette jeune fille ne montrait pas ses sentiments.

En règle générale, il était bien trop stressé pour pouvoir répéter ses textes à haute voix quand quelqu'un se trouvait à son côté, mais la présence de Misaki ne le dérangeait pas. Kafuku lui était même reconnaissant de se montrer ainsi, froide et impassible. Il pouvait interpréter son rôle en parlant aussi fort qu'il le désirait, rien dans le comportement de Misaki ne trahissait qu'elle en avait entendu un mot. Peut-être après tout n'avait-elle réellement rien entendu. Elle était toujours totalement concentrée sur sa conduite. Peut-être que conduire la mettait dans un état particulier, une sorte de zen.

Kafuku ignorait également ce qu'elle pensait de lui. Éprouvait-elle à son égard un peu de curiosité ? Ou bien n'avait-elle envers lui pas le moindre intérêt ? Ou encore peut-être lui inspirait-il de l'aversion et ne le supportait-elle qu'à cause de son travail ? Il n'en savait rien. Mais il ne s'en souciait pas vraiment. Il appréciait son style de conduite souple et précis, il aimait aussi qu'elle parle peu et qu'elle taise ses émotions.

Dès la fin du spectacle, Kafuku se débarrassait de son maquillage de scène, se changeait et sortait rapidement du théâtre. Il ne tenait pas à s'éterniser sur place et n'avait guère d'amis chez les comédiens. Il appelait Misaki avec son portable pour qu'elle vienne l'attendre à l'entrée des artistes et il s'engouffrait dans la Saab jaune dès qu'il mettait le pied dans la rue. Il était de retour dans son appartement d'Ebisu juste après 22 h 30. Le même manège se répétait pratiquement chaque jour.

Il avait aussi d'autres engagements. Une fois par semaine, il devait se rendre dans un studio afin d'enregistrer un feuilleton télévisé. C'était une série policière banale, mais l'audimat était très haut et le cachet de Kafuku élevé. Il jouait un diseur de bonne aventure qui assistait l'inspectrice principale. Afin de mieux s'immerger dans son rôle, il s'était déguisé à plusieurs reprises en véritable astrologue et avait réalisé des prédictions dans les rues. Lesquelles s'étaient souvent révélées très justes. Il avait même acquis une réputation en la matière. L'enregistrement se poursuivait jusqu'au soir et il fallait alors se hâter de rejoindre le théâtre de Ginza pour la représentation. C'était la partie la plus chargée de la semaine. Après les matinées du week-end, il donnait également des cours du soir dans une école d'art dramatique. Kafuku aimait diriger de jeunes élèves. À l'aller comme au retour, c'était encore Misaki qui l'accompagnait. Ainsi, avec cette jeune femme qui le conduisait ponctuellement ici ou là, sans histoires, Kafuku prit-il l'habitude d'être assis sur le siège passager de sa Saab jaune, tandis que Misaki était au volant. Il lui arrivait même de s'endormir.

Quand il fit plus chaud, Misaki troqua sa veste masculine à chevrons contre une jaquette légère. Lorsqu'elle conduisait, elle portait toujours une veste. Peut-être était-ce à ses yeux l'équivalent d'un uniforme de chauffeur. La saison des pluies arriva et il fallut souvent fermer la capote.

Alors qu'il était installé sur le siège passager, Kafuku pensait bien des fois à sa femme décédée. Il ne savait trop pourquoi, mais depuis que Misaki occupait sa fonction de chauffeur, les souvenirs liés à son épouse affluaient fréquemment en lui. De deux ans sa cadette, très jolie femme, elle aussi avait été comédienne. À ses débuts, Kafuku avait été ce que l'on appelle un « acteur de genre », et les rôles qu'on lui confiait étaient en général des personnages secondaires pourvus de certaines particularités. Avec son visage légèrement trop long, trop fin, ses cheveux qui s'étaient éclaircis à un âge relativement jeune, il n'avait pas le physique d'un jeune premier. Sa femme, au contraire, était une véritable beauté, et il n'y avait rien que de très judicieux dans les rôles qui lui revenaient – et les cachets qui allaient de pair. Pourtant, avec l'âge, la position de Kafuku en tant qu'acteur s'était élevée grâce à ses caractéristiques individuelles. En dépit de leurs disparités, chacun d'eux était capable d'apprécier à sa juste valeur la carrière de l'autre. Les différences en termes de popularité ou de rémunération n'avaient jamais posé de problème entre eux.

Kafuku avait aimé sa femme. Dès qu'il l'avait rencontrée (il avait alors vingt-neuf ans), il s'était senti terriblement attiré par elle et jusqu'à sa mort (il avait quarante-neuf ans), ses sentiments n'avaient pas faibli. Durant tout le temps où il avait été marié, il n'avait jamais eu d'aventure. Non pas que les occasions lui aient fait défaut. Simplement, il n'en avait pas eu envie.

Elle, en revanche, avait eu plusieurs fois d'autres hommes dans sa vie. À ce qu'en savait Kafuku, quatre en tout. Quatre hommes, en tout cas, avec qui elle avait entretenu des relations sexuelles régulières. Bien entendu, elle n'en avait jamais rien laissé filtrer, mais lui savait immédiatement si elle était allée quelque part en compagnie d'un autre. Kafuku avait toujours été un homme intuitif, et le fait d'aimer profondément sa femme le rendait encore plus sensible à ce genre de choses – si désagréables qu'elles soient. Rien qu'en entendant la façon dont sa femme en parlait, il comprenait aussi de qui il s'agissait. Invariablement, l'acteur avec qui elle partageait la vedette dans le film qu'ils tournaient ensemble. Ces hommes étaient souvent plus jeunes qu'elle. La relation se poursuivait quelques mois, le temps que durait le tournage, puis, une fois celui-ci terminé, l'aventure se finissait aussi, tout naturellement, semble-t-il. Le même schéma s'était répété quatre fois.

Pour quelle raison avait-elle besoin de faire l'amour avec d'autres hommes ? Kafuku ne l'avait jamais compris. Ni à l'époque ni aujourd'hui. Depuis leur mariage, ils avaient toujours conservé de bons rapports entre eux, comme époux, et comme partenaires dans la vie. Quand ils avaient le temps, ils discutaient avec passion et franchise de toutes sortes de questions, et ils s'étaient efforcés de maintenir entre eux une confiance réciproque. Kafuku estimait qu'ils s'entendaient bien, intellectuellement comme physiquement. Autour d'eux, on les considérait comme un couple idéal, très bien assorti.

Mais alors, pourquoi avait-elle eu ces aventures ? Kafuku aurait aimé avoir eu le courage de lui poser la question quand elle était encore vivante. Il y repensait bien souvent. À vrai dire, quelques mois avant qu'elle ne disparaisse, il avait été sur le point de l'interroger. *Dis-moi, qu'est-ce que tu cherchais donc chez eux ? Qu'est-ce qui te manquait chez moi ?* Mais il n'avait pu se résoudre à prononcer ces mots tandis qu'elle était en proie à d'affreuses souffrances et que la mort était proche. En fin de compte, elle avait quitté le monde de Kafuku sans lui avoir fourni la moindre explication. Questions non formulées, réponses non données. Alors même que, au crématorium, il recueillait parmi les cendres les os de son épouse, il continuait à réfléchir profondément à ces choses, à ce qui n'avait pas été dit. Il était tellement plongé dans ses pensées que les voix des autres personnes présentes aux obsèques ne l'atteignaient pour ainsi dire pas.

Imaginer sa femme dans les bras d'un autre homme lui était évidemment douloureux. Il était impossible que cela ne le soit pas. Lorsqu'il fermait les yeux, des images concrètes d'elle avec d'autres lui traversaient la tête. Il ne pouvait empêcher son esprit de créer ces scènes, même s'il aurait préféré ne pas les voir. Son imagination, tel un instrument coupant acéré, le torturait sans pitié, longuement. Il lui arrivait aussi de songer qu'il aurait été beaucoup plus heureux s'il avait tout ignoré. Mais dans la vie, en toutes circonstances, il valait mieux savoir que ne pas savoir. Il en était convaincu. Quelles que soient les souffrances terribles qui s'ensuivraient, il fallait qu'il sache. Seul le savoir permettait de devenir plus fort.

Le plus pénible, davantage même que les images offertes par son esprit, avait été de devoir continuer à mener une vie normale. Il connaissait les secrets de sa femme, et pourtant il ne devait pas le lui laisser deviner. Il fallait qu'il conserve un visage souriant tandis qu'à l'intérieur de lui, invisible, son sang bouillonnait dans ses veines, que sa poitrine se déchirait. Il avait continué à vivre comme si de rien n'était, à converser tranquillement et même à étreindre sa femme. Tout le monde n'aurait pas été capable d'agir de la sorte. Mais Kafuku était un acteur professionnel. C'était son métier que de mettre une distance avec son moi tout en interprétant un rôle. Et il le jouait du mieux qu'il le pouvait. Une représentation sans spectateurs.

En dehors de cette question – s'il mettait de côté le fait que sa femme, périodiquement, allait faire l'amour en secret avec d'autres hommes –, leur vie conjugale avait été satisfaisante. L'un et l'autre avaient réussi dans leur travail, leur situation économique était stable. Durant la vingtaine d'années de leur mariage, ils avaient eu un nombre incalculable de rapports sexuels, et, du moins selon l'estimation de Kafuku, ils en avaient été satisfaits. Puis sa femme avait été atteinte d'un cancer de l'utérus et avait succombé à la maladie. Un certain temps après sa mort, Kafuku avait eu quelques liaisons, mais il n'avait jamais retrouvé le bonheur familier qu'il éprouvait avec son épouse. Il n'avait ressenti avec ces femmes qu'un tiède sentiment de déjà-vu, comme s'il reproduisait des expériences qu'il avait connues dans le passé.

Comme son agence avait besoin d'un CV détaillé afin de rémunérer un salarié, il demanda à Misaki de remplir un formulaire mentionnant son adresse, son domicile légal, sa date de naissance et le numéro de son permis de conduire. Il apprit ainsi qu'elle habitait un appartement à Akabane, dans l'arrondissement Kita ; que son domicile légal était situé à Hokkaido, dans la ville de Kamijûnitaki ; et qu'elle venait juste d'avoir vingt-quatre ans. Kafuku ignorait totalement où, dans l'île de Hokkaido, se situait cette ville de Kamijûnitaki, quelle était sa taille, quels étaient ses habitants. Mais cette mention de vingt-quatre ans lui causa un certain choc.

Kafuku avait eu un enfant, qui n'avait vécu que trois jours. Une fille. Elle était morte durant la nuit, dans la pouponnière de l'hôpital. Subitement, sans qu'il y ait eu de signes précurseurs, le cœur du bébé avait cessé de battre. À l'aube, l'enfant était morte. Les médecins de l'hôpital leur avaient expliqué qu'il s'agissait d'un problème

congénital de valve cardiaque. Kafuku et sa femme n’avaient pas cherché à le vérifier. Même s’ils avaient appris la cause exacte de la mort de leur enfant, cela ne lui aurait pas rendu la vie. Heureusement ou pas, ils ne lui avaient pas encore donné de nom. Si la petite fille avait vécu, elle aurait eu précisément vingt-quatre ans. À chaque anniversaire de cette enfant sans nom, Kafuku joignait les mains, seul, pour une prière. Et il repensait à la vie qu’elle aurait pu avoir.

La perte soudaine de leur enfant avait été une douloureuse épreuve pour Kafuku et sa femme. Sa disparition avait créé un vide sombre et vertigineux. Il leur avait fallu beaucoup de temps pour que leurs sentiments guérissent. Ils restaient cloîtrés chez eux, passant de longues heures dans un silence presque total. Lorsqu’ils ouvraient la bouche, c’était pour prononcer des paroles sans importance. Elle se mit à boire de grandes quantités de vin. Pendant un certain temps, lui se prit de passion pour la calligraphie. Quand il laissait courir son pinceau sur la feuille blanche, quand il la saturait de noir en traçant des idéogrammes, il avait l’impression d’entrevoir les mécanismes de son esprit.

Peu à peu, ils parvinrent néanmoins à émerger de leurs souffrances et à dépasser cette période sombre, grâce à l’aide mutuelle qu’ils s’apportaient. Ils se plongèrent avec encore plus de zèle dans leur travail, s’absorbant avec avidité dans la construction des rôles qui leur étaient confiés. Elle lui déclara un jour qu’elle pensait préférable de ne plus essayer d’avoir un autre enfant. Il y consentit. « Je suis d’accord. Ne faisons plus d’autre tentative. Si tu penses que cela vaut mieux, je me rallie à cette idée. »

À y repenser, c’est après cet événement que sa femme s’était mise à avoir des aventures. Peut-être la perte de son enfant avait-elle éveillé chez elle une sorte de besoin. Kafuku, cependant, n’était pas très sûr de son hypothèse. Tout juste pouvait-il se dire : *Peut-être*.

« Puis-je vous poser une question ? » fit Misaki.

Kafuku, plongé dans ses pensées, regardait d’un œil vague le paysage par la fenêtre. Surpris, il se tourna vers la jeune fille. Depuis deux mois qu’ils se retrouvaient ensemble dans cette voiture, Misaki ne lui avait presque jamais adressé la parole de son propre chef.

« Je vous en prie, répondit-il.

— Pourquoi êtes-vous devenu acteur ?

— Eh bien, à l’université, des amies m’avaient demandé de rejoindre la troupe d’art dramatique. Je n’avais pas spécialement d’intérêt pour le théâtre, à cette époque. En fait, j’avais envie de faire partie de l’équipe de base-ball. Au lycée, j’étais un “arrêt-court” permanent et plutôt bon en défense. Mais je n’avais pas le niveau suffisant pour intégrer l’équipe de base-ball de l’université. Alors je suis entré dans la troupe d’art dramatique dans un état d’esprit très décontracté, en me disant : Tiens, après tout, essayons. Et puis j’avais envie d’être avec ces filles aussi. Mais après un certain temps, petit à petit, j’ai compris que je prenais beaucoup de plaisir à jouer un rôle. Voilà… j’étais capable de me transformer en quelqu’un d’autre le temps de la représentation. Une fois le spectacle terminé, je redevenais moi-même, et ça me plaisait bien.

— Vous aimiez être quelqu’un d’autre ?

— Oui, du moment que je redevenais moi-même ensuite.

— Vous n’avez jamais souhaité ne pas le redevenir ? »

Kafuku réfléchit à la question. C’était la première fois qu’on la lui posait. Ils étaient alors sur l’autoroute urbaine, en train de se diriger vers la sortie de Takehashi. Il y avait des embouteillages.

« Qui d’autre aurais-je pu devenir ? » répondit-il.

Misaki n’exprima aucune opinion sur le sujet.

Un silence s’ensuivit. Kafuku ôta sa casquette de base-ball, rectifia sa forme, s’en recoiffa. Ils se trouvaient à côté d’un énorme semi-remorque, avec des pneus innombrables, et la Saab jaune paraissait bien fragile. Comme un petit canot de tourisme côtoyant un tanker.

« Cela ne me regarde sûrement pas, reprit Misaki un petit moment plus tard. Mais si vous le permettez, j’aimerais vous demander quelque chose.

— Oui, allez-y !

— Pourquoi n’avez-vous pas d’amis ? »

Kafuku regarda le profil de la jeune fille avec curiosité.

« Et comment savez-vous que je n'ai pas d'amis ? »

Elle haussa légèrement les épaules. « Cela fait deux mois que je vous accompagne presque chaque jour, alors, bien sûr, je peux le deviner. »

Kafuku observa avec un intérêt intense les pneus gigantesques du camion. Puis il déclara :

« À vrai dire, voilà longtemps déjà que j'aurais du mal à qualifier quelqu'un d'ami.

— Et quand vous étiez petit ?

— Non, à cette époque, bien entendu, j'avais des camarades. On jouait ensemble au base-ball ou bien on allait nager. Mais en devenant un adulte, je n'ai plus tellement eu envie d'avoir des amis. En particulier après mon mariage.

— Vous voulez dire que quand votre femme était là, vous n'en aviez pas besoin ?

— Oui, peut-être. Nous étions très bons amis, tous les deux.

— Quel âge aviez-vous quand vous vous êtes marié ?

— Trente ans. On tournait dans le même film et on a fait connaissance. Elle était la vedette ; moi, j'avais un petit rôle. »

La voiture avançait lentement au milieu des bouchons. Comme toujours lorsqu'ils roulaient sur une autoroute, le toit était fermé.

« Dites-moi, demanda Kafuku pour changer de sujet, vous ne buvez absolument pas d'alcool ?

— Ma constitution, apparemment, ne le supporte pas, répondit Misaki. Comme ma mère a eu de gros problèmes avec la boisson, il y a peut-être un rapport.

— Votre mère connaît toujours ce problème ? »

Misaki secoua la tête à plusieurs reprises.

« Ma mère est morte. Une fois où elle conduisait en étant complètement soûle, elle a perdu le contrôle de la voiture, qui a valsé avant de finir contre un arbre. La mort a été quasiment instantanée. J'avais dix-sept ans, à l'époque.

— Je suis désolé, dit Kafuku.

— Elle l'avait bien cherché, déclara la jeune fille, sobrement. Ce genre de choses, forcément, ça devait lui arriver un jour ou l'autre. Tôt ou tard, c'était évident. »

Le silence s'installa entre eux.

« Et votre père ?

— Il doit se trouver quelque part, je ne sais où. Il nous a abandonnées quand j'avais huit ans, et depuis je ne l'ai jamais revu. Pas le moindre contact. Ma mère estimait que c'était entièrement de ma faute.

— Pourquoi ?

— J'étais enfant unique. Si j'avais été une fillette plus jolie, plus mignonne, il ne serait jamais parti. C'est ce que ma mère répétait tout le temps. Et aussi que j'avais toujours été moche, et donc qu'il ne voulait pas de moi.

— Vous n'êtes pas moche du tout, dit Kafuku d'une voix posée. C'était seulement ce que votre mère voulait que vous pensiez. »

De nouveau, Misaki haussa légèrement les épaules. « Elle n'était pas toujours comme ça, mais quand elle avait bu, elle se mettait à radoter. À répéter cent fois ce genre de chose. À la longue, ça fait mal. Je sais que ce n'est pas bien, mais honnêtement, j'ai été soulagée quand elle est morte. »

Cette fois, le silence se prolongea plus longtemps.

« Et vous, vous avez des amis ? » demanda Kafuku.

Misaki fit un signe de dénégation.

« Je n'ai pas d'amis.

— Pourquoi ? »

Elle ne répondit pas. Elle plissa les paupières et se contenta de regarder droit devant elle.

Kafuku ferma les yeux. Il aurait bien dormi un peu, mais il n'y parvenait pas. La voiture ne cessait de s'arrêter et de repartir, même si Misaki changeait de vitesse en douceur. Et puis, sur la voie d'à côté, le semi-remorque se retrouvait soit devant, soit derrière la Saab, telle une gigantesque ombre fatale.

« La dernière fois que je me suis fait un ami, c'était il y a près de dix ans, déclara finalement Kafuku, résigné à ne pas dormir. Ce serait peut-être plus exact de parler d'un pseudo-ami. Il avait six ou sept ans de moins que moi, et c'était un type sympathique. Il aimait boire, et là-dessus nous nous entendions parfaitement. Nous parlions de tas de choses en buvant. »

Misaki eut un petit hochement de tête, attendant la suite de l'histoire. Kafuku hésita un peu, puis se résolut à continuer.

« À vrai dire, cet homme était l'un de ceux qui avaient eu une aventure avec ma femme. Mais il ignorait que je le savais. »

Misaki mit un certain temps à digérer l'information.

« Vous voulez dire que cet homme avait eu des relations sexuelles avec votre femme ?

— Oui. Trois ou quatre mois plus tôt. Je pense qu'il avait fait l'amour avec elle pas mal de fois.

— Comment l'avez-vous su ?

— Elle m'a caché l'affaire, bien entendu, mais j'ai quand même compris. Ce serait trop long de tout expliquer. J'étais sûr pourtant de ne pas me tromper. Ce n'étaient pas de simples suppositions de ma part. »

Pendant que la voiture était immobilisée, Misaki rectifia la position du rétroviseur.

« Mais le fait que cet homme et votre femme aient eu une aventure, ce n'était pas un obstacle à votre amitié ?

— Non, bien au contraire, répondit Kafuku. Si j'ai voulu devenir ami avec ce type, c'est parce qu'il avait couché avec ma femme. »

Misaki resta muette. Elle attendait une explication là encore.

« Comment pourrais-je le dire… ? Je voulais comprendre. Pourquoi ma femme avait-elle eu une liaison avec cet homme, pourquoi avait-il fallu que ce soit avec lui ? En tout cas, c'était là ma motivation première. »

Misaki respira profondément. Sa poitrine se souleva et redescendit lentement sous sa veste.

« Ce n'était pas trop pénible pour vous, d'un point de vue affectif ? De boire et de bavarder avec un homme qui avait fait l'amour avec votre femme ?

— Si, bien sûr, répondit Kafuku. Il me venait en tête des choses auxquelles j'aurais préféré ne pas penser. Des souvenirs que j'aurais préféré oublier. Mais je suis un acteur. C'était comme si j'étais au travail, en quelque sorte.

— Vous deveniez quelqu'un d'autre.

— Exactement.

— Et ensuite, vous redeveniez vous-même ?

— En effet. Même si cela vous déplaît, vous retournez à votre moi. Mais à ce moment-là, votre position diffère légèrement. C'est une sorte de règle. Impossible de retrouver exactement la position initiale. »

Une pluie fine se mit à tomber et Misaki actionna les essuie-glaces à plusieurs reprises.

« Finalement, vous avez compris ? Pourquoi votre femme avait eu une aventure avec cet homme ? »

Kafuku secoua la tête. « Non, je ne suis pas arrivé à le comprendre. Ce que lui possédait, je ne l'avais pas, moi. Il y avait des différences entre nous. En fait, je crois, *pas mal.* Mais je ne sais toujours pas ce qui, chez lui, a pu l'attirer, elle. Nos actes, à nous autres humains, ne peuvent être cernés avec autant de précision. Les relations humaines, et en particulier les relations entre homme et femme, comment dirais-je… ce sont des questions bien plus complexes.

Bien plus ambiguës. Plus égoïstes. Plus douloureuses. »

Misaki réfléchit un instant. « Pourtant, malgré vos questions sans réponse, vous êtes restés amis ? » demanda-t-elle enfin.

Kafuku ôta de nouveau sa casquette de base-ball, et cette fois il la posa sur ses genoux. Puis, de la paume, il se caressa le haut du crâne. « Comment l'exprimer ? À partir du moment où vous commencez à jouer sérieusement, trouver un moyen de s'arrêter devient difficile. Même si, psychologiquement, l'entreprise est pénible, impossible de tout interrompre avant un dénouement significatif. C'est comme en musique, il n'y a pas de belle fin sans un ultime accord réussi… Vous comprenez ce que je vous dis là ? »

Misaki sortit une Marlboro du paquet et la mit à la bouche, sans l'allumer cependant. Quand la capote était fermée, elle ne fumait jamais. Elle se contentait de garder la cigarette entre ses lèvres.

« Et à cette époque, cet homme et votre femme se voyaient encore ?

— Non, répondit Kafuku. Sinon, eh bien… comment dire… ç'aurait été trop artificiel. Quand je suis devenu ami avec cet homme, c'était un peu après la mort de ma femme.

— Vous étiez *vraiment* ami avec lui ? Ou bien tout n'a été qu'un jeu ? »

Kafuku réfléchit. « L'un et l'autre. Même si, progressivement, la frontière entre les deux est devenue floue pour moi. C'est ce qui se passe, quand on joue pour de vrai. »

La première fois qu'il l'avait rencontré, Kafuku avait éprouvé une sorte de sympathie pour cet homme. Il s'appelait Takatsuki, il était grand, le visage agréable, le genre « belle gueule ». La petite quarantaine, un jeu pas particulièrement brillant. Il manquait de présence et les rôles qu'on lui proposait se situaient toujours dans le même registre. Il jouait invariablement « le gentil ». Toujours souriant, avec parfois une pointe de mélancolie qui transparaissait dans son profil. Ce qui le rendait extrêmement populaire chez les femmes d'un certain âge. Kafuku le rencontra par hasard dans la salle d'attente d'un studio de télévision. C'était six mois après la mort de sa femme. Takatsuki s'approcha de lui, se présenta et lui exprima ses condoléances. « J'ai tourné une seule fois avec votre épouse, lui dit-il. À cette occasion, continua-t-il, l'air humble, elle s'est montrée tout à fait aimable. » Kafuku le remercia. À sa connaissance, d'un point de vue chronologique, sur la liste des amants de sa femme, Takatsuki avait été le dernier. Peu après la fin de leur liaison, elle était allée faire des examens à l'hôpital, où on lui avait découvert un cancer de l'utérus à un stade déjà très avancé.

« J'aurais quelque chose d'un peu particulier à vous demander, mais libre à vous… lança Kafuku, une fois que les échanges formels se furent achevés.

— Oui, quoi donc ?

— Si cela ne vous dérange pas, m'accorderiez-vous un peu de votre temps ? Autour d'un verre par exemple ? Je pensais que nous pourrions évoquer le souvenir de ma femme. Elle m'a bien souvent parlé de vous. »

Takatsuki eut l'air surpris de cette brusque invite. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il semblait avoir reçu un choc. Ses sourcils bien dessinés se froncèrent, il regarda prudemment le visage de Kafuku. L'air de se demander si cette proposition ne cachait pas quelque chose. Mais il ne perçut aucune intention particulière. Le visage de Kafuku n'exprimait d'autre sentiment que celui, modeste, d'un homme qui a perdu récemment l'épouse avec qui il a passé de longues années. La surface d'un lac une fois que les ondulations se sont élargies et que le calme est revenu.

« J'aimerais seulement entendre quelqu'un d'autre parler d'elle, argumenta Kafuku. C'est parfois dur, je l'avoue, d'être toujours seul à la maison. Mais je ne voudrais surtout pas vous embarrasser… »

Takatsuki sembla visiblement soulagé en entendant les explications de Kafuku. Celui-ci ne paraissait nourrir aucun soupçon sur sa relation avec son épouse.

« Non, cela ne me pose aucun problème. Je trouverai volontiers du temps. Même si je ne suis pas certain d'être le meilleur partenaire pour la conversation. » Un sourire doux se dessina sur ses lèvres. Des ridules affables se creusèrent au coin de ses yeux. Il avait vraiment un sourire plein de charme. Si j'étais une femme entre deux âges, à coup sûr j'en rougirais, songea Kafuku.

Takatsuki consulta son planning mentalement.

« Demain soir, je suis libre. Et vous-même ? »

Kafuku répondit que lui aussi était libre le lendemain soir. Et il admira à quel point Takatsuki était transparent. En plongeant droit dans ses yeux, il pouvait lire en lui comme dans un livre. L'homme n'abritait ni fausseté ni méchanceté. Il n'était pas du genre à creuser un trou profond en pleine nuit et à attendre que quelqu'un vienne à

passer pour tomber dedans. Dans ces conditions, impossible qu'il soit un bon acteur.

« Où nous retrouverons-nous ? demanda Takatsuki.

— Comme vous voulez. Je vous laisse choisir l'endroit », répondit Kafuku.

Takatsuki proposa un bar connu de Ginza. En réservant des places dans un box, ils pourraient bavarder à cœur ouvert à l'abri des oreilles indiscrètes. Kafuku connaissait le lieu. Puis ils se séparèrent en se serrant la main. Celle de Takatsuki était douce, ses doigts longs et fins. Sa paume était tiède, comme légèrement humide de transpiration. Peut-être en raison de sa tension.

Après son départ, Kafuku s'assit sur une chaise dans la salle d'attente, ouvrit grande la main que Takatsuki avait serrée, la regarda fixement. Il conservait en elle, vivante, la sensation du toucher de Takatsuki. Cette main, ces doigts avaient caressé le corps nu de sa femme, songea Kafuku. Longuement, partout. Il ferma les yeux, poussa un profond soupir. Il s'interrogea sur ce qu'il était vraiment en train d'entreprendre. C'était pourtant quelque chose qu'il devait absolument accomplir.

Assis dans un box calme, tout en levant son verre de whisky pur malt, Kafuku prit conscience d'une chose : Takatsuki, encore aujourd'hui, était profondément amoureux de sa femme. Il n'avait pas complètement accepté le fait qu'elle était morte, que son corps avait été incinéré et qu'il n'en restait plus que des os et des cendres. Ce sentiment, Kafuku aussi pouvait le comprendre. Au souvenir de sa femme, les yeux de Takatsuki étaient parfois embués de larmes. Au point que, spontanément, il aurait eu envie de le consoler. Cet homme était incapable de dissimuler ses propres émotions. Il suffisait d'une toute petite pression et il paraissait prêt à se livrer à une confession totale.

D'après la façon dont Takatsuki en parlait, il semblait bien que c'était elle qui avait mis fin à leur relation. Elle lui avait sans doute annoncé qu'il valait mieux qu'ils cessent de se voir. Et ensuite, de fait, elle ne l'avait plus jamais contacté. Leur liaison avait duré plusieurs mois et s'était brutalement achevée un jour. Pas question de remettre indéfiniment la rupture. À ce qu'en savait Kafuku, les aventures amoureuses de sa femme (fallait-il les nommer ainsi ?) suivaient toujours ce schéma. Mais Takatsuki, de son côté, paraissait mal résigné à une fin aussi cinglante. Il aurait aimé une relation plus durable.

Une fois que son cancer était entré dans sa phase terminale et qu'elle avait été admise à l'hôpital, Takatsuki lui avait fait savoir qu'il désirait lui rendre visite, mais cela lui avait été sèchement refusé. Après son hospitalisation, sa femme n'avait presque plus vu personne. En dehors des soignants, elle n'avait reçu que la visite de sa mère, de sa sœur et de Kafuku.

Takatsuki semblait regretter de n'avoir pu la revoir une seule fois. Il n'avait appris que quelques semaines avant sa mort qu'elle était atteinte d'un cancer. L'annonce avait dû lui causer un choc. Aujourd'hui encore, il ne paraissait pas avoir complètement intégré sa mort. Kafuku pouvait partager ce sentiment. Mais, bien entendu, ses propres émotions étaient totalement différentes. Kafuku avait accompagné sa femme tout au long de ces semaines durant lesquelles elle était devenue l'ombre d'elle-même ; c'était lui qui avait retiré ses os de ses cendres après la crémation. Il avait dépassé le stade de l'acceptation. La différence entre eux était de taille.

C'est presque comme si c'était moi qui réconfortais cet homme, songeait Kafuku alors qu'ils évoquaient ensemble les souvenirs de sa femme. Il se demandait ce qu'elle aurait éprouvé, si elle les avait vus tous les deux réunis. À cette pensée, Kafuku avait un sentiment d'étrangeté. Mais il était probable que les morts ne pensaient plus rien, n'éprouvaient plus rien. Kafuku considérait que c'était leur grand avantage.

Il découvrit autre chose : Takatsuki avait tendance à boire un peu trop. La profession de Kafuku l'avait amené à rencontrer toutes sortes de buveurs (comment se faisait-il que les acteurs soient tellement portés sur la bouteille ?) et il n'aurait pas dit de Takatsuki qu'il faisait partie des buveurs joyeux et sains. Selon lui, on pouvait diviser les buveurs en deux catégories. L'une regroupait les individus qui avaient besoin de l'alcool pour se rajouter quelque chose. Dans l'autre, on trouvait ceux qui buvaient pour s'enlever quelque chose. Et Takatsuki appartenait clairement à la seconde catégorie.

Kafuku ignorait de quoi son compagnon cherchait à se débarrasser. Peut-être une certaine faiblesse inhérente à sa nature ou une blessure ancienne. Ou encore un problème qui le préoccupait à présent. Ou même un mélange de tout cela. En tout cas, la boisson lui servait à tenter d'oublier quelque chose ou à atténuer un chagrin obsédant. Il buvait à un rythme soutenu, deux fois plus vite que Kafuku. Une véritable course.

Ou alors peut-être la rapidité avec laquelle il buvait était-elle liée à son stress psychologique. Après tout, il se retrouvait en compagnie du mari de celle avec qui il avait entretenu une liaison secrète. Une absence de nervosité aurait été étonnante. Mais Kafuku était convaincu qu'aucune de ces raisons n'était parfaitement valable. Par nature, Takatsuki était sûrement un homme incapable de boire autrement.

Tout en observant son compagnon, Kafuku, quant à lui, veillait soigneusement à conserver son propre rythme. Après un certain nombre de verres, la tension qui habitait Takatsuki se dissipa légèrement et Kafuku en vint à lui

demander s'il était marié. Oui, lui répondit-il, il avait en effet été marié durant dix ans et il avait un fils âgé de sept ans. Mais depuis l'année précédente, pour différentes raisons, sa femme et lui vivaient séparément. Il était fort possible qu'ils divorcent dans un futur proche et, à ce moment-là, le gros problème serait la garde de leur enfant. Il voulait absolument pouvoir le voir librement. Son existence lui était indispensable. Il lui montra une photo de l'enfant. C'était un garçon aux traits réguliers qui avait l'air gentil et bien élevé.

Plus Takatsuki absorbait d'alcool, plus sa parole se faisait volubile. Il se confiait de lui-même, y compris sur des sujets qu'il n'aurait pas dû évoquer, et sans qu'il soit besoin de le questionner. Kafuku changeait de rôle et endossait surtout celui du confident, approuvant en hochant la tête chaleureusement, offrant des paroles consolatrices lorsque son compagnon en avait besoin. Il en profitait pour récolter le plus d'informations possible. Kafuku se comportait comme s'il éprouvait une réelle sympathie à l'égard de Takatsuki. Ce n'était pas difficile. Il avait toujours su écouter, et en outre il éprouvait vraiment de la sympathie pour Takatsuki. De plus, ils avaient l'un et l'autre une passion commune. Tous deux continuaient à être amoureux de cette belle femme à présent disparue. En dépit de leur position différente, ils étaient tout autant incapables de combler cette perte. Ils avaient donc beaucoup à partager.

« Si vous êtes d'accord, pourquoi est-ce qu'on ne se reverrait pas ? J'ai été heureux de parler avec vous. Cela faisait bien longtemps que je n'avais éprouvé ce genre de sentiment », déclara Kafuku alors qu'ils allaient partir. Il avait déjà réglé l'addition. À l'évidence, la pensée que quelqu'un devait payer n'avait pas effleuré Takatsuki. L'alcool semblait lui faire oublier bien des choses. Apparemment, même des choses importantes.

« Oui, bien sûr ! répondit Takatsuki en relevant la tête de son verre. Je tiens à ce que nous nous revoyions. Moi aussi, parler avec vous m'a donné en quelque sorte l'impression de m'alléger.

— Le destin a sans doute voulu notre rencontre, dit Kafuku. Ou peut-être ma défunte épouse… »

Ce qui, en un sens, était vrai.

Ils échangèrent leurs numéros de portable. Puis ils se serrèrent la main avant de se séparer.

C'est ainsi qu'ils étaient devenus amis. Des compagnons de boisson qui s'entendaient bien. Ils restèrent en contact, se virent régulièrement et écumèrent divers établissements de Tokyo. Ils bavardaient de choses et d'autres, sans dessein particulier. Jamais ils ne partagèrent de repas. Ils n'allaient ensemble que dans des bars. Pas une seule fois Kafuku ne vit Takatsuki absorber d'autre nourriture solide que les petits amuse-gueule servis avec les boissons. Ce qui lui fit supposer que l'homme ne prenait pas de véritable repas. Et en dehors d'une bière à l'occasion, il commandait toujours des whiskies. Il aimait les single malt.

Leurs conversations portaient sur des sujets divers, mais, à un moment donné, invariablement, ils se remettaient à évoquer l'épouse disparue de Kafuku. Quand ce dernier racontait des épisodes de sa jeunesse, Takatsuki était tout oreilles, le visage grave. Comme quelqu'un qui recueille et organise les souvenirs d'un tiers. Kafuku ne s'en préoccupait pas, car il prenait lui-même plaisir à ce type de conversation.

Ce soir-là, ils s'étaient retrouvés dans un petit bar d'Aoyama. Un établissement sans prétention, situé au bout d'une ruelle, à l'arrière du musée Nezu. Le barman était un homme d'une quarantaine d'années, plutôt taciturne, et un chat gris, maigre, dormait, roulé en boule au coin d'une étagère ornementale. Un chat de gouttière, sans doute, qui s'était trouvé un foyer. Des disques de vieux jazz tournaient sur la platine. Les deux hommes aimaient l'atmosphère du lieu et ils étaient venus là bien des fois déjà. Pour une raison mystérieuse, il pleuvait à presque chacune de leurs visites, et ce jour-là également, une pluie fine s'était mise à tomber.

« Vraiment, c'était une femme extraordinaire ! » dit Takatsuki en regardant ses mains posées sur la table. De belles mains pour un homme d'un certain âge déjà. Aucune ride marquée et des ongles très soignés.

« Vous avez dû être heureux d'être avec quelqu'un comme elle, de vivre avec elle, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, répondit Kafuku. J'ai sans doute été heureux, comme vous dites. Mais mon bonheur allait de pair avec de la douleur.

— Que voulez-vous dire par là ? »

Kafuku leva son verre et fit tourner les gros glaçons qui s'y trouvaient.

« Je savais que je pouvais la perdre un jour. À cette seule pensée, j'en étais oppressé.

— Je comprends parfaitement ce sentiment, dit Takatsuki.

— Ah… comment cela ?

— Eh bien… »

Takatsuki cherchait les mots justes.

« Je veux dire que l'on redoute de perdre quelqu'un d'aussi merveilleux qu'elle.

— Vous parlez de manière générale ?

— Oui, répondit Takatsuki, qui hocha la tête à plusieurs reprises comme pour se convaincre lui-même. C'est seulement quelque chose que j'imagine, rien d'autre. »

Kafuku resta sans rien dire un moment, faisant durer le silence autant qu'il le pouvait. Puis il reprit la parole.

« Pourtant, je l'ai perdue. Elle avait été vivante et voilà que, petit à petit, elle s'en allait, jusqu'à finir par disparaître totalement. C'était comme si elle avait subi une érosion progressive et que, à la fin, elle avait été arrachée depuis la racine par une vague gigantesque et emportée… Vous comprenez ce que je vous dis là ?

— Oui, tout à fait. »

Non, tu n'as aucune idée de ce dont je parle, pensa Kafuku.

« Ce qui est le plus dur pour moi, continua-t-il, c'est qu'il y avait chez elle une part – certainement une part importante – que je n'ai jamais *vraiment* comprise. Et à présent qu'elle est morte, cela restera éternellement incompris. Comme un petit coffre-fort immergé au fond d'un océan. Quand j'y pense, je me sens la poitrine douloureusement contractée. »

Takatsuki réfléchit un instant. Puis il dit : « Croyez-vous cependant que l'on puisse comprendre quelqu'un dans sa totalité ? Même s'il s'agit de quelqu'un que l'on aime profondément ? »

Kafuku répondit :

« Avec ma femme, nous avons vécu côte à côte près de vingt ans, et, tout en ayant des liens conjugaux très étroits, nous étions aussi, je pense, des amis de confiance. Nous pouvions parler ensemble de tout. Du moins, c'est ce que je croyais. Mais peut-être que tout cela n'était pas vrai. Comment dire… ce n'est pas impossible qu'il y ait eu chez moi un point aveugle et fatal.

— Un point aveugle, répéta Takatsuki.

— Je n'ai peut-être pas perçu en elle quelque chose d'important. Non, en fait, même si c'était visible, j'étais incapable de voir ce que cela signifiait réellement. »

Takatsuki resta un instant à se mordre les lèvres. Puis il finit son verre et fit signe au barman de le resservir.

« Je comprends ce sentiment », dit-il enfin.

Kafuku regarda Takatsuki fixement, droit dans les yeux. Ce dernier soutint un instant son regard avant de détourner les yeux.

« Vous comprenez, dites-vous… dans quel sens ? » demanda Kafuku d'une voix posée.

Le barman s'approcha avec un whisky et plaça devant Takatsuki un nouveau dessous-de-verre. Les deux hommes restèrent silencieux en sa présence.

« Vous comprenez… dans quel sens ? » répéta Kafuku une fois le barman parti.

Takatsuki se perdit dans ses pensées. Il y eut comme un faible vacillement dans ses yeux. Kafuku supposa qu'il hésitait. Qu'il était aux prises avec un besoin pressant de se livrer. Finalement, il réfréna sa pulsion. Et déclara : « Nous, les hommes, nous ne savons jamais vraiment ce que pensent les femmes, vous ne croyez pas ? Voilà tout ce que je voulais dire. Et c'est valable pour n'importe quelle femme. Je pense donc que vous n'êtes pas le seul à avoir un point aveugle. Et si point aveugle il y a vraiment, alors nous devons tous vivre avec. Il ne faut pas être aussi dur avec vous-même. »

Kafuku médita ses paroles quelques instants.

« Il s'agit là encore d'une généralité ? » demanda-t-il enfin.

Takatsuki admit que oui, bien entendu.

« Mais moi à présent, c'est de ma femme morte que je parle. Aussi j'aimerais que vous ne transformiez pas mes confidences en généralités banales. »

Durant un assez long moment, Takatsuki garda le silence.

« À ce que je sais, finit-il par dire, votre épouse était vraiment une femme merveilleuse. Il va de soi que je ne connais d'elle sans doute que le centième de ce que vous, vous en connaissez, mais j'en suis quand même persuadé. Quoi qu'il en soit, vous devez vous sentir reconnaissant d'avoir vécu presque vingt ans auprès d'une femme comme elle. Je le crois profondément. Néanmoins, vous aurez beau penser que vous avez compris quelqu'un, que vous l'avez aimé, il n'en reste pas moins impossible de voir au plus profond de son cœur. Vous aurez pu vous y efforcer, mais vous n'aurez réussi qu'à vous faire du mal. Vous ne pouvez voir qu'au fond de votre propre cœur, et encore, seulement si vous le voulez vraiment, et si vous faites l'effort d'y parvenir. En fin de compte, notre seule prérogative est d'arriver à nous mettre d'accord avec nous-même, honnêtement, intelligemment. Si nous voulons vraiment voir l'autre, nous n'avons d'autre moyen que de plonger en nous-même. Telle est ma conviction. »

C'était comme si ces paroles avaient émergé d'un lieu particulier, situé en profondeur, depuis l'intérieur de l'individu nommé Takatsuki. Pendant à peine un bref instant, une porte secrète s'était entrouverte. Ses mots venaient de l'âme, sans fard. En tout cas, il était manifeste qu'il ne jouait pas. Il n'en aurait d'ailleurs pas été capable. Kafuku ne dit rien, plongea son regard dans le sien. Cette fois, Takatsuki ne détourna pas les yeux. Les deux hommes restèrent ainsi un long moment, les yeux dans les yeux, discernant chez l'un et l'autre comme les clignotements d'une étoile lointaine.

Ils se serrèrent de nouveau la main lorsqu'ils se séparèrent. À l'extérieur tombait une pluie fine. Une fois que Takatsuki, vêtu d'un imperméable beige, sans parapluie, eut disparu à travers la pluie, Kafuku observa la paume de sa main droite, comme les autres fois. Et il songea : *Sa main a caressé le corps nu de ma femme*.

Pourtant, malgré cette pensée, il ne ressentit pas ce jour-là de sentiment d'oppression. *Ce sont des choses qui arrivent,* se dit-il seulement. *Oui, sûrement, des choses qui arrivent. Et puis,* pensa-t-il encore, *ce n'était que son corps. Après tout, n'est-il pas devenu aujourd'hui cendres et os ? Il y a des choses bien plus importantes*.

« Si point aveugle il y a vraiment, alors nous devons tous vivre avec. »

Les mots de Takatsuki continuaient de résonner aux oreilles de Kafuku.

« Êtes-vous resté longtemps ami avec cet homme ? demanda Misaki, tout en fixant du regard la file de voitures devant eux.

— Environ six mois. On se retrouvait à peu près deux fois par mois dans des bars pour boire ensemble, répondit Kafuku. Et puis, on a arrêté de se voir. Il a essayé de me joindre par téléphone, mais j'ai ignoré ses appels. Je ne l'ai plus jamais contacté. Et, de son côté, il a fini par ne plus m'appeler.

— Il a dû penser que c'était bizarre.

— Sans doute.

— Il a peut-être été blessé.

— Oui, peut-être.

— Pourquoi avez-vous brusquement cessé de le voir ?

— Je n'avais plus besoin de jouer la comédie.

— Alors, parce que vous n'aviez plus besoin de jouer, vous n'aviez plus besoin non plus d'être ami avec lui, c'est cela ?

— Oui, aussi, reconnut Kafuku. Mais il y avait une autre raison.

— Qui était ? »

Kafuku resta silencieux un long moment. Sa cigarette non allumée aux lèvres, Misaki lui jetait des regards de côté.

« Si vous avez envie de fumer, allez-y, lui dit Kafuku.

— Pardon ?

— Allumez votre cigarette, ça m'est égal.

— Mais la capote est fermée.

— Ça ne fait rien. »

Misaki abaissa la vitre de sa fenêtre et alluma sa Marlboro avec l'allume-cigare de la voiture. Puis elle inhala une grosse bouffée, plissa les yeux de plaisir. Elle garda la fumée un instant dans les poumons avant de l'exhaler lentement.

« Vous savez, cela peut être fatal, dit Kafuku.

— Si l'on va par là, vivre aussi peut être fatal », répondit Misaki.

Kafuku sourit.

« Une façon de voir les choses.

— C'est la première fois que je vous vois sourire », remarqua Misaki.

Maintenant qu'elle l'avait dit, en effet, c'était sans doute vrai, songea Kafuku. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas souri – à part quand il jouait un rôle.

« J'avais l'intention de vous le dire depuis un moment déjà, commença Kafuku. Si l'on vous regarde bien, en fait, vous êtes très jolie. En tout cas, absolument pas moche.

— Je vous remercie. Moi non plus, je ne me trouve pas moche. Simplement, je ne suis pas du genre séduisant. Comme Sonia. »

Un peu surpris, Kafuku regarda Misaki.

« Vous avez lu *Oncle Vania* ?

— Chaque jour, vous n'avez cessé de m'en faire entendre des tirades, et à très haute voix ! Alors j'ai eu envie d'en savoir un peu plus sur cette histoire. Moi aussi, je suis curieuse, voyez-vous ! répondit Misaki. "*Ah, quel malheur de ne pas être séduisante ! Pourquoi suis-je née ainsi, aussi peu charmante ? Pourquoi ce destin ?*" C'est une pièce plutôt triste.

— Une histoire désespérée, fit Kafuku. "*Ah ! Quel malheur ! J'ai déjà quarante-sept ans. Il se peut que je vive jusqu'à soixante. Une éternité ! Comment pourrais-je supporter de vivre ainsi encore treize années ? Que ferais-je ? Comment les occuperais-je chaque jour ?*" À cette époque, les gens mouraient généralement vers soixante ans. Oncle Vania a peut-être eu de la chance de ne pas vivre aujourd'hui.

— J'ai fait quelques recherches et j'ai vu que vous aviez le même âge que mon père. »

Kafuku ne répondit pas à cette dernière remarque. Il fouilla parmi les cassettes pour essayer de retrouver l'enregistrement d'une chanson. Mais il n'en mit aucune dans le lecteur. Misaki tenait sa cigarette allumée dans la main gauche, qu'elle laissait à l'extérieur de la fenêtre. Les voitures s'étant remises à avancer, elle coinça de nouveau sa cigarette entre ses lèvres pour pouvoir utiliser les deux mains lorsqu'elle changeait de vitesse.

« À vrai dire, j'avais envie de punir cet homme, d'une façon ou d'une autre, déclara Kafuku, un peu comme s'il lui faisait un aveu. Ce type qui avait fait l'amour avec ma femme. » Il remit alors les cassettes à leur place.

« Le punir ?

— Oui, je voulais le faire souffrir. Mon idée était de feindre d'être ami avec lui afin de bien l'endormir, puis de découvrir où se situait son point faible, sa part la plus vulnérable, et de m'en servir le plus adroitement possible pour le blesser. »

Misaki fronça les sourcils, réfléchissant au sens de cet aveu.

« Son point faible… Et alors, qu'est-ce que c'était ?

— Eh bien, en fait, je ne l'ai pas découvert. Lorsqu'il avait bu, pourtant, il était du genre à baisser la garde. Je pouvais donc m'attendre à trouver quelque chose. Ça n'aurait pas été tellement difficile de déclencher un scandale – de provoquer un problème qui ruinerait sa réputation. Dans ce cas, au cours de l'arbitrage du divorce, la garde de son enfant aurait pu lui être refusée, et il aurait eu énormément de mal à le supporter. Peut-être même qu'il ne s'en serait pas remis.

— C'est horrible.

— Oui, horrible.

— En somme, vous vouliez vous venger parce que cet homme avait eu une liaison avec votre femme ?

— Ce n'était pas exactement une vengeance, répondit Kafuku. J'avais beau faire, je n'arrivais pas à oublier ce qui s'était passé. J'ai essayé, vraiment, mais je n'oubliais pas. Impossible de m'enlever de la tête les images de ma femme dans les bras d'un autre. Elles revenaient toujours me hanter. Comme un esprit errant qui demeurerait accroché dans un coin du plafond et m'observerait sans relâche. Je me suis dit que ce sentiment disparaîtrait une fois que le temps aurait passé après sa mort. Mais non, rien n'a disparu. Au contraire, c'est devenu plus fort. Il fallait que je m'en débarrasse. Il fallait que j'enlève de moi ce qui ressemblait à de la colère. »

Kafuku se demanda pourquoi il racontait des choses pareilles à cette native de Kamijûnitaki, Hokkaido, qui avait l'âge que sa propre fille aurait eu. Mais à présent qu'il avait commencé, il lui était impossible de s'arrêter.

« Et vous vouliez donc punir cet homme.

— Oui.

— Mais en réalité, vous n'avez rien fait ?

— Non, en effet, rien », répondit Kafuku.

Misaki parut quelque peu soulagée. Elle tira une petite bouffée de sa cigarette et la jeta encore allumée par la fenêtre. Peut-être qu'à Kamijûnitaki tout le monde agissait de la sorte.

« Je ne saurais l'expliquer exactement, mais à un moment donné, tout s'est arrêté d'un seul coup. Comme si je m'étais soudain délivré d'une obsession. Je n'éprouvais plus aucune colère. En fait, il ne s'agissait pas vraiment de colère, c'était sans doute autre chose.

— Je crois sincèrement que c'est une bonne chose, monsieur Kafuku. Que vous n'ayez fait aucun mal à cet homme, d'une façon ou d'une autre.

— Oui, je le pense aussi.

— Mais en fin de compte, vous n'avez toujours pas compris pourquoi votre femme avait fait l'amour avec cet homme, pourquoi *elle devait faire l'amour avec cet homme-là en particulier* ?

— Non, je ne l'ai pas compris. C'est quelque chose qui reste en moi comme une interrogation. C'était un type sans malice, gentil. Il semblait véritablement aimer ma femme. Ce n'était pas juste une question de sexe. Sa disparition lui a causé un vrai choc. Il a été blessé de n'avoir pas été autorisé à lui rendre visite avant sa mort. Je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir de la sympathie pour lui et je crois même que nous aurions pu devenir vraiment amis. »

Kafuku arrêta là ses explications, cherchant à remonter au plus près de ses sentiments. Il voulait trouver les mots qui se rapprocheraient au mieux de la réalité.

« Si je parle vrai, pourtant, ce n'était pas un type génial. J'imagine qu'il avait un caractère agréable. Il était beau et avait un sourire séduisant. Ce n'était même pas un baratineur. Mais pas non plus un homme qui forçait le respect. Il était honnête, mais manquait de profondeur. Il avait des faiblesses, et c'était un acteur de seconde zone. En comparaison, ma femme était quelqu'un de bien plus profond, animé d'une volonté forte. Une femme capable de réfléchir sereinement, en prenant son temps. Et malgré tout, pourquoi a-t-il fallu qu'elle soit attirée par un type aussi insignifiant ? Aujourd'hui encore, cela me reste comme une épine dans le cœur.

— En un sens, vous avez pris ça comme une insulte personnelle. N'est-ce pas ? »

Kafuku réfléchit un instant puis admit que oui. Peut-être, en effet.

« Vous savez, je crois que votre femme n'aimait pas cet homme, déclara franchement Misaki. C'est pour cela qu'elle a couché avec lui. »

Kafuku regarda le profil de Misaki, comme s'il contemplait un paysage lointain. La jeune fille activa les essuie-glaces afin de faire disparaître les quelques gouttes d'eau qui restaient sur le pare-brise. Les deux balais neufs firent entendre des crissements aigus, comme de petits jumeaux qui manifesteraient leur mécontentement.

« N'importe quelle femme pourrait le faire », ajouta-t-elle.

Kafuku demeura sans voix. Et garda par conséquent le silence.

« Cette manière d'agir, vous voyez, c'est comme une maladie. C'est quelque chose que l'on ne peut vraiment saisir par la pensée. Prenez mon père qui nous a abandonnées, ou ma mère qui ne cessait de me faire du mal, eux aussi agissaient sous l'effet de la maladie. Pas la peine d'essayer de comprendre. Il vous faut juste faire avec, ravaler vos larmes et avancer.

— Et nous tous, simplement continuer à jouer la comédie, dit Kafuku.



— Oui, je crois. Plus ou moins. »

Kafuku s'enfonça profondément dans le siège en cuir, ferma les yeux et se concentra sur le point suivant : il essaya de sentir selon quel timing Misaki passait les vitesses. Mais il n'y parvint pas. Ses manœuvres étaient bien trop douces, voire impénétrables. Il pouvait tout juste percevoir, à l'oreille, les changements de régime du moteur. Un peu comme les coups d'ailes d'un insecte qui s'approche puis s'éloigne. Tiens, il est tout près, et maintenant il s'en va.

Je vais dormir un peu, songea Kafuku. Faire un vrai somme profond, dix ou quinze minutes, avant de me réveiller. Et ensuite, je monterai sur scène et je jouerai. Les lumières s'allumeront, je réciterai mon texte. Il y aura des applaudissements, le rideau retombera. J'aurai été quelqu'un d'autre, je redeviendrai moi-même. Mais on ne revient jamais exactement à ce que l'on était auparavant.

« Je vais dormir un peu », annonça Kafuku.

Misaki ne répondit pas. Elle continua à conduire sans rien dire. De ce silence, Kafuku lui fut reconnaissant.

---

1. En anglais phonétique dans le texte. C'est aussi le titre d'une chanson des Beatles. *(N.d.l.T.)*

2. Système de notation phonétique, un des deux syllabaires de l'écriture japonaise, qui combine aussi des idéogrammes. *(N.d.l.T.)*

3. Les deux idéogrammes qui composent le nom « Kafuku » signifient littéralement « famille riche ». *(N.d.l.T.)*

Yesterday

POUR AUTANT QUE JE SACHE, la seule et unique personne à avoir adapté en japonais la chanson des Beatles « Yesterday » (chantée, de surcroît, en dialecte du Kansai1) était un gars qui s'appelait Kitaru. Il l'entonnait d'une voix tonitruante chaque fois qu'il était dans son bain.

Hier, c'est

deux jours avant demain

et parce que c'est

le lendemain d'avant-hier…

Dans mes souvenirs, c'est ainsi que cela commençait, mais comme beaucoup de temps a passé, je n'en suis plus tout à fait certain. En tout cas, les paroles qu'il avait inventées étaient de bout en bout complètement absurdes, de véritables non-sens, sans aucun rapport avec l'original. La mélodie familière, tout en mélancolie, et le dialecte enjoué du Kansai – dont on pourrait dire qu'il est dépourvu de tout pathos –, cela donnait un mélange curieux qui déniait avec audace tout caractère utilitaire. Du moins voilà comment je l'entendais. J'étais certes capable d'en rire et d'y discerner je ne sais quel sens caché. Mais, à l'époque, j'en étais avant tout éberlué.

Kitaru parlait le dialecte du Kansai à la perfection – pour ce que j'en avais entendu –, alors même qu'il était né et avait grandi à Tokyo (Denenchofu, arrondissement d'Ota). J'étais moi-même originaire du Kansai et je parlais parfaitement la langue standard (le parler de Tokyo, autrement dit). Rétrospectivement, je pense que nous formions un duo des plus insolites.

Nous nous étions rencontrés alors que nous faisions un petit job à mi-temps dans un café, situé non loin de l'entrée principale de l'université Waseda. Moi, je travaillais en cuisine, Kitaru était serveur. Lorsque nous n'avions pas grand-chose à faire, nous bavardions. Nous avions tous les deux vingt ans, nés à une semaine d'intervalle seulement.

« Kitaru, c'est un nom plutôt rare, lui dis-je un jour.

— Oui, plutôt, répondit-il.

— Dans l'équipe de base-ball Lotte, il y a un lanceur qui s'appelle comme ça.

— Oui, c'est vrai. Nous ne sommes pas parents. Mais avec un nom aussi rare, il n'est pas impossible que nous ayons des liens éloignés, qui sait ? »

J'étais alors étudiant en deuxième année de littérature à Waseda. Lui avait été recalé au concours d'entrée et il fréquentait une école privée pour tenter un nouvel essai. Cela faisait déjà deux fois qu'il ratait le concours mais on ne s'en serait jamais douté, étant donné le peu d'enthousiasme qu'il manifestait pour l'étude. S'il se plongeait dans les livres dès qu'il avait du temps libre, ses lectures n'avaient aucun rapport avec l'examen. Il potassait par exemple une biographie de Jimi Hendrix, ou bien un ouvrage sur la stratégie des *shôgi* 2, ou encore *D'où provient l'Univers ?*, et autres. Il m'expliqua qu'il se rendait chaque jour à son école depuis le domicile de ses parents, dans l'arrondissement d'Ota.

« Ah bon, tes parents habitent à Ota ? dis-je, étonné. Je pensais que tu venais du Kansai.

— Eh bien non, pas du tout. Je suis né à Denenchofu et j'y ai grandi. »

J'en restai ahuri.

« Alors comment ça se fait que tu parles le dialecte du Kansai ?

— C'est quelque chose que j'ai acquis. C'était une décision de ma part de l'étudier.

— Comment ça, acquis ?

— Eh bien, je l'ai bûché comme un vrai malade. Les verbes, les substantifs, l'accent, tout, quoi. Exactement comme on apprend l'anglais ou l'allemand. Je suis même allé plusieurs fois dans le Kansai pour pratiquer la langue parlée. »

J'étais impressionné. Il y avait donc des gens pour étudier le dialecte du Kansai, comme d'autres le font pour l'anglais ou l'allemand. C'était bien la première fois que j'entendais une chose pareille. Ah, le miracle de la grande

ville ! Cela me fit penser au héros du roman de Natsume Sôseki *Sanshirô*, ce jeune provincial qui découvre la capitale.

« Quand j'étais petit, j'étais fan des Tigers de Hanshin[3], expliqua Kitaru. J'allais voir tous leurs matchs, quand ils jouaient à Tokyo. Mais même si je prenais place à côté des supporters des Tigers avec mon maillot de l'équipe, personne ne m'adressait la parole. Parce que je parlais la langue de Tokyo ! Je ne pouvais pas être de leur bord, tu comprends ? Alors j'ai pensé : Mon petit vieux, faut que t'apprennes le dialecte du Kansai. Et j'ai travaillé d'arrache-pied, jusqu'à ce que je le maîtrise.

— C'était ton unique motivation ? lui demandai-je, interloqué.

— Oui. Parce que les Tigers, c'était tout pour moi. Et depuis, je ne parle que ce dialecte, toujours et partout. Y compris chez moi ou à l'école. Et même quand je dis quelques mots en dormant. D'ailleurs, qu'est-ce que tu en penses ? Je le possède presque à la perfection, non ?

— Sans aucun doute. J'aurais juré que tu étais originaire du Kansai. Pourtant, tu n'as pas vraiment l'accent de Hanshin. On croirait plutôt que tu viens du plus profond d'Osaka.

— Je sais. Pendant les vacances d'été, j'ai vécu chez une famille d'accueil, dans le quartier Ten-nô-ji d'Osaka. C'était super, là-bas. On pouvait aller au zoo à pied !

— Une famille d'accueil ? »

Encore une fois, j'étais éberlué.

« Si je m'étais donné autant de mal pour le concours d'entrée à l'université que pour apprendre ce dialecte, je n'aurais sûrement pas été recalé deux fois ! » ajouta Kitaru.

J'étais bien de son avis. Et sa tendance à se rabaisser était typique des gens du Kansai.

« Et toi, tu es d'où ?

« Des environs de Kobe, dis-je.

— Plus précisément ?

— Ashiya.

— Oh oh, très chic ! Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ? »

Je lui expliquai. Dès que je disais que je venais d'Ashiya, tout le monde imaginait que ma famille était riche. Mais à Ashiya aussi, il y a toutes sortes de gens. Mes parents n'étaient pas très fortunés. Mon père travaillait dans une société de produits pharmaceutiques et ma mère était bibliothécaire. Notre maison était petite et notre voiture, c'était une Corolla de couleur crème. Voilà pourquoi, quand on me demandait d'où je venais, je répondais toujours : « des environs de Kobe » pour éviter toute idée préconçue.

« Mon pote, on dirait bien que toi et moi, on se ressemble ! s'écria Kitaru. Mon adresse, c'est à Denenchofu. Alors, on se figure tout de suite un quartier super-huppé, sauf que nous habitons le coin le plus minable. Et notre maison, pareil, elle est assez miteuse. Tu devrais venir, un de ces jours. Et tu penserais : Quoi ? Ça, Denenchofu ? Mais dis-moi, à quoi ça sert de s'enquiquiner avec des trucs comme ça ? C'est juste une adresse, après tout. Seulement, moi, je fais exactement le contraire. Et je proclame haut et fort : Oui, je suis de Denenchofu, vous avez quelque chose à y redire ? »

Encore une fois je fus impressionné. Et après ça, nous devînmes amis.

Il existait différentes raisons qui m'avaient poussé, une fois arrivé à Tokyo, à abandonner complètement mon dialecte natal, que j'avais pourtant parlé jusqu'à la fin du lycée. Mais il ne m'avait pas fallu plus d'un mois pour que je me sente totalement à l'aise avec la langue standard. J'avais d'ailleurs été assez surpris d'avoir su m'adapter aussi rapidement. Peut-être (sans le savoir) possédais-je une personnalité de type caméléon. Ou bien ma sensibilité langagière était plus affûtée que celle de la plupart des gens. En tout cas, personne n'aurait soupçonné que j'étais originaire du Kansai.

La raison principale qui m'avait incité à laisser tomber mon parler provincial était que je voulais devenir quelqu'un de tout à fait autre.

Alors que j'étais assis, seul, dans le Shinkansen, en route pour Tokyo afin d'entamer mes études à l'université, je passai mentalement en revue mes dix-huit années écoulées et je pris conscience que la plus grande partie de ce qui m'était arrivé était réellement gênante, honteuse. Non, je n'exagère pas. J'aurais voulu ne plus m'en souvenir, tant tout cela était pitoyable. Plus je réfléchissais à ce qu'avait été ma vie jusque-là, plus je me détestais. Bien entendu,

j'avais aussi de jolis souvenirs. J'avais eu quelques expériences heureuses. Je le reconnaissais. Mais, si je faisais le compte, ces dernières étaient de loin surpassées par toutes les autres, humiliantes et pénibles. En pensant à la façon dont j'avais vécu jusqu'à ce jour, je ne découvrais que banalité, insignifiance et médiocrité. Des rebuts de la classe moyenne, sans aucune imagination. J'aurais aimé faire un paquet de tous ces déchets et les enfermer dans un grand tiroir. Ou y mettre le feu et les regarder partir en fumée (même si je n'avais pas la moindre idée de la sorte de fumée qu'ils produiraient). En tout cas, je voulais me débarrasser de tout ça et commencer une nouvelle vie à Tokyo en étant moi-même un homme nouveau. Abandonner le dialecte du Kansai était une méthode pratique (autant que symbolique) pour atteindre mon objectif. Car, en fin de compte, la langue que nous parlons nous constitue en tant que personnes. C'était du moins ce que je pensais à dix-huit ans.

« Tu dis *gênant.* Mais qu'y avait-il de si gênant ? me demanda Kitaru.

— Tout. Ou presque.

— Ça ne se passe pas bien avec tes parents ?

— Si, plutôt bien. Mais c'était tout de même gênant. Rien que d'être avec eux, ça me gênait.

— T'es un mec bizarre, toi ! dit Kitaru. Tu veux me dire ce qu'il y a de gênant à être avec ses parents ? Nous, quand on est ensemble, on est contents ! »

Je gardai le silence. Je ne pouvais pas lui expliquer. Et quand il me demanda ce qui clochait avec une Corolla de couleur crème, je fus incapable de lui répondre. Si ce n'est que notre rue était étroite et que mes parents ne se souciaient pas de dépenser de l'argent pour sauver les apparences, voilà tout.

« Moi, mes vieux, ils sont sur mon dos toute la sainte journée parce que je ne travaille pas assez pour le concours. Ça me rend fou, mais qu'est-ce que j'y peux ? Après tout, ils font leur boulot. Il faut essayer de pas en tenir compte, c'est tout !

— Tu es drôlement décontracté, dis donc ! remarquai-je, plutôt épaté.

— Et t'as une copine ? me demanda Kitaru.

— Pas en ce moment.

— Mais tu en avais une ?

— Oui, jusqu'à récemment.

— Vous avez rompu ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Oh, c'est une longue histoire. Je n'ai pas envie d'en parler.

— Une fille d'Ashiya ?

— Non, elle habitait à Shukugawa. C'est pas très loin.

— Elle t'avait laissé aller jusqu'au bout ? »

Je secouai la tête.

« Non, pas jusqu'au bout.

— C'est pour cela que vous avez rompu ? »

Je réfléchis un court instant avant de déclarer :

« Oui, en partie.

— Mais vous alliez quand même assez loin ?

— Ouais, assez.

— Jusqu'où, exactement ?

— Je ne veux pas parler de ça.

— C'est une des choses "honteuses" que tu mentionnais ?

— Oui », répondis-je.

C'était en effet une des choses que j'avais envie d'oublier.

« Mon petit pote, qu'est-ce que tu te compliques la vie ! » conclut Kitaru. C'était à son tour d'avoir l'air éberlué.

La première fois que j'entendis Kitaru chanter ses paroles de dingue sur la mélodie de « Yesterday », c'était chez lui, à Denenchofu, et il était plongé dans son bain. (Au passage, je note que sa maison n'était pas située dans un coin minable et qu'elle n'était absolument pas miteuse. Elle était au contraire parfaitement ordinaire, tout comme le quartier. L'habitation était ancienne, mais plus spacieuse que la nôtre à Ashiya. Elle n'avait simplement rien de remarquable. Par ailleurs, la voiture garée à côté était une Golf bleu sombre, d'un modèle récent.) Quand Kitaru arrivait chez lui, il se déshabillait sur-le-champ et courait se plonger dans son bain. Une fois dedans, il n'en ressortait plus. Combien de longs moments ai-je passés assis sur un tabouret, dans la petite salle d'eau adjacente, à parler avec lui à travers la porte coulissante entrouverte ! Je pouvais de la sorte échapper aux tirades sans fin de sa mère (principalement des récriminations envers son hurluberlu de fils qui ne voulait pas travailler). Et voilà qu'à présent il me faisait entendre sa chanson absurde – était-ce ou non spécialement à mon intention ? Je l'ignore.

« Ces paroles n'ont aucun sens, lui dis-je. Pour moi, c'est comme si tu te moquais du véritable "Yesterday".

— N'importe quoi ! Je me moque pas. D'ailleurs, même si c'était vrai, rappelle-toi que John adorait les absurdités et les jeux de mots !

— Sauf que c'est Paul qui a composé la musique et écrit les paroles.

— T'en es sûr ?

— Tout à fait, lui affirmai-je. Paul a écrit la chanson et il l'a enregistrée ensuite tout seul dans un studio, à la guitare. Plus tard, un quartette de cordes a été rajouté. Les trois autres membres du groupe n'ont joué aucun rôle là-dedans. Ils trouvaient même que pour une chanson des Beatles, c'était trop mollasson. Elle est néanmoins créditée du label Lennon/McCartney.

— Ah, quelle érudition ! Je ne peux pas m'aligner…

— Ce n'est pas de l'érudition. C'est un fait. Très connu.

— Bon, et puis on s'en balance, non ? C'est juste des détails, ajouta Kitaru avec insouciance, parmi les vapeurs du bain brûlant. Moi, dans ma salle de bains, je chante comme ça me plaît. J'ai pas l'intention de sortir un disque. Je ne viole aucun copyright et je ne lèse personne. Alors, t'as pas de raison de te plaindre ! »

Là-dessus, il chanta une nouvelle fois le refrain, d'une voix qui portait haut et loin. Les notes aiguës étaient plutôt bien venues. « Jusqu'à hier cette petite / était si gentille avec moi… » Puis je l'entendis faire clapoter l'eau doucement, comme en une sorte d'accompagnement. Peut-être aurais-je dû me joindre à lui, mais je n'en avais aucune envie. Rester là assis pendant une heure à discuter de trucs sans queue ni tête avec quelqu'un qui fait trempette, à travers une porte coulissante, ce n'était pas tellement drôle.

« Mais comment est-ce que tu peux rester aussi longtemps dans ton bain ? lui demandai-je. T'es pas complètement ramolli ? »

Pour ma part, depuis tout petit, je prenais des bains très courts. À peine étais-je immergé dans l'eau chaude que je m'en lassais et en ressortais rapidement. Jamais je n'en profitais pour lire ou écouter de la musique. Du coup, ça ne me disait rien de perdre mon temps.

« Quand je reste longtemps dans mon bain, il me vient des tas de bonnes idées, dit Kitaru.

— Tu veux dire, comme ces paroles de "Yesterday" ?

— Oui, par exemple.

— Au lieu de passer tant de temps à avoir de bonnes idées dans ton bain, pourquoi tu ne bosserais pas davantage pour le concours d'entrée ?

— Oh là là… Voilà que tu t'y mets toi aussi. Je croirais entendre ma mère. T'es pas un peu trop jeune pour être aussi sérieux ?

— Et toi, t'en as pas assez d'avoir été recalé deux fois ?

— Oh si ! J'aimerais entrer à l'université aussi vite que possible, me retrouver peinard, tranquille, quoi. Et pouvoir sortir vraiment avec ma copine.

— Alors pourquoi tu ne travailles pas plus sérieusement ?

— Ouais… eh bien… si je pouvais, répondit Kitaru d'une voix traînante, je l'aurais déjà fait.

— L'université, c'est ennuyeux au possible, répondis-je. J'ai été horriblement déçu, une fois que j'y suis entré. Je t'assure. Mais ne rien faire et rester en dehors, c'est encore pire.

— Oui, ça paraît raisonnable, répondit-il. Mais pas trop.

— Alors, pourquoi tu ne travailles pas ?

— Je manque de motivation.

— De motivation ? répétai-je. Et pouvoir sortir avec ton amie, ce n'est pas une motivation suffisante ?

— Si… »

Une sorte de faible gémissement lui échappa.

« Si je commence à raconter mon histoire, elle risque d'être très longue, et moi-même, je suis trop partagé sur la question. »

Il y avait une jeune fille que Kitaru connaissait depuis l'école primaire. En somme c'était plutôt une « petite amie d'enfance ». Ils étaient de la même année, mais elle était entrée directement à l'université Sophia après le lycée. Elle étudiait la littérature française et, par ailleurs, fréquentait le club de tennis. Kitaru m'avait montré sa photo. Elle était si belle que je n'avais pu réprimer un sifflement d'admiration. Elle avait du style et une expression très vivante. À présent pourtant, ils ne se voyaient pas souvent. Ils avaient décidé d'un commun accord qu'il était préférable d'éviter de vraies rencontres amoureuses tant que Kitaru n'aurait pas passé ses examens, afin qu'il puisse se concentrer sur ses études. C'était Kitaru lui-même qui avait suggéré cet arrangement. « Si tu le penses », avait-elle répondu. Ils se téléphonaient fréquemment mais se rencontraient tout au plus une fois par semaine. Ce n'étaient pas vraiment des rendez-vous amoureux. Ils buvaient du thé, s'échangeaient des nouvelles. Ils se prenaient les mains, s'embrassaient furtivement. Rien de plus. Tout à fait à l'ancienne mode.

Kitaru lui-même n'était pas particulièrement beau, mais il avait des traits réguliers, une physionomie plaisante. Sans être très grand, il était mince, sa coiffure et sa façon de s'habiller ne manquaient pas d'un certain chic. Tant qu'il n'avait pas ouvert la bouche, on le prenait pour un jeune citadin sensible et bien éduqué. Avec son amie, ils faisaient un couple bien assorti. Son seul défaut, peut-être, était que son visage, légèrement trop fin et délicat, pouvait donner l'impression qu'il manquait de personnalité ou qu'il était un peu falot. Mais, dès qu'il commençait à parler, cette première impression s'effondrait comme un château de sable que piétinerait un labrador exubérant. Les gens étaient abasourdis en entendant ce dialecte du Kansai – qui plus est, prononcé d'une voix stridente et haut perchée. La discordance avec son apparence était rédhibitoire. Moi aussi, au début, j'avais été déconcerté par cette disparité.

« Dis, Tanimura, tu te sens pas un peu seul sans petite amie ? » me demanda un jour Kitaru.

Je lui répondis que si, c'était indéniable.

« Alors, t'aurais pas envie de sortir avec la mienne ? »

Je ne saisissais pas très bien ce qu'il voulait dire.

« Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tu sais, elle est sympa, et puis jolie. Elle a bon caractère, et elle est intelligente. Je t'assure que si tu sors avec elle, tu le regretteras pas, répondit-il.

— Non, sans doute, dis-je, sans comprendre sa logique. Mais enfin, pourquoi faudrait-il que je sorte avec ta petite amie ? Je ne vois pas.

— Parce que t'es un brave gars, dit-il. Sinon, je ne le proposerais pas. »

C'était là son explication ? Quel était le rapport de cause à effet entre le fait que j'étais un brave gars (en admettant que je le sois) et sa proposition de sortir avec sa petite amie ?

« Erika (c'était le prénom de son amie) et moi, on a fréquenté les mêmes écoles, du primaire au lycée, expliqua-t-il. Autrement dit, c'est comme si on avait passé presque toute notre vie ensemble, tu vois ? Notre couple s'est formé

tout naturellement, et tout le monde a dit bravo. Les amis, les parents, les profs. Un gentil petit couple très uni, toujours soudé. »

Pour illustrer son propos, Kitaru colla étroitement ses paumes l'une contre l'autre.

« Si on était entrés tous les deux à l'université, notre vie se serait déroulée sans problème et tout aurait été pour le mieux… Mais voilà, j'ai raté mon examen d'entrée, et la situation a changé. Pourquoi, comment, je ne sais pas très bien, mais j'ai l'impression que ça devient de pire en pire. Bien entendu, je suis le seul fautif. »

Je l'écoutai en silence.

« Et donc, je me sens comme coupé en deux, déchiré », continua-t-il. Il laissa retomber ses mains.

Déchiré ? « Comment ça ? » lui demandai-je.

Il regarda ses paumes un moment avant de répondre.

« Ce que je veux dire, c'est qu'une partie de moi se fait beaucoup de mouron. Pendant que je dois aller à cette maudite école privée et bosser pour ces maudits exams, Erika, de son côté, profite un max de sa vie d'étudiante. Elle joue au tennis et à je ne sais quoi encore… Elle s'est fait de nouvelles copines, et si ça se trouve, elle a un nouveau petit ami. Quand j'y pense, ça me donne l'impression d'être à la traîne et ça me fiche le cafard. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, je crois.

— Mais une autre partie de moi est, comment dire, soulagée, tu saisis ? Si on avait continué comme on était, le mignon petit couple qui avance dans la vie sans problème, eh bien… va savoir ce qu'on serait devenus plus tard ? Alors que si aujourd'hui on suit chacun son chemin et puis qu'après on s'aperçoit qu'on a besoin l'un de l'autre, on pourra toujours se remettre ensemble, non ? Ce sera possible. Tu comprends ?

— J'ai l'impression de comprendre… et en même temps de ne pas comprendre, répondis-je.

— Ou alors je réussis à entrer à l'université, je trouve du travail dans une boîte quelconque, j'épouse Erika, tout le monde est content, nous voilà devenus les merveilleux jeunes mariés, nous avons deux enfants, nous les envoyons dans notre bonne vieille école de Denenchofu, le dimanche nous allons nous détendre près de la rivière Tama, *Ob-La-Di, Ob-La-Da…* Je ne dis pas que ce genre de vie est mauvais, non. Mais je m'interroge, tu vois… La vie doit-elle être aussi simple, aussi facile, aussi confortable ?

— Tu penses que les choses trop lisses et trop confortables sont un problème, c'est ça ?

— Oui, je crois. »

Encore une fois, je ne voyais pas trop où était le problème. Mais, comme l'histoire risquait de se prolonger outre mesure, je préférai ne rien dire.

« Et pourquoi je devrais sortir avec ta petite amie ? lui demandai-je à nouveau.

— Je me dis que si elle doit fréquenter d'autres types, j'aime mieux que ce soit toi. Parce que toi, au moins, je te connais. Et puis, comme ça, tu me donneras de ses nouvelles. »

Tout cela me paraissait illogique, mais l'idée de rencontrer Erika ne me déplaisait pas, je l'avoue. D'après la photo, elle était très jolie, très attirante, et je voulais savoir comment une fille comme elle avait eu envie de fréquenter un type aussi farfelu que Kitaru. Et moi, si je suis un peu timide avec les nouvelles têtes, je ne manque cependant pas de curiosité.

« Avec elle, jusqu'où tu es allé ? lui demandai-je.

— Tu parles de sexe ?

— Oui. Alors, jusqu'au bout ? »

Kitaru secoua la tête. « Non, je n'ai pas pu. On se connaît depuis tout petits, tu imagines, c'était plutôt gênant de faire comme si c'était tout nouveau, de la déshabiller, de la caresser, de la toucher, enfin tout, quoi. Avec une autre fille, je pense que je n'aurais pas eu de problème, mais mettre ma main dans sa culotte, ou même simplement imaginer que j'allais le faire, je ne pouvais pas. Ça me paraissait mal. Tu comprends ? »

Je ne comprenais pas.

« Bien sûr, on s'embrasse, on se tient les mains. Et puis je lui caresse un peu les seins par-dessus ses vêtements.

Mais c'est plutôt un jeu. Et même si je suis excité, je ne vais pas plus loin.

— Tu veux dire que tu te retiens, volontairement ?

— Non, ce n'est pas ça. Dans notre cas, c'est différent. J'ai du mal à l'expliquer, dit Kitaru. Par exemple, quand tu te masturbes, tu imagines une fille réelle, hein ? »

Je répondis que oui, sans doute.

« Mais moi, je ne peux absolument pas imaginer Erika. J'ai l'impression que c'est interdit, tu vois ? Alors je pense à une autre fille. Une fille que je n'aime pas tellement. Qu'est-ce que t'en penses ? »

Je réfléchis un instant mais n'aboutis à aucune conclusion. Je ne savais pas du tout comment les autres se masturbaient. Même chez moi, ces choses restaient assez obscures.

« En tout cas, on devrait se retrouver tous les trois ensemble, proposa Kitaru. Comme ça, tu pourras te faire une idée tranquillement. »

Kitaru, son amie (dont le nom entier était Erika Kuritani) et moi nous retrouvâmes donc un dimanche après-midi dans un café près de la gare de Denenchofu. Erika était de la même taille que Kitaru, elle était agréablement bronzée et portait un chemisier blanc à manches courtes bien repassé et une minijupe bleu foncé. L'étudiante bien éduquée type des beaux quartiers. Elle était aussi jolie que sur la photo mais ce qui me frappa avant tout, ce fut moins sa beauté que sa vitalité toute spontanée. Elle présentait un contraste saisissant avec Kitaru, qui, à côté d'elle, semblait comme absent.

Il fit les présentations.

« Je suis vraiment contente qu'Aki-kun4 ait un ami », dit Erika.

Le prénom de Kitaru était Akiyoshi. Elle devait bien être la seule au monde à l'appeler ainsi Aki-kun.

« Allons, tu exagères. J'ai des tas d'amis, protesta Kitaru.

— C'est faux, dit Erika. Les gens de ton espèce ne se font pas d'amis. Tu as été élevé à Tokyo et tu ne parles que le dialecte du Kansai ; quand tu ouvres la bouche, c'est uniquement pour discourir sur les Tigers de Hanshin ou sur le *shôgi*. Aucun individu normal ne peut s'entendre avec un excentrique dans ton genre.

— Si tu vas par là, ce type-là est également foutraque ! dit Kitaku en me désignant. Il est originaire d'Ashiya et il ne parle que la langue de Tokyo.

— C'est beaucoup plus naturel ! dit-elle. En tout cas, vraiment plus que l'inverse.

— Ah mais j'appelle ça de la discrimination culturelle, dit Kitaru. Toutes les cultures ne se valent-elles pas ? Le dialecte de Tokyo n'est pas supérieur à celui du Kansai.

— Elles se valent peut-être, mais depuis la Restauration de Meiji, c'est le parler de Tokyo qui est la langue standard. La preuve, est-ce que quelqu'un a traduit *Franny et Zooey,* de Salinger, dans le dialecte du Kansai ?

— Si ça s'était fait, je l'aurais acheté », dit Kitaru.

Moi aussi, me dis-je. Je gardai cependant le silence. Mieux valait se dispenser de remarques inutiles.

« En tout cas, moi, je me range à l'opinion générale, continua-t-elle. Mais dans ton cerveau, Aki-kun, il n'y a que des préjugés excentriques.

— Des préjugés excentriques ? Pour moi, les discriminations culturelles sont des préjugés bien plus malfaisants ! » répondit Kitaru.

Fort intelligemment, et pour éviter de prolonger cette discussion, Erika Kuritani changea de sujet.

« Dans mon club de tennis, dit-elle en se tournant vers moi, il y a une fille qui vient d'Ashiya. Elle s'appelle Eiko Sakurai. Tu la connais ?

— Oui », répondis-je.

Eiko Sakurai. Une fille grande et maigre, avec un nez à la forme bizarre. Ses parents géraient un grand terrain de golf. Une personnalité pas très sympathique. Et presque pas de seins. Il n'y avait qu'au tennis qu'elle se montrait douée. Elle avait participé à de nombreux tournois. Je n'avais aucune envie de la revoir.

« Celui-là, je te le dis, c’est un type bien, dit Kitaru à Erika. Mais en ce moment, il n’a pas de petite amie. » Celui-là, c’était moi.

« Il présente bien, il a de bonnes manières, et contrairement à moi il n’a pas d’idées folles dans la tête. Il connaît une tonne de choses et lit des tas de bouquins sérieux. Il est propre et n’a aucune maladie dégoûtante. Un jeune homme prometteur, ça, c’est sûr.

— Très bien, répondit Erika. Dans mon club, il y a plusieurs jolies filles, je pourrai les lui présenter.

— Mais non, ce n’est pas à ça que je pense. Tu peux sortir avec lui, toi ? Moi, je ne suis pas encore à l’université et je ne peux pas te fréquenter comme j’aimerais le faire. À la place, tu pourrais sortir avec lui. Comme ça, je ne me ferais pas de souci.

— Que veux-tu dire par 〝Je ne me ferais pas de souci〞? demanda Erika.

— Eh bien, je vous connais tous les deux, donc j’aime mieux que tu sortes avec lui plutôt qu’avec des gars que j’ai jamais vus de ma vie ! Je serais plus tranquille. »

Erika Kuritani plissa les paupières et scruta Kitaru comme si elle observait un tableau paysager à la perspective fautive. Puis elle ouvrit lentement la bouche.

« Tu dis que tu es d’accord pour que je sorte avec ton ami ? Parce que c’est quelqu’un de bien ? Tu envisages sérieusement que nous ayons une relation amoureuse, lui et moi ?

— Ce n’est pas une mauvaise idée, non ? À moins que tu aies déjà un autre petit ami ?

— Non, je n’en ai pas, répondit Erika d’une voix paisible.

— Alors pourquoi pas lui ? Ce serait une sorte d’échange culturel.

— Échange culturel ? » répéta Erika Kuritani.

Puis elle me regarda.

Je n’avais pas l’impression qu’un mot venant de moi aurait un effet positif. Je restai donc silencieux. Je pris ma cuillère à café dans la main et, à la manière d’un conservateur de musée observant un objet provenant d’une tombe d’Égypte antique, je l’examinai comme si le dessin me captivait.

« Qu’est-ce que tu entends par 〝échange culturel〞? demanda Erika à Kitaru.

— Je pense, tu vois, qu’un autre point de vue ne pourrait pas être mauvais pour nous…

— C’est ça, ta conception des échanges culturels ?

— Je dis juste que…

— Très bien. »

Erika le coupa fermement. Si j’avais eu un crayon à portée de main, je l’aurais sûrement cassé en deux.

« Bon, si tu penses que c’est ce que nous devrions faire, alors d’accord. Allons-y pour un échange culturel. »

Elle but une gorgée de thé, reposa la tasse sur sa soucoupe, puis elle se tourna vers moi. Et me sourit. « Eh bien, comme Aki-kun nous l’a conseillé, prenons rendez-vous. Ce sera sûrement amusant. Tu es libre quand ? »

Les mots me firent défaut. Être incapable de trouver quoi dire dans les moments importants, c’est l’un de mes gros problèmes. J’ai eu beau changer de lieu, changer de langue, rien n’y a fait, le problème est resté entier.

Erika sortit de son sac un carnet en cuir rouge, l’ouvrit, consulta son planning.

« Tu es libre samedi soir ?

— Oui, je n’ai rien de prévu, répondis-je.

— Alors, c’est noté. Et où allons-nous nous retrouver ?

— Il aime le cinéma ! »

C’était Kitaru qui renseignait ainsi Erika.

« Il rêve d'écrire des scénarios un jour. Il a même suivi des cours pour ça.

— Bon, eh bien, allons au cinéma. Qu'est-ce que tu aimerais voir ? Je te laisse y réfléchir. Moi, j'aime tout, sauf les films d'horreur.

— Celle-là, c'est une vraie poule mouillée ! me dit Kitaru. Quand on était petits et qu'on allait à la maison hantée, au Korakuen, elle me prenait toujours la main et…

— Après le cinéma, nous irons dîner », intervint Erika. Elle écrivit son numéro de téléphone sur une page de son carnet et me la tendit. « Tiens, c'est mon numéro. Appelle-moi quand tu auras décidé de l'endroit et de l'heure, d'accord ? »

Comme je ne possédais pas de téléphone à cette époque (souvenez-vous, je vous prie, qu'il n'y avait pas encore le moindre portable à l'horizon), je lui donnai le numéro du café où je travaillais. Puis je consultai ma montre.

« Désolé, je dois y aller, déclarai-je d'une voix aussi décidée que possible. Je dois terminer un rapport pour demain.

— Enfin, ça ne peut pas attendre un peu ? dit Kitaru. On vient juste d'arriver. Pourquoi tu ne restes pas un moment, qu'on parle tous les trois ? Pas loin, il y a un bon petit restau de *soba* 5. »

Erika resta silencieuse. Je posai sur la table la monnaie pour mon café et me levai. « C'est un rapport vraiment important, dis-je, je suis désolé. » En réalité, il ne l'était pas tant que ça.

« Je t'appellerai demain ou après-demain, dis-je à Erika.

— J'attendrai », répondit-elle en m'adressant un sourire éblouissant.

Qui me parut néanmoins trop beau pour être honnête.

Je sortis du café et, tout en me dirigeant vers la gare, je m'interrogeai sur ce que j'étais réellement en train de faire. C'était encore un de mes problèmes : ressasser inlassablement le bien-fondé d'une chose – alors qu'elle était déjà décidée.

Ce samedi-là, Erika Kuritani et moi nous retrouvâmes à Shibuya. Nous allâmes voir un film de Woody Allen, dont l'action se déroulait à New York. Il m'avait semblé qu'elle pourrait aimer ce cinéaste. Et j'étais sûr et certain que Kitaru ne l'avait jamais emmenée voir un de ses films. Par chance, celui-là était réussi et, en sortant du cinéma, nous étions l'un et l'autre très joyeux.

Après nous être promenés un moment dans les rues, entre chien et loup, nous entrâmes dans un petit restaurant italien, à Sakuragaoka. Nous commandâmes des pizzas et du chianti. C'était un établissement décontracté, pas très cher. Lumières tamisées, bougies sur les tables (à cette époque, dans la plupart des restaurants italiens, il y avait des bougies sur les tables, recouvertes d'une nappe en vichy). Nous bavardâmes. De toutes sortes de choses. Le genre de conversation que deux étudiants de deuxième année se doivent d'avoir lors d'un premier rendez-vous (pouvait-on appeler cela un rendez-vous ?). Nous évoquâmes le film que nous venions de voir, notre vie estudiantine, nos hobbies. Une discussion plus agréable que je ne l'avais imaginé. Erika éclata même de rire à plusieurs reprises. Sans vouloir me vanter, il semble bien que j'aie le chic pour faire rire les filles.

« Aki-kun m'a raconté que tu avais rompu avec ta copine du lycée, il n'y a pas longtemps ? me demanda Erika.

— Oui, répondis-je. Cela faisait presque trois ans que nous étions ensemble. Mais ça ne marchait plus très bien. Malheureusement.

— Aki-kun m'a dit que c'était pour une question de sexe. Qu'elle – comment dire ? – ne te donnait pas ce que tu voulais.

— Oui, aussi. Mais ce n'était pas la seule raison. Si je l'avais vraiment aimée, je crois que j'aurais accepté d'être patient. Je veux dire, si j'avais été sûr de l'aimer. Mais non, je n'étais pas vraiment amoureux. »

Erika hocha la tête.

« Même si on était allés jusqu'au bout, je pense que le résultat aurait été identique, repris-je. Comme je suis parti pour Tokyo, on se serait éloignés de toute façon, et on aurait fini par ne presque plus se voir. C'est dommage que ça ait capoté, mais ce genre de chose, finalement, c'est inévitable.

— C'est dur pour toi ?

— Dur pour moi ?

— De te retrouver brusquement seul, après avoir été en couple.



— Quelquefois, oui, répondis-je franchement.

— Mais peut-être que vivre ce genre d'expérience douloureuse – la solitude, par exemple –, c'est nécessaire quand on est jeune, non ? Ça aide à grandir…

— Tu crois ?

— Comme les arbres qui doivent survivre à des hivers rigoureux pour devenir plus gros et plus puissants. Quand le climat est toujours doux et clément, ils ne peuvent pas développer d'anneaux de croissance. »

Je tentai d'imaginer qu'il y avait, à l'intérieur de moi, des anneaux de croissance. Mais je ne réussis à me représenter qu'un reste de *baumkuchen* 6 vieux de trois jours. Je le lui dis et elle rit de nouveau.

« C'est vrai, je pense aussi que les hommes doivent traverser des phases difficiles, dis-je. Mais c'est quand même mieux si on sait qu'elles vont prendre fin un jour. »

Erika sourit.

« Ne t'en fais pas. Je suis sûre que tu rencontreras quelqu'un bientôt.

— Ce serait chouette », répondis-je. Oui, chouette.

Erika se plongea dans ses pensées durant quelques instants. J'en profitai pour attaquer la pizza que l'on venait de m'apporter.

« Dis-moi, est-ce que je peux te demander conseil ? Tu veux bien ?

— Oui, bien entendu », répondis-je.

Oh là là, ça recommençait. Un autre de mes problèmes. Les gens voulaient toujours me demander conseil sur des questions importantes. Et je me doutais que le « conseil » que sollicitait Erika portait sur quelque chose d'assez désagréable.

« J'hésite beaucoup », commença-t-elle.

Ses yeux erraient lentement de gauche à droite, comme un chat en quête de quelque chose.

« Je suis sûre que tu le sais déjà, mais cela fait deux ans qu'Aki-kun est inscrit dans une école spéciale pour entrer à l'université. Mais il n'étudie quasiment pas. Il ne se présente même pas aux examens blancs. Du coup, je pense qu'il va encore rater le concours l'an prochain. Bien sûr, s'il visait une université moins renommée, il pourrait sans doute réussir quelque part. Mais, pour une raison que j'ignore, il s'est mis en tête d'intégrer Waseda. Waseda, et rien d'autre. C'est complètement insensé, mais il ne m'écoute pas, pas plus que ses parents ou ses profs. Si au moins il essayait de travailler pour parvenir à entrer à Waseda… mais non, il ne fait rien.

— Pour quelle raison ?

— Il est absolument persuadé qu'il ne réussira ce concours que si la chance est de son côté, répondit Erika. Autrement dit, que travailler est une perte de temps. Il ne veut pas gaspiller sa vie comme ça. Je n'arrive pas à comprendre comment il peut avoir ce genre de pensée bizarre. »

Il n'a peut-être pas tout à fait tort, songeai-je, mais je ne dis rien, naturellement.

Erika Kuritani soupira avant de continuer : « En primaire, il travaillait très bien. Il était tête de classe. Mais, à partir du collège, ses notes ont dégringolé. C'était une sorte de petit génie… Seulement voilà, sa personnalité ne collait pas avec la discipline scolaire. Il ne parvenait pas à s'adapter au système éducatif et préférait apprendre par lui-même ce qu'il aimait, des trucs incroyables. Moi, c'est le contraire. Je ne suis pas particulièrement intelligente, mais je suis une vraie bosseuse. »

De mon côté, je n'avais pas spécialement travaillé, et j'étais entré à l'université sans problème. Peut-être la chance était-elle de mon côté.

« J'aime vraiment Aki-kun. Il a toutes sortes de qualités humaines. Parfois pourtant il m'est difficile de le suivre dans ses excentricités. Cette histoire de dialecte, par exemple. Pourquoi quelqu'un né et élevé à Tokyo devrait-il s'escrimer à apprendre et à parler le dialecte du Kansai ? Non, franchement, pour moi, c'est incompréhensible. Au début, je pensais que c'était une plaisanterie, mais pas du tout. Il est tout à fait sérieux.

— Peut-être veut-il simplement être un autre. Être différent de ce qu'il a été jusqu'à aujourd'hui », dis-je. Au fond, j'avais fait la même chose, mais dans l'autre sens.

« Et c'est pour ça qu'il ne parle que le dialecte du Kansai ?

— Je reconnais que c'est spécial. »

Erika prit un morceau de pizza et en mordit l'équivalent d'un timbre de grande taille. Elle mastiqua pensivement avant de déclarer :

« C'est à toi que je m'adresse, parce que je n'ai personne d'autre à qui parler. Ça ne t'embête pas ?

— Pas du tout », répondis-je.

Que pouvais-je dire d'autre ?

« En règle générale, reprit-elle, quand un garçon et une fille sortent ensemble pendant assez longtemps, le garçon manifeste du désir pour le corps de la fille, n'est-ce pas ?

— En règle générale, oui.

— Quand ils s'embrassent, il aimerait bien aller plus loin, non ?

— Normalement, oui.

— Toi aussi, ça t'est arrivé ?

— Bien sûr, dis-je.

— Aki-kun, non. Même quand nous sommes seuls tous les deux, il ne veut pas aller plus loin. »

Il me fallut un instant pour choisir les bons mots.

« C'est quelque chose qui est personnel, dis-je finalement. Chacun agit à sa manière pour obtenir ce qu'il désire. C'est évident que Kitaru t'aime beaucoup, mais peut-être qu'il trouve que tu es trop proche de lui. Du coup, il n'est pas capable de passer à l'étape supérieure, de faire ce que la plupart des gens font.

— C'est ce que tu penses vraiment ?

— À vrai dire, je ne suis certain de rien. Je n'ai pas eu ce type d'expérience. Je dis seulement que c'est une possibilité.

— Parfois je pense qu'il n'éprouve aucun désir sexuel pour moi.

— Je suis sûr que si. Mais peut-être qu'il est gêné de l'admettre.

— Nous avons tout de même vingt ans. Ce n'est pas un âge où l'on est gêné par ces choses.

— Le temps est différent pour chacun de nous », dis-je.

Erika réfléchit à ce que je venais de lui dire. Elle semblait du genre à toujours regarder en face telle ou telle question, à l'examiner avec sérieux.

« Je pense que Kitaru est vraiment à la recherche de quelque chose, poursuivis-je. À sa manière, à son rythme – certes, différents de ceux des autres. Mais il n'a pas encore trouvé de quoi il s'agissait. C'est pour ça qu'il ne peut pas réellement avancer. C'est difficile de trouver quand on ne sait pas exactement ce qu'on cherche. »

Erika releva la tête et me regarda droit dans les yeux un instant, sans dire un mot. La flamme de la bougie dansait dans ses yeux noirs. De jolis points lumineux, vivants, si séduisants que je détournai le regard.

« Bien entendu, tu le connais infiniment mieux que moi », ajoutai-je en manière d'excuse.

Erika soupira de nouveau.

« En fait, dit-elle, je sors avec quelqu'un d'autre. C'est un garçon de mon club de tennis, il a un an de plus que moi. »

Cette fois, ce fut à mon tour de garder le silence.

« J'aime Aki-kun de tout mon cœur, et je crois que je ne rencontrerai jamais personne pour qui j'aurai des sentiments aussi purs, aussi profonds. Quand nous sommes loin l'un de l'autre, j'éprouve dans ma poitrine une douleur terrible, à un endroit bien précis. Oui, c'est vrai. C'est une place qui lui est réservée. Mais en même temps,

comment dire… ? Je voulais ardemment connaître quelque chose d'autre, faire des expériences, rencontrer des gens nouveaux. Disons que c'est de la curiosité, ou une soif de connaissance. Ce sentiment m'est venu tout naturellement, et je serais incapable de le réprimer, même si je le voulais. »

J'imaginai une plante exubérante qui débordait de son pot.

« Voilà de quoi je parlais, quand je disais que j'étais hésitante, dit Erika.

— Je crois que tu devrais t'ouvrir franchement à Kitaru. »

Je cherchai prudemment mes mots.

« Si tu lui caches le fait que tu vois quelqu'un d'autre et qu'il le découvre, il en sera blessé. Ce n'est pas ce que tu cherches.

— Mais est-ce qu'il pourra l'accepter ? Que je sorte avec quelqu'un d'autre ?

— Je pense qu'il comprendra ce que tu ressens.

— Tu crois ?

— Oui. »

Je me disais que Kitaru devrait comprendre ses hésitations et sa confusion, étant donné qu'il éprouvait le même genre de sentiments. En ce sens, ils possédaient une sensibilité analogue. Néanmoins, je n'étais pas tout à fait persuadé que Kitaru accepterait avec flegme ce qu'elle faisait (ou ce que, *peut-être*, elle faisait). Il ne me paraissait pas assez fort. Mais ce serait encore plus pénible qu'elle lui mente ou lui cache quelque chose.

Muette, Erika regardait fixement la flamme de la bougie qui vacillait sous les courants d'air de la climatisation.

« Je fais souvent le même rêve, dit-elle enfin. Avec Aki-kun, je suis sur un bateau. C'est un long voyage sur un grand bateau. On est tous les deux seuls dans une petite cabine, il est tard dans la nuit, et à travers le hublot on peut voir la pleine lune. Mais cette lune est faite de glace, pure et transparente. Et sa partie inférieure est plongée dans la mer. "On dirait que c'est la lune, m'explique Aki-kun, mais en fait c'est de la glace et son épaisseur n'est que de vingt centimètres environ. C'est pour ça qu'au matin, quand le soleil se lèvera, elle fondra. Profites-en pour la regarder maintenant, quand il est encore temps." J'ai fait ce rêve je ne sais pas combien de fois. Un très beau rêve. Toujours la même lune. Une épaisseur de vingt centimètres. La moitié inférieure immergée. Je suis appuyée contre Aki-kun, la lune brille, c'est magnifique, on est seuls tous les deux, on entend le clapotis des vagues. Mais quand je me réveille, je me sens toujours extrêmement triste. Je ne vois plus la lune de glace. »

Erika resta silencieuse un moment.

« Je me dis que ce serait merveilleux, reprit-elle, si Aki-kun et moi, juste nous deux, on pouvait continuer ce long voyage pour toujours. Chaque soir, serrés l'un contre l'autre, on regarderait la lune de glace par le hublot. La lune fondrait au matin, mais à la nuit venue elle serait là de nouveau. Ou peut-être pas. Peut-être qu'un soir la lune ne reviendrait plus. Cette pensée me fait horriblement peur. Quand je me demande quel rêve je vais faire le lendemain, j'ai si peur que j'entends presque mon corps se rétracter. »

Lorsque je vis Kitaru au café, le lendemain, il me demanda comment le rendez-vous s'était passé.

« Tu l'as embrassée ?

— Bien sûr que non, répondis-je.

— Ça me serait égal, tu sais.

— Pourtant, je ne l'ai pas fait.

— Tu lui as pris les mains ?

— Non plus.

— Alors quoi ?

— On est allés au cinéma, on a fait une promenade, puis on a mangé et bavardé, répondis-je.

— C'est tout ?

— En général, on ne va pas plus loin au premier rendez-vous.



— Ah bon, dit Kitaru. Moi, les premiers rendez-vous, en fait, je ne sais pas ce que c'est.

— Mais j'étais content d'être avec elle. Si j'avais une petite amie comme elle, je ne m'en séparerais pas, quelles que soient les circonstances. »

Kitaru réfléchit. Il parut sur le point de dire quelque chose, puis se ravisa.

« Qu'est-ce que vous avez mangé ? » demanda-t-il finalement.

Je lui parlai des pizzas et du chianti.

« Des pizzas et du chianti ? répéta-t-il, étonné. Je ne savais même pas qu'elle aimait les pizzas. Nous, on va toujours dans de petits bouis-bouis, *soba* ou ce genre-là. Et elle a bu du vin ? J'ignorais complètement qu'elle en buvait. »

Kitaru lui-même n'avalait pas une goutte d'alcool.

« Il y a sûrement pas mal de choses à son propos que tu ignores », dis-je.

Il me fallut répondre à ses innombrables questions. Le film de Woody Allen, comment était-il ? (Je dus lui raconter l'intrigue en détail.) La nourriture ? Combien le repas avait-il coûté, et avions-nous partagé l'addition ? Comment était-elle habillée ? (Une robe blanche en coton, les cheveux relevés.) Ses sous-vêtements ? (Je l'ignorais.) De quoi avions-nous parlé ?

Bien entendu, je lui cachai le fait qu'elle sortait avec un autre garçon. Je ne lui parlai pas non plus de son rêve de la lune de glace.

« Vous avez prévu de vous revoir ?

— Non, répondis-je.

— Pourquoi ? Elle te plaît, non ?

— Oui, elle est vraiment très bien. Mais je ne peux pas continuer. Enfin, c'est *ta* petite amie ! Tu prétends que ça t'est égal si je l'embrasse, mais moi, je ne peux pas. »

Kitaru se plongea dans ses pensées.

« Tu sais, dit-il enfin, depuis la fin du collège, je vois régulièrement un psy. Sur l'insistance de mes parents et de mes profs. Parce que, de temps en temps, je faisais des trucs un peu bizarres à l'école. Des choses *pas normales*. Mais, franchement, je n'ai pas l'impression que cette thérapie m'ait aidé. Quand on dit "thérapie", ça a l'air très sérieux, mais au fond, ça ne sert à rien. Le psy te regarde avec la tête de celui qui sait tout, mais il se contente de te laisser parler, et lui, il écoute, voilà. Mon pote, je te le dis, moi aussi, j'en serais capable !

— Tu continues à le voir, aujourd'hui ?

— Oui. Deux fois par mois. C'est vraiment jeter l'argent par les fenêtres, à mon avis. Erika ne t'en a pas parlé ? »

Je fis signe que non.

« À vrai dire, je ne comprends pas ce qu'il y a de si étrange dans ma manière de penser. Moi, il me semble que je fais des choses tout à fait ordinaires, d'une manière tout à fait ordinaire. Mais les gens disent que tout ce que je fais est anormal.

— Il est évident que certaines de tes actions ne sont pas complètement normales, dis-je.

— Lesquelles, par exemple ?

— Le fait de parler le dialecte du Kansai, notamment, alors que tu es originaire de Tokyo. »

Kitaru dut reconnaître que j'avais raison sur ce point.

« OK, là-dessus, j'admets que ça sort peut-être de l'ordinaire.

— Pour les braves gens, c'est déroutant, ce genre de chose.

— Peut-être.

— Un homme tout à fait normal n'irait jamais si loin.

— Sans doute pas.

— Pourtant, en tout cas pour ce que j'en vois et ce que j'en sais, même si ton comportement n'est pas ordinaire, tu ne déranges personne.

— Pour le moment, non.

— Eh bien, où est le problème alors ? » dis-je.

À cet instant, j'étais sans doute un peu irrité (contre qui ? Je l'ignorais). J'entendis dans ma voix une intonation agressive.

« Bon, qu'est-ce qui cloche ? Puisque *pour le moment* tu ne déranges personne, tout va bien. Tu veux parler le dialecte du Kansai ? Eh bien, parle-le, autant qu'il te plaira. Parle-le jusqu'à ta mort ! Tu ne veux pas étudier pour le concours d'entrée à l'université ? N'étudie pas ! Tu ne veux pas mettre la main dans la culotte d'Erika ? Ne la mets pas ! C'est ta vie. Fais-en ce que tu veux. Et ne te préoccupe pas de ce que pensent les autres. »

La bouche entrouverte, Kitaru me regardait fixement, d'un air admiratif.

« Tu sais, Tanimura, t'es vraiment un type bien. Parfois un peu trop *normal*, mais bon.

— Qu'est-ce que j'y peux ? répondis-je. Impossible de changer sa personnalité.

— T'as raison. On peut pas changer sa personnalité. C'est exactement ce que je veux dire.

— Mais Erika Kuritani est une fille super, dis-je. Elle tient vraiment à toi. Tu ne devrais pas la laisser filer. Tu ne retrouveras jamais quelqu'un comme elle.

— Je sais, répondit Kitaru. Mais, même si je le sais très bien, ça ne m'aide pas.

— Montre-toi un peu plus malin », lui dis-je.

Deux semaines plus tard, Kitaru quitta son travail au café. Ou plutôt, un jour, soudain, il disparut. Il ne se donna même pas la peine de prévenir. Comme c'était la période la plus chargée, le patron fut furieux. Il pesta contre cet employé sur lequel on ne pouvait compter. Il lui devait encore une semaine de salaire, mais Kitaru ne se déplaça même pas pour la toucher. Quand le patron me demanda si je connaissais son adresse, je répondis que non. C'était la vérité. Je ne connaissais ni l'adresse ni le numéro de téléphone de Kitaru. Je savais seulement où se situait sa maison à Denenchofu et j'avais les coordonnées d'Erika.

Après avoir brusquement abandonné son travail sans m'en avoir dit un mot, Kitaru n'eut plus aucun contact avec moi. Il s'était simplement volatilisé. J'en fus blessé. Je pensais que nous étions de vrais amis. Qu'il ait tout bonnement rompu tout lien avec moi m'était pénible. Je ne m'étais pas fait d'autres amis à Tokyo.

J'avais juste remarqué que Kitaru s'était montré très silencieux durant les deux jours qui avaient précédé son départ. Il ne répondait quasiment pas lorsque j'essayais de lui parler. Et puis voilà, pffft, envolé. J'aurais pu essayer de téléphoner à Erika Kuritani afin d'en savoir plus, mais pour quelque raison obscure je ne le fis pas. Je me dis que ce qui se passait entre eux ne me regardait pas, que je n'avais pas à m'en mêler. M'immiscer davantage dans leur curieuse relation de couple n'était pas sain. Je devais apprendre à survivre dans le tout petit monde auquel j'appartenais.

Je ne sais pas très bien pourquoi, mais après ces événements je me mis à repenser plus souvent à mon ex-petite amie. Sans doute le couple formé par Kitaru et Erika m'avait-il fait ressentir certaines émotions. Un jour, je lui écrivis une longue lettre dans laquelle je lui demandais de m'excuser pour la façon dont je l'avais traitée. J'aurais dû me montrer plus gentil. Mais je ne reçus aucune réponse.

*
*   *

Je reconnus Erika Kuritani au premier regard. Je ne l'avais pourtant vue que deux fois auparavant et la dernière rencontre remontait à seize ans. Mais pas d'erreur, c'était bien elle. Elle était toujours aussi jolie, toujours aussi vivante. Juchée sur de hauts talons noirs, elle portait une robe en dentelle noire et son cou gracile était entouré de deux rangs de perles véritables. Elle aussi me reconnut immédiatement. Nous participions à une dégustation de vins dans un hôtel d'Akasaka, une réunion plutôt sélect. J'arborais donc costume sombre et cravate. Il serait trop long d'expliquer pourquoi je me trouvais là. Erika représentait la société de vin organisatrice de l'événement. Elle paraissait parfaitement compétente dans son rôle.

« Ah, Tanimura, pourquoi ne m'as-tu plus jamais contactée ? J'aurais bien aimé discuter de nouveau tranquillement avec toi.

— Tu étais un peu trop belle pour moi », répondis-je.

Elle sourit.

« C'est toujours agréable à entendre, même si ce n'est que de la flatterie.

— Non, je ne cherche pas à te flatter. »

Son sourire s'élargit. Mais je ne mentais pas. Elle était trop belle pour que je m'intéresse sérieusement à elle. Autrefois et encore aujourd'hui. Et j'ajouterai que son sourire était trop éblouissant pour être sincère.

« J'avais téléphoné au café où tu travaillais, mais on m'avait répondu que tu n'y étais plus », dit-elle.

Une fois Kitaru disparu, mon petit job dans ce café m'avait paru assommant et je l'avais quitté deux semaines plus tard.

Erika Kuritani et moi nous racontâmes brièvement ce que nous avions fait de nos vies durant ces seize années. Après mes études à l'université, j'avais été engagé chez un petit éditeur, mais trois ans après j'en étais parti, et depuis, je vivais de mon travail d'écrivain. Je m'étais marié à vingt-sept ans. À ce jour, je n'avais pas d'enfants. Elle était toujours célibataire. « On m'exploite tellement ici, plaisanta-t-elle, que je n'ai pas le temps de me marier ! » Je supposai qu'elle avait dû cependant avoir bien des amants. Il y avait ce genre d'atmosphère autour d'elle. Ce fut elle la première qui parla de Kitaru.

« Actuellement, il est chef cuisinier dans un restaurant de sushis, à Denver, me dit-elle.

— Denver ?

— Denver, au Colorado. Du moins à ce qu'il m'a écrit sur une carte postale, il y a deux mois.

— Pourquoi Denver ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Sa carte précédente venait de Seattle, où il était également chef cuisinier de sushis. Celle-là datait d'un an environ. De temps en temps, il m'envoie des cartes postales. Toujours des cartes un peu bébêtes, où il n'écrit presque rien. Il lui arrive même de ne pas marquer son adresse.

— Chef cuisinier de sushis ? répétai-je. Finalement, il n'est pas entré à l'université ?

— À la fin de cet été-là, je crois, il m'a brusquement annoncé qu'il ne chercherait plus à présenter le concours d'entrée. C'était une pure perte de temps. Il partait à Osaka étudier dans une école de cuisine. Il désirait connaître les bases de la cuisine du Kansai et assister aux matchs des Tigers au stade Koshien. Bien sûr, je lui ai demandé : "Comment est-ce que tu peux prendre une décision aussi importante sans m'en parler d'abord ? Et moi, si tu t'en vas à Osaka, qu'est-ce que je deviens ?"

— Qu'a-t-il répondu ? »

Elle resta silencieuse. Elle se contenta de serrer la bouche avec force. Comme si elle n'aurait pu retenir ses larmes, si elle avait essayé de parler. Il ne fallait pas que le minutieux maquillage de ses yeux en souffre. Je me hâtai de changer de sujet.

« Quand nous sommes allés dans ce petit restaurant italien, à Shibuya, nous avons bu du chianti très ordinaire. Tu te rappelles ? Et aujourd'hui, nous dégustons ces vins de prix de la Napa Valley. Un drôle de retournement, non ?

— Je m'en souviens très bien », dit-elle.

Elle avait retrouvé ses esprits.

« Nous avions vu un film de Woody Allen. C'était lequel, déjà ? »

Je lui rappelai le titre.

« C'était un très bon film. »

J'étais d'accord. C'était l'un des meilleurs de Woody Allen.

« Et au fait, ça a marché avec le garçon du club de tennis ? lui demandai-je.

— Malheureusement non. Nous étions trop différents. Nous sommes sortis six mois ensemble et puis nous avons rompu.

— Puis-je te poser une question ? Un peu personnelle, à vrai dire.

— D'accord. Si je peux y répondre.

— Je ne voudrais pas te gêner.

— Vas-y. Je vais tâcher d'être forte.

— Tu as couché avec ce garçon ? »

Erika Kuritani me regarda, un peu étonnée. Ses joues avaient rosi.

« Dis donc ! Pourquoi tu me poses cette question ?

— Euh… je ne sais pas trop. À l'époque déjà, ça m'avait préoccupé. Mais je reconnais que c'est indiscret. Excuse-moi. »

Erika secoua la tête légèrement. « C'est bon. Je ne me sens pas offensée. C'est juste que je ne m'attendais pas à cette question. J'ai été surprise. C'était il y a tellement longtemps. »

Du regard, je fis lentement le tour de la salle. Ici ou là, des hommes en costume élégant portaient un verre aux lèvres. L'une après l'autre, des bouteilles de prix étaient débouchées. Une jeune pianiste jouait « Like Someone in Love ».

« La réponse est oui, dit Erika Kuritani. C'est avec lui que j'ai fait l'amour pour la première fois.

— Curiosité ou soif de connaissance », dis-je.

Elle eut un petit rire.

« Exact. Curiosité et soif de connaissance.

— C'est ainsi que nous développons nos anneaux de croissance.

— Si tu le dis.

— Et je suppose que c'est peu après notre rendez-vous à Shibuya que tu as fait l'amour avec lui ? »

Elle feuilleta mentalement les pages de son livre de souvenirs.

« Oui, je crois que c'était environ une semaine après. Je m'en souviens parce que c'était ma première fois.

— Et Kitaru est un homme extrêmement intuitif », dis-je en la regardant droit dans les yeux.

Elle baissa la tête, fit jouer du bout des doigts les perles de son collier, comme pour s'assurer qu'elles étaient toutes en place. Puis elle poussa un petit soupir. Peut-être un souvenir lui traversait-il l'esprit.

« Oui, tu as raison. Aki-kun avait beaucoup d'intuition.

— Mais finalement, ça n'a pas bien marché avec l'autre garçon. »

Elle approuva d'un signe de tête. « Malheureusement, je ne suis pas très intelligente. C'est pour ça que je dois faire des détours. Je prends toujours des chemins de traverse. »

Nous faisons tous des détours sans fin. Voilà ce que j'avais envie de lui dire, mais je préférai garder le silence. Lâcher ce type d'aphorisme, c'est également un de mes problèmes.

« Est-ce que Kitaru est marié ?

— À ma connaissance, non, répondit Erika. Du moins, il ne me l'a pas fait savoir. Peut-être que lui et moi ne sommes pas du genre à réussir à nous marier.

— Ou bien il vous faut faire bien des détours avant d'y arriver.

— Peut-être.

— Y a-t-il la moindre possibilité que vous vous retrouviez ? »

Elle baissa les yeux en riant et agita légèrement la tête. Je n'étais pas certain de ce qu'elle voulait dire. Peut-être que cette possibilité était nulle. Ou peut-être qu'il lui était impossible même d'y songer.



« Rêves-tu encore aujourd'hui à la lune de glace ? » lui demandai-je.

Elle releva la tête d'un geste brusque et me regarda. Puis un sourire s'épanouit sur son visage. Très lentement. Un merveilleux sourire, totalement naturel.

« Tu te souviens encore de mon rêve ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais oui.

— Alors que c'est le rêve de quelqu'un d'autre ?

— Les rêves, c'est le genre de choses que l'on peut emprunter ou prêter, si besoin est. J'en suis persuadé. »

Décidément, il me fallait toujours semer çà et là des maximes sentencieuses.

« Quelle idée magnifique ! » s'écria Erika. Le sourire s'attardait sur son visage.

Quelqu'un l'appela par son nom derrière moi. Elle devait retourner à son travail.

« Je ne fais plus ce rêve, me dit-elle encore. Mais je m'en souviens très distinctement. Ce que je voyais, ce que je ressentais. C'est le genre de rêve qui ne s'oublie pas facilement. Jamais, peut-être. »

Puis Erika Kuritani regarda au-delà de mes épaules. Les yeux perdus dans le lointain. Comme si elle était en quête d'un ciel nocturne dans lequel flotterait une lune de glace. Elle se retourna enfin, s'éloigna. Peut-être pour aller au vestiaire et se remaquiller.

Quand je suis au volant et qu'à la radio les Beatles chantent « Yesterday », me reviennent toujours en tête les paroles folles que Kitaru hurlait tandis qu'il barbotait dans son bain. Et je ne peux m'empêcher d'éprouver des regrets. Pourquoi ne les ai-je pas notées ? Elles étaient si étranges que je m'en suis souvenu durant un temps, et puis, peu à peu, elles ont commencé à disparaître, jusqu'à ce que je finisse par les oublier presque totalement. Il ne m'en reste que des fragments, et encore, je ne suis pas sûr que c'est vraiment ce que Kitaru chantait. Avec le temps, il est inévitable que la mémoire opère une reconstruction.

Aux alentours de mes vingt ans, j'ai tenté plusieurs fois de tenir un journal. Je n'y suis pas arrivé. Autour de moi se produisaient alors tant et tant de faits ou d'incidents que j'avais du mal à les suivre, encore plus à m'arrêter pour les noter sur un cahier. La plupart du temps, il ne s'agissait pas d'événements qui m'auraient poussé à me dire : Ça, il faut absolument que tu l'écrives ! Tout ce que je pouvais faire, c'était garder les yeux ouverts dans le vent violent, reprendre mon souffle et aller de l'avant.

Étrangement, je me souviens très bien de Kitaru. Notre amitié n'a pourtant duré que quelques mois, mais chaque fois que j'entends « Yesterday » à la radio, remontent spontanément à ma mémoire certaines de nos conversations, certaines scènes. Quand tous les deux nous bavardions à n'en plus finir, chez lui, à Denenchofu, alors qu'il trempait dans son bain. Ou bien quand il discutait d'un problème de frappe chez les Tigers ; ou qu'il détaillait combien certains aspects du sexe étaient compliqués ; ou qu'il racontait à quel point la préparation au concours d'entrée à l'université était abrutissante et ennuyeuse ; quand il m'expliquait l'histoire de l'école primaire de Denenchofu, arrondissement d'Ota ; ou la différence idéologique entre le pot-au-feu du Kansai et celui du Kantô ; ou encore la richesse sentimentale du dialecte du Kansai. Et je me souviens aussi de cet étrange rendez-vous avec son amie Erika Kuritani, que j'avais accepté sur sa demande pressante. Ce que m'avait avoué Erika, au-dessus de la table éclairée par des bougies, dans ce restaurant italien. J'ai l'impression alors que tous ces événements se sont produits hier. La musique a le pouvoir de revivifier les souvenirs, avec une intensité et une clarté telles que l'on en est parfois blessé.

Quand je songe à l'époque de mes vingt ans, ce dont je me souviens pourtant le plus, c'est de ma solitude, de mon isolement. Je n'avais pas d'amoureuse qui m'aurait réchauffé le corps ou l'âme, pas d'ami auprès de qui j'aurais pu m'épancher. Aucune idée de ce que j'allais faire de ma vie, aucune vision de mon avenir. Je passais la plupart du temps replié sur moi-même. Il arrivait que je ne parle à personne durant une semaine. Cette situation se poursuivit environ une année. Une longue, très longue année. Je n'aurais pu dire vraiment si cette période n'était qu'un rude hiver, durant lequel se formaient à l'intérieur de moi de précieux anneaux de croissance.

À cette époque, c'était comme si, chaque nuit, moi aussi je voyais par un hublot une lune faite de glace. Une lune transparente, de vingt centimètres d'épaisseur, complètement gelée. Mais il n'y avait personne à mon côté. Je ne pouvais partager avec personne sa beauté glacée. J'étais seul à la contempler.

Hier,

c'est deux jours avant demain

le lendemain d'avant-hier



Je souhaite de tout cœur qu'à Denver (ou ailleurs, dans n'importe quelle autre ville lointaine) Kitaru vive heureux. Ou, sans aller aussi loin, qu'il coule des jours tranquilles. Parce que personne ne sait ce que seront nos rêves demain.

---

1. Région du Japon central, autour de Kyoto, Osaka, Kobe. *(N.d.l.T.)*

2. Jeu traditionnel japonais, proche du jeu d'échecs. *(N.d.l.T.)*

3. Célèbre équipe de base-ball, de la région Osaka-Kobe. *(N.d.l.T.)*

4. Ce suffixe « kun », accolé à un nom ou à une partie d'un nom, en général masculin, a une connotation familière et affectueuse. (*N.d.l.T.)*

5. Fines nouilles de sarrasin. (*N.d.l.T.*)

6. « Gâteau-arbre » cuit à la broche, originaire d'Allemagne, très populaire au Japon, qui se présente souvent en tranches circulaires, à l'intérieur desquelles se dessinent les « anneaux » des arbres. (*N.d.l.T.*)

Un organe indépendant

IL Y A CERTAINES SORTES DE GENS QUI, en raison d'un manque de réflexion personnelle et aussi d'une certaine naïveté, mènent une vie étonnamment artificielle. Le Dr Tokai était de ces gens-là.

Ces individus doivent faire un gros effort d'adaptation, chacun à sa façon, pour pouvoir ajuster leur moi tout droit et tout simple à un monde courbe et complexe – dirons-nous –, et, dans la plupart des cas, ils ne remarquent même pas à quelles manœuvres compliquées ils sont soumis au quotidien. Ils sont persuadés de vivre d'une manière parfaitement naturelle, en toute sincérité, sans arrière-pensée ni ruse. Et lorsque par hasard ils s'aperçoivent, comme frappés par une illumination soudaine, du caractère artificiel ou contre-nature de leurs faits et gestes, ils se retrouvent dans une situation tragique, ou quelquefois comique. Bien entendu, très nombreux sont les bienheureux (comment le dire autrement ?) qui resteront jusqu'à leur mort à l'abri de cette illumination, ou bien qui ne ressentiront rien de spécial, même en ayant été traversés par cette vive clarté.

Je voudrais rapporter ici tout ce que j'ai pu apprendre sur le Dr Tokai. La plus grande partie, c'est de la bouche même de l'intéressé que je l'ai entendue ; j'y ai cependant ajouté des épisodes relatés par certains de ses proches – que j'estime suffisamment fiables. Par ailleurs, j'y ai plus ou moins mêlé un certain nombre d'hypothèses personnelles, lesquelles reposent sur ce que j'ai pu observer de son comportement quotidien. Elles représentent une sorte de ciment qui comble les jours entre les faits rapportés. J'aimerais indiquer par là que ce portrait n'est pas uniquement composé d'éléments objectifs. Et que, en tant qu'auteur, je ne prétends en rien, cher lecteur, vous dire que ma description pourrait être utilisée comme preuve devant un tribunal, pas plus que comme base pour une transaction commerciale (sans imaginer cependant de quelle transaction il pourrait être question).

Néanmoins, si vous décidez de regarder ce portrait avec une certaine distance et de prendre un peu de recul (je vous en prie, vérifiez auparavant que ne s'ouvre pas un précipice derrière vous), vous devrez bien comprendre que la véracité de chaque détail n'est pas capitale. Et aussi que, de la sorte, le caractère individuel du Dr Tokai en ressort plus vivant, qu'il prend davantage de relief – c'est du moins l'espoir de l'auteur. Parce que, en un mot – comment dire ? –, c'était un homme qui n'offrait guère d'« espace aux malentendus ».

Cela ne signifiait pas pour autant que le personnage était tout d'une pièce, simpliste ou limpide. Sa personnalité, en tout cas certains aspects de celle-ci, était complexe, composite, peu aisée à déchiffrer. Ce qui était tapi dans les ténèbres de son subconscient, de quelle faute originelle il était chargé, bien entendu je l'ignorais. Pourtant, étant donné qu'il agissait invariablement selon le même schéma, oserais-je affirmer qu'il me fut relativement facile de brosser de lui une image dans sa totalité ? Cela pourra paraître présomptueux, mais, en tant qu'écrivain de métier, ce fut alors mon impression.

Tokai avait cinquante-deux ans et il ne s'était jamais marié. Il n'avait jamais vécu avec une femme non plus. Il vivait seul dans son bel appartement (séjour, deux chambres) situé au cinquième étage d'une élégante résidence d'Azabu. On pouvait parler de lui comme d'un irréductible célibataire. Pour tout ce qui était cuisine, lessive, repassage, ménage, il s'en sortait parfaitement ; deux fois par mois, il faisait appel à une entreprise spécialisée en nettoyage. De tempérament, il aimait la propreté, et les travaux ménagers n'étaient pas un souci pour lui. Au besoin, il était capable de concocter de délicieux cocktails et de réaliser différentes recettes, depuis des ragoûts de viande et pommes de terre jusqu'à du bar en papillotes (tout comme la plupart des cuisiniers qui ne regardent pas à la dépense dans le choix de leurs produits, ses plats étaient en général très bons). Qu'il n'y ait pas de femme à la maison ne le gênait en rien ; jamais il ne s'ennuyait chez lui en sa seule compagnie et, seul dans son lit, il ne se sentait pas solitaire. Du moins *jusqu'à un certain point*.

Le Dr Tokai était chirurgien plasticien. Il dirigeait la Clinique esthétique Tokai, située à Roppongi, qu'il avait héritée de son père. Du fait de sa profession, il avait naturellement bien des occasions de rencontrer des femmes. Dire qu'il était beau serait excessif, mais il présentait plutôt bien (il ne lui était d'ailleurs jamais venu à l'esprit qu'il aurait pu lui-même subir une intervention). La clinique lui assurait de confortables rentrées d'argent. Il avait reçu une bonne éducation, ses manières étaient raffinées, il était cultivé et savait entretenir une conversation intéressante. Sa chevelure était encore abondante (même si quelques fils blancs commençaient à s'y mêler), et, afin de conserver le plus longtemps possible la silhouette de sa jeunesse et de lutter contre une légère corpulence qui s'installait ici ou là, il s'astreignait de bon cœur à des séances régulières dans une salle de sport. C'est pourquoi, pour parler franchement, et au risque d'irriter les uns ou les autres, ne pas avoir de femme ne le dérangeait pas le moins du monde.

Pour une raison inconnue, Tokai, depuis tout jeune, n'avait jamais eu le projet de se marier ou de fonder une famille. Il était étrangement convaincu que la vie conjugale n'était pas faite pour lui. Aussi, d'emblée, s'était-il efforcé d'éviter les femmes en quête d'un mari – si séduisantes qu'elles aient été par ailleurs. Du coup, les femmes avec qui il entretenait des relations étaient soit mariées, soit pourvues d'un petit ami en titre. Tant qu'il s'en tenait à ce principe, aucune de ses partenaires ne songerait à se marier avec lui. Pour le dire plus simplement, Tokai n'était

pour elles qu'un agréable « Number 2 », un « petit ami des jours de pluie » bien pratique, ou encore une « passade commode ». Mais pour Tokai, en vérité, ce type d'aventures, c'était à la fois sa grande fierté et son plus grand plaisir. Car les relations qui réclamaient des partenaires un partage de responsabilités lui donnaient un désagréable sentiment d'instabilité.

Le fait que ces femmes aient des relations intimes avec d'autres que lui ne le tourmentait pas particulièrement. Une histoire de chair, rien de plus, estimait Tokai (point de vue médical), ce que pensaient aussi, en général, les femmes elles-mêmes (point de vue féminin). Tokai jugeait suffisant qu'elles lui prêtent une attention exclusive quand ils étaient ensemble. Ce qu'elles pensaient ou faisaient par ailleurs, le reste du temps, c'était leur problème ; cela ne le regardait nullement. Fourrer son nez là-dedans aurait été absurde.

Un de ses plus grands bonheurs consistait à sortir dîner avec une femme, boire du bon vin en sa compagnie, mener une conversation amusante. Le sexe n'était que le prolongement de ces plaisirs, absolument pas le but ultime. Ce qu'il recherchait avant tout, c'était des rencontres intimes et intellectuelles avec des femmes séduisantes. Ce qui arriverait ensuite, eh bien, on verrait plus tard. C'est pourquoi ses partenaires étaient naturelles avec lui, le temps qu'elles passaient en sa compagnie était léger, insouciant, et elles se sentaient parfaitement à l'aise. Mon opinion est que beaucoup de femmes de par le monde (surtout les plus charmantes) se lassent des hommes trop avides de sexe.

Je trouve parfois regrettable qu'il n'ait pas compté avec combien de femmes il avait noué ce genre de relations au cours de presque trente années. Mais, par nature, Tokai n'était pas un homme que les records intéressaient. Il était avant tout en quête de qualité. Il n'était pas non plus obsédé par l'apparence extérieure. Du moment qu'elles n'avaient pas de gros défaut susceptible d'éveiller son intérêt professionnel, qu'elles n'étaient pas ennuyeuses au point de le faire bâiller rien qu'en les regardant, il était partant. Après tout, si quelqu'un n'était pas satisfait de son apparence et s'il allongeait une somme d'argent conséquente, presque tout de lui pouvait être modifié (en tant que spécialiste, il connaissait un grand nombre d'exemples étonnants dans ce domaine). Il appréciait surtout les femmes intelligentes, à l'esprit vif, ayant le sens de l'humour. Le laissaient de marbre celles qui manquaient de conversation et étaient incapables d'avoir leur propre opinion, même si elles étaient très belles. Aucune intervention chirurgicale ne pourrait améliorer leurs capacités intellectuelles. Un de ses plus grands plaisirs était de bavarder avec une femme d'esprit au cours d'un repas, ou bien, au lit, de lui raconter des anecdotes joyeuses et frivoles tout en la caressant. Ces moments-là étaient pour lui un véritable trésor.

Jamais aucune de ses aventures ne lui avait occasionné de réels problèmes. Il détestait les relations complexes et les conflits sentimentaux ; lorsque, pour une raison ou une autre, des nuages sombres et funestes pointaient à l'horizon, il se retirait de façon habile et intelligente, en évitant d'aggraver les choses et de blesser sa partenaire. Il disparaissait avec naturel et célérité, comme une ombre engloutie dans le crépuscule approchant. Des techniques qu'en célibataire endurci il maîtrisait à la perfection.

Les ruptures avec ses petites amies du moment se produisaient régulièrement. Quand le temps était venu, les célibataires pourvues d'un amoureux lui annonçaient : « C'est vraiment dommage, mais nous ne pourrons plus nous voir. Je vais bientôt me marier. » La décision de se marier était prise bien souvent avant l'échéance de leur trentième ou quarantième anniversaire. Un peu comme les calendriers qui se vendent à l'approche de la fin de l'année. Tokai prenait toujours cette annonce avec sang-froid et leur offrait un sourire teinté d'une légère tristesse. Oui, bien entendu, c'est dommage, mais enfin, nous n'y pouvons rien. L'institution du mariage était finalement quelque chose de sacré, même si lui-même n'éprouvait aucune inclination à y souscrire. On devait la respecter.

Il leur achetait un présent de prix pour l'occasion et les félicitait. « Tous mes vœux ! J'espère que tu seras heureuse. Une femme intelligente et belle comme toi a droit au bonheur ! » Il était parfaitement sincère. Par pure bienveillance (vraisemblablement), toutes ces femmes lui avaient fait passer des moments merveilleux et lui avaient offert une part précieuse de leur vie. Rien que pour cela, il leur était reconnaissant. Que pourrait-il vouloir de plus ?

Pourtant, environ un tiers de ces femmes qui avaient contracté les liens sacrés du mariage rappelaient Tokai quelques années plus tard. Elles lui proposaient gaiement une nouvelle rencontre, s'il était d'accord. Et c'est ainsi qu'entre eux recommençait une relation fort plaisante, qu'on aurait difficilement qualifiée de sainte. Simplement, si lui était toujours un célibataire insouciant, sa partenaire était à présent une femme mariée (la relation n'en était pas moins agréable). Mais ce qu'ils faisaient au fond, c'était la même chose qu'autrefois, avec néanmoins davantage de raffinement. Les deux autres tiers des femmes ne le contactaient plus. À présent qu'elles avaient acquis le statut d'épouse légitime, sans doute menaient-elles une vie heureuse et gratifiante. Elles étaient devenues des femmes au foyer émérites et avaient sûrement plusieurs enfants. Leurs merveilleux mamelons qu'il avait tendrement caressés, c'était peut-être leur bébé qui les tétait aujourd'hui. Cette pensée réjouissait beaucoup Tokai.

La plupart de ses amis étaient mariés et avaient des enfants. Tokai avait été heureux de leur rendre visite, mais jamais il n'avait éprouvé de jalousie. Tant qu'ils étaient petits, leurs rejetons étaient mignons, mais à peine atteignaient-ils le collège ou le lycée qu'ils se mettaient systématiquement à détester les adultes, provoquant par leurs moqueries ou leurs désirs de revanche des problèmes inextricables, qui mettaient les appareils nerveux et digestifs de leurs parents à rude épreuve. D'un autre côté, les parents avaient l'obsession de faire entrer leur précieuse progéniture dans des écoles de renom. Ils ne cessaient de mettre la pression à leurs enfants au sujet de

leurs résultats. Et puis les discussions houleuses au cours desquelles les adultes se rejetaient la responsabilité des problèmes semblaient sans fin. Les enfants se réfugiaient dans un silence obstiné, s'enfermaient dans leur chambre, *chattaient* inlassablement avec leurs camarades de classe ou bien s'absorbaient dans un jeu porno des plus suspects. Tokai ne se sentait pas la moindre attirance pour ce genre de sauvageons. « On a beau dire, mais les enfants, c'est quelque chose de magnifique ! » clamaient ses amis d'une même voix. Ces arguments de vente n'avaient aucune chance de lui inspirer confiance. Peut-être au fond ses amis souhaitaient-ils que Tokai supporte lui aussi le fardeau dont ils étaient chargés. Ils s'étaient volontiers convaincus que tous les hommes devaient en passer par les mêmes épreuves.

Moi-même, je m'étais marié très jeune, je l'étais resté, mais comme il se trouvait que nous n'avions pas eu d'enfants, j'étais en mesure de comprendre le point de vue de Tokai, jusqu'à un certain point (malgré, à mon sens, ses préjugés simplistes et exagérations rhétoriques). Il avait sans doute en grande partie raison. Bien entendu, on ne rencontrait pas que des exemples aussi désastreux. Notre vaste monde abritait également des familles heureuses, au sein desquelles les relations entre parents et enfants étaient harmonieuses du début à la fin – c'était sans doute aussi fréquent qu'un triplé marqué par un joueur au cours d'un match de foot. Mais je ne me faisais pas assez confiance pour croire que j'aurais pu appartenir à la coterie de ces rares parents heureux, et je ne pensais pas (mais alors, pas du tout) que Tokai était le type d'homme qui aurait pu devenir un tel père.

Si l'on voulait, sans craindre les malentendus, exprimer en quelques mots ce qu'était Tokai, on pourrait dire qu'il était un « homme aimable ». Au moins superficiellement, on ne décelait chez lui aucun facteur qui aurait nui à l'équilibre de sa personnalité. Il n'était pas mauvais perdant, il n'avait pas de complexe d'infériorité, n'avait pas tendance à être jaloux, n'était ni de parti pris ni orgueilleux, ne réagissait pas de façon négative si quelque chose lui déplaisait, n'était pas hypersensible et n'avait pas d'opinions politiques intraitables. Dans son entourage, on appréciait son caractère honnête et débonnaire, ses bonnes manières, son attitude gaie et positive. Et la somme de ses qualités assurait son succès auprès des femmes – la moitié de l'humanité environ. Dans sa profession, de la considération et une empathie toute particulière envers la gent féminine étaient des qualités essentielles. Mais, chez lui, il ne s'agissait pas de techniques qu'il aurait utilisées par nécessité ou qu'il aurait acquises. C'était une disposition naturelle, innée. Comme d'autres possèdent une belle voix ou de longs doigts. Aussi sa clinique était-elle florissante (sans oublier, bien entendu, qu'il était un excellent chirurgien). Nul besoin pour lui de faire de la publicité dans les magazines ou ailleurs. Son agenda était toujours complet.

Comme nos chers lecteurs ne l'ignorent sans doute pas, ceux que l'on nomme des « hommes aimables » manquent souvent de profondeur, et beaucoup d'entre eux sont médiocres et ennuyeux. Pas Tokai. J'ai bien souvent passé un moment fort plaisant en sa compagnie, durant le week-end, à boire des bières. Tokai était disert et sa conversation passionnante. Il possédait un sens de l'humour dénué de complications, direct et concret. Il racontait toutes sortes d'anecdotes spirituelles sur les dessous de la chirurgie esthétique (bien sûr, sans trahir le secret professionnel), son travail lui apportant un éclairage étonnant sur la nature des femmes. Ces discussions ne dégénéraient cependant jamais en bavardage trivial. C'était toujours avec respect et affection qu'il évoquait ses patientes, et il ne divulguait jamais aucune information en lien avec une personne en particulier.

« Un gentleman ne parle jamais des femmes avec qui il a couché ni des impôts qu'il a payés, me confia-t-il un jour.

— De qui est cette maxime ?

— De moi, répondit-il, sans changer d'expression. Même si, de temps à autre, il me faut bien parler impôts avec mon conseiller fiscal. »

Pour Tokai, avoir simultanément deux, voire trois *girl-friends* était tout à fait naturel. Ces femmes ayant chacune un mari ou un amoureux en titre, lesquels étaient prioritaires dans leur emploi du temps, il était évident qu'elles n'occupaient qu'une toute petite partie de ses heures. Par conséquent, il n'estimait pas déloyal d'avoir plusieurs maîtresses en même temps – chose qu'il leur cachait, bien entendu. Il faisait son possible pour ne pas mentir, mais il ne dévoilait aucune information sans nécessité. Tels étaient ses principes.

Il avait à son service, depuis de longues années, un secrétaire dévoué, qui, tel un contrôleur aérien expérimenté, se chargeait de son planning compliqué. Parmi ses tâches lui revenait le soin d'organiser, outre les rendez-vous professionnels de son patron, ses rencontres d'ordre privé. Il était au courant, dans les moindres détails, de la vie personnelle pittoresque de Tokai et s'acquittait de ses fonctions scrupuleusement, de manière purement administrative, sans observations inutiles ni mimiques accablées à propos de ce surcroît de travail. Il régulait avec habileté le flux des rendez-vous amoureux afin qu'aucun chevauchement ne se produise. Il avait même en tête les dates du cycle menstruel de chacune des maîtresses du moment – chose difficile à croire, il est vrai. Si son patron devait partir en voyage avec l'une de ces dames, c'était lui qui s'occupait de réserver les billets de train, les chambres dans un *ryôkan* ou un hôtel. Sans la présence de ce secrétaire exceptionnel, la vie personnelle de Tokai, si riche et si exubérante, n'aurait jamais pu se dérouler avec autant de maestria. Pour témoigner sa reconnaissance à ce beau secrétaire (qui était gay, naturellement), Tokai, de temps à autre, lui faisait des cadeaux.

Fort heureusement, il n'était encore jamais arrivé qu'un époux ou un petit ami découvre ces liaisons, ce qui aurait placé Tokai dans une position délicate. Par nature, il était prudent, et exhortait ses amies à faire preuve de la même vigilance. Il leur conseillait en particulier de bien veiller à trois choses : ne jamais agir précipitamment, ne jamais

suivre le même schéma, et si un mensonge devenait inévitable, qu'il soit le moins compliqué possible (même si cela revenait à apprendre aux mouettes à voler, mais on n'était jamais trop prudent).

Malgré tout, il était impossible qu'il n'y ait jamais la moindre complication. Impossible qu'aucun problème ne surgisse, étant donné le si grand nombre de relations entretenues au cours de toutes ces années – même si elles avaient été organisées de main de maître. Vient un jour où même un singe rate sa branche. Ainsi, une fois, une femme avait manqué de prudence, et son amant très suspicieux avait téléphoné au secrétariat de Tokai pour s'enquérir de la vie privée du médecin et de sa moralité (le secrétaire zélé avait habilement réglé le problème). Ou encore, il y avait eu, un jour, une femme mariée trop exaltée par son aventure et dont le jugement avait été un peu obscurci. Son époux était un sportif assez renommé, spécialisé dans les arts martiaux. Mais, même là, l'affaire n'avait pas pris un tour dramatique. Tokai s'en était tiré sain et sauf, les épaules intactes.

« N'avez-vous pas eu simplement de la chance ? lui demandai-je.

— Peut-être, répondit-il en riant. Peut-être que je suis chanceux. Il y a autre chose, cependant. Je ne dirais pas que je suis quelqu'un de très perspicace, mais dans ce genre de situation, j'ai un esprit d'à-propos extraordinaire.

— Esprit d'à-propos ? répétai-je.

— Comment expliquer ça ? Quand les choses se corsent, ma tête se met à travailler et… »

Il hésitait. Il n'avait apparemment pas de bon exemple pour illustrer sa démonstration. Ou peut-être éprouvait-il quelque scrupule à en dévoiler un. Je repris la parole :

« Justement, sur cette question de l'"à-propos"… Il y a une scène là-dessus dans un vieux film de François Truffaut. La femme dit à l'homme : "Il existe dans le monde bien des êtres courtois, et d'autres qui ont l'esprit d'à-propos. Naturellement, ce sont des qualités estimables, l'une et l'autre, mais la plupart du temps l'à-propos l'emporte sur la courtoisie." Vous avez vu ce film ?

— Je ne crois pas, répondit Tokai.

— La femme s'explique alors avec un exemple concret. "Si un homme ouvre la porte de la salle de bains alors qu'une femme est en train de se déshabiller et s'il la voit nue, il referme la porte immédiatement en disant : 'Oh, pardon, *madame* [1] !' Il est poli. Mais si l'homme dit : 'Oh, pardon, *monsieur* [2] !', il a l'esprit d'à-propos."

— Je comprends… dit Tokai, visiblement impressionné. C'est une définition très intéressante. Sans compter que je me suis trouvé souvent dans ce genre de situation.

— Et vous vous en êtes chaque fois tiré avec autant d'à-propos ? »

Tokai prit un air sérieux. « Je ne voudrais pas me surestimer. Au fond, j'ai seulement eu de la chance. Je suis un homme poli, qui a beaucoup de chance. Il me paraît plus sûr de penser de la sorte. »

Le Dr Tokai connut ainsi, durant trente années, une vie chanceuse. C'est long, trente ans. Et puis, un jour, il tomba amoureux. Amoureux fou. Comme un vieux renard rusé pris au piège. Jamais il n'aurait cru cela possible.

La femme dont il s'éprit avait seize ans de moins que lui, elle était mariée. Son époux, de deux ans son aîné, travaillait pour une société informatique étrangère. Ils avaient une fillette, âgée de cinq ans. La rencontre entre Tokai et cette femme avait eu lieu un an et demi plus tôt.

« Dites-moi, me demanda-t-il un jour, vous pensez qu'on peut décider de ne pas aimer quelqu'un trop intensément ? »

Je crois que c'était alors le début de l'été. Cela faisait plus d'une année que je connaissais Tokai.

Je lui répondis que je n'avais pas fait cette expérience.

« Eh bien, moi non plus, je ne l'avais pas faite jusque-là, me répondit-il. Mais maintenant, oui.

— Vous essayez de ne pas trop aimer quelqu'un ?

— Exactement. C'est ce que je tente de faire, aujourd'hui.

— Et pour quelle raison ?

— Une raison extrêmement simple : trop aimer me déchire le cœur. C'en est presque insupportable. Ça me pèse tellement que je fais tout ce que je peux pour ne plus aimer cette femme. »

Il semblait penser sincèrement ce qu'il disait. Sur son visage, je ne décelai pas le moindre soupçon de son humour



habituel.

« Concrètement, comment vous y prenez-vous ? lui demandai-je.

— De toutes les façons possibles. J'ai essayé diverses techniques. Mais, en premier lieu, je m'efforce de penser à tout ce qu'il y a de négatif chez elle. Je me représente tous ses défauts ou ses faiblesses et j'en dresse la liste. Et puis je me récite cette liste encore et encore, comme un mantra. Je me répète que je ne dois pas aimer cette femme plus que de raison.

— Ça marche ?

— Non, pas très bien, répondit Tokai en secouant la tête. D'abord, je n'arrive pas à lui trouver tellement de défauts. Ensuite, ces défauts me paraissent extrêmement séduisants, en réalité. Et enfin, je ne sais plus distinguer ce qui est trop accablant pour mon cœur de ce qui ne l'est pas. Je ne discerne plus les limites, tout devient flou. C'est la première fois que je vis une chose pareille. »

Je voulus savoir s'il avait déjà ressenti cela avec l'une de ses nombreuses maîtresses.

« Non, jamais », répondit-il franchement. Pourtant, un ancien souvenir remonta des profondeurs de sa mémoire.

« À vrai dire, maintenant que vous en parlez, j'ai éprouvé un sentiment un peu analogue quand j'étais lycéen, durant une courte période. Lorsque je pensais à cette personne, j'avais mal là, dans la poitrine, au point de ne presque plus pouvoir penser à autre chose… Mais c'était une histoire sans espoir, et qui n'était pas réciproque. Aujourd'hui, c'est tout à fait différent. Je suis un homme d'âge mûr, et, avec cette femme, j'ai de vraies relations sexuelles. Et pourtant, je suis en proie à la confusion. Au point que mes fonctions corporelles se dérèglent. En particulier mon système digestif et mon système respiratoire. »

Afin de vérifier l'état de son système digestif et de son système respiratoire, le Dr Tokai se réfugia un instant dans le silence.

« Si je comprends bien, vous essayez par tous les moyens de ne pas trop aimer cette femme, mais, en même temps, vous ne voulez pas la perdre, n'est-ce pas ?

— Exactement. Je suis en contradiction avec moi-même, c'est évident. J'ai des sentiments partagés. J'espère en même temps deux choses opposées. Et malgré tous mes efforts, je n'arrive à rien. Que dois-je faire ? Je ne peux pas la perdre. Si ça arrivait, je me perdrais moi-même.

— Mais cette femme est mariée. Elle a un enfant.

— Je le sais bien.

— Et elle, que pense-t-elle de votre relation ? »

Tokai pencha un peu la tête, cherchant ses mots.

« Je ne peux que faire des suppositions. Et ces suppositions ne font qu'accroître ma confusion. En tout cas, elle a clairement dit qu'il n'était pas question pour elle de divorcer. Elle ne veut pas détruire sa famille à cause de leur enfant.

— Mais elle poursuit tout de même sa relation avec vous.

— Ces temps-ci, nous cherchons des occasions pour nous rencontrer. Mais qui peut savoir ce qui se passera ensuite ? Elle craint que son mari ne se doute de quelque chose. Cela signifierait peut-être la fin de notre relation. Si son mari était vraiment au courant, nous ne pourrions plus nous voir. Ou encore, autre hypothèse, elle pourrait en avoir assez de moi. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui arrivera demain.

— Et c'est ce dont vous avez le plus peur.

— Il existe tellement de possibilités que je suis incapable de penser à autre chose. Je n'arrive même plus à avaler quoi que ce soit. »

Le Dr Tokai et moi nous rencontrions dans une salle de sport du voisinage. Il apparaissait dans la matinée, le week-end, sa raquette de squash sous le bras, et au fil du temps, nous en vînmes à disputer un certain nombre de matchs. Comme il était poli, vigoureux, et ne nourrissait qu'un appétit de victoire modéré, il était le partenaire idéal pour pratiquer un jeu des plus agréables. J'étais un peu plus âgé que lui, mais nous appartenions à la même génération et notre niveau était à peu près équivalent. Après avoir bien couru derrière la balle, bien transpiré, nous allions dans un pub du coin et buvions des bières pression. Comme beaucoup d'hommes bien élevés, ayant fait de longues études universitaires et n'ayant jamais connu de difficultés matérielles, le Dr Tokai, au fond, ne se préoccupait que de lui-même. Ce qui ne l'empêchait pas, ainsi que je l'ai déjà noté, d'être un interlocuteur aimable

et fort intéressant.

Sachant que l’écriture était mon métier, il ne se bornait pas à énoncer des banalités et, peu à peu, il se confia à moi sur des questions plus personnelles. Peut-être estimait-il qu’un écrivain, tel un thérapeute ou un prêtre, avait le droit (voire l’obligation) d’écouter les confessions des autres. Il n’était du reste pas le seul à penser ainsi. J’avais fait cette expérience bien des fois auparavant. Mais il se trouve que je ne déteste pas écouter les confidences d’autrui, et, en outre, ce que me racontait le Dr Tokai était passionnant. Honnête et franc, il était capable de s’observer d’un œil objectif. Il ne craignait pas non plus de dévoiler ses faiblesses à un tiers. Un penchant que partagent bien peu d’hommes de par le monde.

« J’ai connu de nombreuses femmes qui étaient plus jolies et mieux faites qu’elle, plus spirituelles, et qui avaient davantage de goût. Mais ces comparaisons sont totalement dénuées de sens. Parce que (j’ignore pourquoi) elle est pour moi quelqu’un de spécial. Peut-être pourrais-je parler à son propos d’un *être de synthèse ?* Toutes ses caractéristiques sont comme reliées et regroupées en une sorte de noyau. Mais si on les extrayait, aucune ne pourrait être mesurée ou analysée, jugée moins bonne ou meilleure. C’est l’être possédant ce noyau qui m’attire de manière irrésistible. Comme un puissant aimant. Au-delà de la raison. »

Nous buvions de grandes chopes de Black and Tan en grignotant des frites et des pickles.

« Il y a un poème, dit le Dr Tokai : “Un rendez-vous avec mon amour / quand je songe à mon cœur avant / je ne pense plus / aux choses passées…”

— C’est un poème de Gonchunagon Atsutada, tiré du recueil *De cent poètes un poème* 3. »

Je ne savais vraiment pas pourquoi je m’en souvenais.

« Le terme “rendez-vous” fait référence à une rencontre amoureuse, qui implique une relation charnelle entre un homme et une femme. C’est ce que j’ai appris lors d’un cours à l’université. À l’époque, ce poème me laissait à peu près indifférent, et j’ai dû attendre d’avoir l’âge que j’ai maintenant pour être enfin capable de comprendre ce que ressentait l’auteur. La rencontre avec la femme aimée, l’embrasement des corps, les adieux, et ensuite cette perte immense qu’on éprouve. Une sensation si dévastatrice qu’on en a le souffle coupé. En réalité, ces sentiments sont les mêmes depuis plus de mille ans. Moi, pourtant, je les ignorais jusqu’à il n’y a pas si longtemps. Comme si j’avais souffert d’un manque béant dans ma vie d’homme. On dirait cependant que cette connaissance m’arrive un peu trop tard.

— Quelle importance, remarquai-je, qu’elle arrive trop tôt ou trop tard ? Une connaissance tardive vaut toujours mieux que pas de connaissance du tout.

— J’aurais tout de même préféré faire l’expérience de ces sentiments lorsque j’étais jeune, objecta Tokai. Ainsi, j’aurais pu développer des espèces d’anticorps qui m’auraient immunisé. »

Ce n’était sûrement pas si simple, pensai-je. Je connaissais des individus qui abritaient en eux de vilaines maladies latentes, sans pour autant avoir développé d’anticorps. Je m’abstins cependant de lui faire part de mes réflexions. Cela nous aurait entraînés trop loin.

« Ça fait un an et demi que nous nous fréquentons, elle et moi. Comme son mari est appelé à voyager souvent à l’étranger pour son travail, nous nous voyons à ces moments-là, nous allons dîner, et puis nous revenons chez moi et nous nous retrouvons au lit. Elle avait appris que son mari la trompait, et c’est ensuite que notre liaison a commencé. Il lui avait demandé pardon, il avait quitté sa maîtresse, avait promis que cela ne se reproduirait pas. Mais ça ne l’avait pas apaisée. C’est pour retrouver une sorte d’équilibre mental, en somme, qu’elle a entamé cette relation avec moi. Ce serait peut-être exagéré de parler de “revanche”, mais les femmes ont besoin d’une compensation psychologique. C’est très fréquent. »

Je n’étais pas certain que ce genre de comportement était réellement fréquent, mais je préférai garder le silence et écouter la suite de son récit.

« Nous nous sommes toujours retrouvés avec beaucoup de plaisir car nous sommes parfaitement à l’aise ensemble. Nous avons eu des conversations animées, nous nous sommes confié des secrets, nous avons fait l’amour longuement, d’une manière exquise. C’était vraiment une période merveilleuse. Elle riait beaucoup. Elle a un rire tellement joyeux. Et puis, au fil de nos rencontres, je suis tombé follement amoureux. Maintenant, je ne peux pas revenir en arrière. Et ces derniers temps, au terme de longues réflexions, je me retrouve hanté par cette question : “Qu’est-ce que je suis, au fond ?” »

J’eus le sentiment que le sens de sa dernière phrase m’avait échappé (ou que je l’avais mal entendue), et je le priai de la répéter.

« “Qu’est-ce que je suis, au fond ?”

— Une question bien difficile, fis-je observer.

— Certes. Très difficile », dit-il.

Et il hocha la tête à plusieurs reprises, comme pour en souligner la difficulté. Il ne semblait pas avoir remarqué mon intonation légèrement ironique.

« Oui, finalement, que suis-je ? poursuivit-il. Jusqu'ici, j'ai travaillé dur comme chirurgien plasticien, sans jamais douter. J'ai fait des études de médecine, en choisissant la chirurgie plastique comme spécialité. Au début, j'assistais mon père, et puis, lorsqu'il a dû cesser son activité à cause de sa vue déclinante, c'est moi qui ai pris la direction de la clinique. Je ne veux pas me tresser de couronnes, mais je me considère comme un bon chirurgien. Dans le domaine de la chirurgie esthétique, il y a un peu de tout, du bon et du mauvais. Certains bénéficient d'une bonne publicité, mais en réalité ce qu'ils font n'est pas très reluisant. Nous, nous avons travaillé consciencieusement dès le début, et pas un seul patient n'a connu de gros problème. En tant que professionnel, je tiens à mon honneur, voyez-vous. De même, dans ma vie personnelle, je ne suis pas malheureux. J'ai de nombreux amis, ma santé est bonne, en tout cas jusqu'à maintenant. Mon existence me comble. Pourtant, ces derniers temps, une question me taraude : "Toi, qu'est-ce que tu es, au fond ?" J'y réfléchis tout à fait sérieusement. Si je n'avais plus mon métier et mes compétences de chirurgien, si je perdais le mode de vie confortable qui est le mien aujourd'hui, et si, sans aucune explication, je me retrouvais soudain dépouillé de tout, nu, dans le monde, ce moi qui est le mien, que serait-il ? »

Tokai me regarda droit dans les yeux. Comme s'il guettait une réaction.

« Pour quelle raison cette question s'est-elle imposée à vous tout à coup ? lui demandai-je.

— Je pense qu'elle a surgi peu après la lecture que j'ai faite d'un ouvrage sur les camps de concentration. Il y était question d'un médecin qui avait été déporté à Auschwitz. Il était juif et possédait un cabinet à Berlin, mais, un jour, il a été arrêté avec sa famille et envoyé dans un camp de concentration. Jusqu'alors, il avait mené une vie paisible dans une belle maison, il était aimé de tous les membres de sa famille, respecté de ses voisins et apprécié de ses patients. Il avait des chiens, il jouait du violoncelle, Schubert, Mendelssohn, et le week-end, il donnait des concerts chez lui avec ses amis. Son existence était sereine et épanouie. Brusquement, tout a changé. Il a dû vivre l'enfer sur terre. Là-bas, il n'était plus un riche citoyen berlinois ni un médecin respecté, il n'était quasiment plus rien, même plus un être humain. On l'a séparé de sa famille et traité plus mal qu'un chien errant. Il n'avait quasiment rien à manger. Les responsables savaient sûrement que c'était un médecin renommé et ils croyaient qu'il pouvait leur être utile, alors il a échappé aux chambres à gaz – provisoirement. Mais il ignorait toujours ce qu'il adviendrait de lui le lendemain. Un des gardiens pouvait très bien le tuer à coups de bâton, par caprice. Toute sa famille avait sans doute été déjà exterminée. »

Il marqua un temps d'arrêt.

« Et soudain, voilà ce que je me suis dit : Le destin tragique de ce médecin, moi aussi, j'aurais pu le connaître, si j'étais né à une autre époque et dans un autre endroit. Si, pour une raison quelconque – je ne vois néanmoins pas laquelle –, j'étais brusquement arraché à ma vie habituelle, si j'étais privé de tous mes privilèges et réduit à un simple numéro, qu'est-ce que je serais, au juste ? J'ai refermé le livre et j'ai réfléchi. Sans mes compétences professionnelles et ma réputation de chirurgien plasticien, je suis seulement un homme de cinquante-deux ans, dépourvu de mérite ou de talent particulier. Je suis encore en assez bonne santé, mais je ne conserverai plus très longtemps la vigueur de ma jeunesse. Je ne serai bientôt plus capable d'effectuer des travaux physiques longs et éprouvants. Je peux juste m'enorgueillir de savoir sélectionner un bon pinot noir, de connaître quelques bons restaurants de sushis ou autres, quelques bars agréables. Je sais choisir des accessoires de bon goût et les offrir aux femmes, je sais également jouer quelques morceaux au piano (des partitions assez faciles, que je peux déchiffrer au premier regard), voilà tout au plus ce dont je suis capable. Mais si j'avais été expédié à Auschwitz, ces petits talents ne m'auraient guère été utiles. »

J'étais d'accord. Savoir choisir du pinot noir, jouer du piano en amateur, être capable de tenir une conversation agréable, ce n'étaient pas des qualités qui lui auraient servi dans ce genre d'endroit.

« Excusez-moi, mais vous, Tanimura, vous est-il arrivé d'y penser ? Vous êtes-vous demandé ce que vous deviendriez, si vous vous trouviez dans l'incapacité d'écrire ? »

J'entrepris de lui donner des explications. Je partais de l'hypothèse que j'étais entré dans la vie comme un être quasiment nu. Le hasard avait fait que je m'étais mis à écrire et, par bonheur, je pouvais vivre à présent de mes livres. Aussi n'avais-je nul besoin d'échafauder une vaste construction improbable – selon laquelle, par exemple, j'aurais pu être envoyé dans un camp de concentration – pour me confirmer que je n'étais qu'un simple humain, dénué de tout mérite ou de tout talent particulier.

Tokai médita sérieusement mes paroles. Apparemment, c'était la première fois que quelqu'un lui faisait entendre ce genre de pensées.

« Je comprends. Pour ceux qui vivent ainsi, c'est peut-être plus confortable, agréable. »

Je lui fis remarquer, avec une certaine retenue, que parler de « confort » ou d'« agrément » pour quelqu'un qui débutait dans la vie dans un état de rien, de nudité, n'était sûrement pas tout à fait approprié.

« Oui, bien entendu, répondit-il. Vous avez raison. S'engager dans la vie sans rien, c'est sûrement très dur. En ce sens, j'ai bénéficié d'avantages que bien d'autres n'ont pas. Mais après avoir atteint un certain âge, bâti un certain style de vie et acquis une certaine position dans la société, c'est aussi très éprouvant de nourrir des doutes aussi graves sur sa valeur en tant qu'homme. L'existence que l'on a menée jusque-là n'a quasiment plus de sens, elle vous semble vaine. Quand on est jeune, il reste encore la possibilité de changer, il y a encore de l'espoir. Mais, à mon âge, on éprouve douloureusement le poids de son passé. Et on ne peut pas se refaire aussi facilement.

— Ce livre sur les camps de concentration a donc été l'élément qui a déclenché ces sombres pensées.

— Oui, il m'a atteint d'une manière étrange. C'est un choc que j'ai subi *personnellement*. À cela s'ajoute le fait que mon avenir avec cette femme est aussi incertain, ce qui m'a précipité depuis un certain temps dans un état de dépression latente – la crise de la cinquantaine. Et je m'interroge sans relâche : Qu'est-ce que je suis, au fond ? Mais j'ai beau ressasser constamment ces mêmes idées, aucune porte de sortie ne m'apparaît. Je ne fais que tourner en rond. J'ai perdu tout intérêt pour ce que, auparavant, je faisais avec plaisir. Je n'ai plus le goût de pratiquer un sport ou d'acheter des vêtements. Et même m'asseoir au piano me pèse. La nourriture ne me dit plus rien. Toutes mes pensées sont focalisées sur elle. Elle seule hante mon cerveau. Et même lorsque je suis au travail, je ne songe qu'à elle. Il m'arrive de prononcer son prénom, involontairement.

— Vous vous voyez beaucoup ?

— C'est très variable. Ça dépend du planning de son mari. Et c'est aussi quelque chose qui m'est pénible. Quand il est parti pour un long voyage, nous pouvons nous voir constamment. Elle fait alors garder son enfant par ses parents ou bien engage une baby-sitter. Mais, quand son mari est au Japon, il se passe parfois plusieurs semaines sans qu'on se voie. Ce sont pour moi des moments de terrible souffrance. À la seule pensée que je pourrais ne jamais la revoir – pardon pour cette expression galvaudée –, je me sens comme déchiré. »

Je l'écoutai en silence. Ses mots étaient peut-être banals, mais ils ne me semblaient pas galvaudés. Ils sonnaient juste.

Il inspira lentement, souffla. « J'ai toujours eu plusieurs petites amies en même temps. Ça va peut-être vous paraître choquant, mais il m'est arrivé d'en avoir quatre ou cinq simultanément. Si l'une d'elles avait un empêchement, je pouvais me rabattre sur une autre. C'était assez pratique. Mais, depuis que je suis tombé amoureux, bizarrement, les autres femmes ont perdu tout attrait à mes yeux. Même en compagnie de l'une d'elles, c'est son image à *elle* que j'ai en tête. Elle est là sans cesse. Impossible de l'en chasser. Comme si j'étais atteint d'une maladie grave. »

Une *maladie grave*, songeai-je. J'imaginai Tokai saisissant le téléphone et appelant une ambulance : « Allô, vite ! C'est une urgence ! Je ne peux plus respirer et ma poitrine se déchire… »

Il poursuivit :

« Le gros problème, c'est que plus je la connais, plus je suis amoureux. Je l'ai rencontrée il y a un an et demi déjà, mais chaque jour je suis davantage épris. Je sens qu'un lien très fort s'est noué entre nous. C'est comme si chaque mouvement de son cœur entraînait le mien. À la manière de deux canots reliés par une corde. Mais aurait-on l'idée de la couper que l'on ne trouverait aucun couteau qui y parvienne. Jamais de ma vie je n'avais éprouvé ce genre d'émotions. Cela m'angoisse. Car si je continue ainsi à plonger toujours plus profond dans cette passion, que vais-je devenir, en fin de compte ?

— En effet… » dis-je.

Mais Tokai semblait en quête d'une réponse plus substantielle.

« Dites-moi, que dois-je faire ? »

Selon moi, il n'avait rien à faire de particulier. Après l'avoir écouté, je pensais reconnaître et comprendre les sentiments qu'il éprouvait. C'était ce qu'en général on appelle « être amoureux ». Vous ne pouvez plus contrôler votre cœur, vous êtes comme tourneboulé par des forces irrationnelles. Cela ne signifie pourtant pas qu'il s'agit là d'une expérience insensée, qui irait à l'encontre de ce que connaît le commun des mortels. Vous êtes juste profondément amoureux. Vous ne voudriez en aucun cas perdre la personne aimée. Vous aimeriez être toujours avec elle. Vous imaginez que si vous ne la voyez pas, ce sera peut-être la fin du monde. Ce sont des émotions parfaitement naturelles, couramment éprouvées. C'est extrêmement ordinaire, cela n'a rien d'étrange ni de singulier.

Le Dr Tokai croisa les bras et médita de nouveau longuement mes paroles. Il semblait ne pas tout à fait les accepter. Peut-être avait-il du mal à comprendre que son état était « extrêmement ordinaire ». Ou qu'en fait, « être amoureux » n'était pas si extraordinaire.

Après avoir bu nos bières, et alors que nous étions sur le point de nous séparer, il me dit, sur le ton de la confidence :

« Vous savez, ce que je redoute le plus aujourd'hui, ce qui me tourmente avant tout, c'est cette sorte de colère qu'il y a en moi.

— De la colère ? »

J'étais un peu étonné. Cette émotion ne me semblait pas correspondre à son tempérament.

« Contre quoi est dirigée votre colère ? »

Il secoua la tête.

« Je n'en sais rien moi-même. En tout cas, je suis certain qu'elle n'est pas dirigée contre *elle*. Mais quand je ne peux pas la voir, je sens monter en moi de la colère. Contre quoi ? Je ne comprends pas très bien. Mais jamais jusqu'alors je n'avais ressenti une fureur pareille. Au point d'avoir envie de tout jeter par la fenêtre. Les chaises, la télé, les livres, la vaisselle, les cadres, tout, quoi. Je sais bien pourtant que tout ça pourrait tomber sur la tête des gens qui marchent dans la rue et les tuer. C'est complètement fou, mais dans ces moments-là, j'y pense sérieusement. Bien sûr, jusqu'ici, je me contrôle. Je ne ferais jamais une chose pareille. Mais peut-être qu'un jour je ne me maîtriserai plus. Et là, je risquerais de blesser quelqu'un. C'est pourquoi j'ai peur. Je préférerais me blesser moi-même. »

Je ne me souviens plus très bien de ce que je lui répondis alors. Sans doute quelques paroles inoffensives pour le réconforter. Car je ne comprenais pas tout à fait ce que signifiait la « colère » dont il parlait, ou à quoi il faisait allusion. Il aurait dû s'exprimer de manière plus précise. Mais, même s'il l'avait fait, cela n'aurait sans doute rien changé au sort qui l'attendait. J'en ai le sentiment.

Après avoir réglé l'addition, nous quittâmes le pub et chacun prit le chemin de chez soi. Il monta dans un taxi avec son sac de sport au bras et, une fois à l'intérieur, agita la main pour me dire au revoir. Ce fut la dernière fois que je vis le Dr Tokai. Nous étions fin septembre, il restait encore un peu de la chaleur de l'été.

Le Dr Tokai ne revint plus à la salle de sport. J'y allais exprès durant le week-end dans l'espoir de le rencontrer, mais ce fut en vain. Sur place, personne ne savait ce qu'il était devenu. C'est cependant une chose assez habituelle dans ce genre d'endroit. On voit quelqu'un constamment, et puis un jour on ne le voit plus. Une salle de sport n'est pas un bureau. Les gens y viennent ou pas en toute liberté. Moi non plus, du reste, je ne me sentais pas particulièrement soucieux. Deux mois s'écoulèrent ainsi.

Un vendredi après-midi, à la fin du mois de novembre, je reçus un coup de téléphone du secrétaire de Tokai. Il s'appelait Gotô et parlait d'une voix basse et douce, qui me rappela celle de Barry White, que j'entendais souvent la nuit sur la FM.

« Je suis confus de vous appeler brusquement, mais le Dr Tokai est mort jeudi dernier. La cérémonie funéraire, qui se tiendra en tout petit comité, aura lieu lundi prochain.

— Il est mort ? répétai-je, abasourdi. Mais lorsque je l'ai vu, il y a deux mois, il m'a paru en bonne santé. Que lui est-il arrivé ? »

À l'autre bout du fil, il y eut un bref silence. Puis Gotô reprit : « À vrai dire, de son vivant, le Dr Tokai m'avait fait promettre de vous donner quelque chose. Excusez-moi d'insister, mais pourrions-nous nous retrouver quelque part afin d'avoir une petite conversation ? Je pourrais alors vous expliquer tous les détails de l'histoire. De mon côté, je peux me déplacer n'importe où, n'importe quand.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? » lui répondis-je.

Gotô me dit qu'il était d'accord. Je lui indiquai une cafétéria située dans une ruelle à l'arrière d'Aoyama-dori. À 18 heures. Là-bas, nous pourrions parler tranquillement. Gotô ne connaissait pas l'établissement mais, me dit-il, il le trouverait facilement.

Je pénétrai dans la cafétéria à 17 h 55. Il était déjà assis là, et il se leva en hâte alors que je m'approchais. À cause de sa voix grave au téléphone, j'avais imaginé un homme corpulent, mais en réalité il était grand et mince. Comme Tokai me l'avait dit, il était beau garçon. Il portait un costume de laine marron, une chemise « button-down » d'un blanc éblouissant et une cravate d'une teinte moutarde foncée. Un ensemble impeccable. Même ses cheveux assez longs étaient parfaitement coiffés et retombaient joliment sur son front. Il devait avoir trente-cinq ans environ et si Tokai ne m'avait pas dit qu'il était gay, je n'y aurais jamais pensé. C'était simplement un homme (qui conservait une allure juvénile) très élégant, arborant une barbe fournie. Un double express était posé sur la table devant lui.

Après de sobres présentations, je commandai à mon tour un double express.

« Il a donc disparu de manière vraiment soudaine ? » demandai-je.

Le jeune homme plissa les paupières, comme s'il était ébloui par une lumière trop forte. « Oui, en effet. Sa mort a été très brutale. C'était tout à fait inattendu. Pour autant, elle n'a pas été rapide, et plutôt très douloureuse. »

J'attendis en silence la suite de ses explications. Mais, durant quelques instants – jusqu'à ce qu'on m'apporte mon café, sans doute –, il ne sembla pas désireux de me donner plus de détails.

« Je respectais profondément le Dr Tokai, déclara-t-il, comme pour changer de sujet. C'était vraiment quelqu'un de remarquable, aussi bien le médecin que l'homme. Il m'a énormément appris. Voilà près de dix ans que je travaille dans sa clinique et si je n'avais pas eu la chance de le rencontrer, je ne serais pas celui que je suis aujourd'hui. C'était un être sincère, dépourvu d'arrière-pensées. Toujours affable, ne se montrant jamais dédaigneux, avec le souci permanent d'être impartial. Il était aimé de tous. Pas une seule fois je ne l'ai entendu dire du mal de quelqu'un. »

Moi non plus, en effet, je ne l'avais jamais entendu médire.

« Le Dr Tokai m'a souvent parlé de vous, dis-je. Sans vous, disait-il, la clinique n'aurait pas fonctionné aussi bien, et sa vie personnelle en aurait également pâti. »

Gotô eut alors un pâle sourire, teinté de tristesse. « Non, non, je n'étais pas aussi important. Je m'efforçais simplement de lui être utile. C'est ce que j'ai vraiment essayé de faire. Et j'en étais heureux. »

On m'apporta mon express, et une fois le serveur disparu, Gotô me raconta enfin la mort du Dr Tokai.

« Le premier changement que j'ai remarqué, c'est que le docteur ne prenait plus de déjeuner. Jusqu'alors, il avait toujours fait un petit repas à la pause de midi, même s'il se contentait de choses simples. Il avait beau être très occupé, il déjeunait toujours ponctuellement. Et puis, au bout d'un moment, il n'a plus rien mangé à cette heure-là. Quand je le priais de prendre quelque chose, il me répondait de ne pas me faire de souci, qu'il n'avait simplement pas d'appétit. C'était début octobre. Ce changement m'a préoccupé, car le docteur était un homme d'habitudes, et il était réticent à les bousculer. Ses routines quotidiennes étaient importantes pour lui. Par ailleurs, il n'allait plus à la salle de sport. Auparavant, il s'y rendait trois fois par semaine, il nageait, jouait au squash, faisait de la musculation. Il semblait avoir perdu tout intérêt pour ces activités. Ensuite, il a commencé à se négliger. Lui qui était toujours soigné et élégant, comment dire… ? Peu à peu, il s'est laissé aller. Il lui arrivait de ne pas se changer durant plusieurs jours. Il est devenu taciturne, comme s'il était sans cesse absorbé dans ses pensées, et bientôt il n'a presque plus prononcé un mot. De plus en plus souvent il semblait absent. Lorsque je lui parlais, on aurait dit qu'il ne m'entendait pas. Et puis il a arrêté de rencontrer des femmes après son travail.

— Vous étiez tout à fait en mesure de constater ce changement, n'est-ce pas, puisque c'est vous qui organisiez son planning ?

— En effet. Les rendez-vous avec les femmes, pour le Dr Tokai, étaient les moments les plus importants de ses journées. Pour ainsi dire, la source de sa vitalité. Il y avait là quelque chose d'anormal à ce qu'il y renonce totalement. À cinquante-deux ans, on n'est pas trop vieux. Je suppose que vous savez, n'est-ce pas, qu'en ce qui concerne les femmes le Dr Tokai avait une vie extrêmement active ?

— Il ne s'en cachait pas. Sans chercher pour autant à s'en vanter. Simplement, il en parlait ouvertement. »

Gotô hocha la tête. « Oui, sur ce plan, il était très franc. Il m'avait fait beaucoup de confidences à ce sujet. Aussi, quand j'ai constaté ce changement brutal, cela m'a causé un vrai choc. Mais il ne m'a rien dit de plus. Quel que soit le sujet qui le préoccupait, il l'a gardé pour lui, comme un secret. Naturellement, je lui ai demandé si quelque chose d'inhabituel ou de grave le tourmentait. Mais il s'est contenté de secouer la tête, sans me confier ce qui l'inquiétait. Il ne me parlait presque plus alors. De jour en jour, je le voyais devenir plus maigre, plus pâle. Il est évident qu'il ne s'alimentait pas suffisamment. Il m'était cependant impossible de m'immiscer dans sa vie personnelle. Le Dr Tokai était un homme très affable, mais il ne laissait personne pénétrer à l'intérieur de sa sphère privée. Moi qui étais depuis si longtemps son secrétaire particulier, je n'étais entré chez lui qu'une fois. Et encore était-ce parce que je venais chercher quelque chose d'important qu'il avait oublié. Les seules personnes autorisées à entrer chez lui étaient sans doute les femmes avec lesquelles il avait des relations intimes. Quant à moi, malgré mon inquiétude, je ne pouvais que me livrer à des suppositions, en gardant mes distances. »

Gotô soupira doucement. Comme pour manifester sa résignation vis-à-vis de ces « femmes avec lesquelles il avait des relations intimes ».

« Il était donc de plus en plus maigre ? demandai-je.

— Oui. Ses yeux s'étaient profondément enfoncés dans ses orbites, et il avait le visage aussi blanc que du papier. Sa démarche s'était faite chancelante et il ne pouvait plus tenir un bistouri en main. Bien entendu, il n'était plus en état de pratiquer des interventions chirurgicales. Heureusement, il avait un bon assistant, capable de le remplacer

provisoirement. Mais il était clair que cette situation ne pouvait s'éterniser. J'ai dû passer je ne sais combien de coups de fil pour annuler des rendez-vous. L'activité de la clinique était presque au point mort. Vers la fin, le Dr Tokai ne se montrait quasiment plus. C'étaient les derniers jours du mois d'octobre. J'ai téléphoné chez lui, personne ne m'a répondu. Deux jours se sont écoulés sans que je parvienne à le joindre. Comme il m'avait confié un double de ses clés, le matin du troisième jour, je l'ai utilisé pour entrer chez lui. Je sais que je n'aurais peut-être pas dû agir ainsi, mais j'étais vraiment trop inquiet. À peine la porte ouverte, j'ai senti une terrible odeur. Toutes sortes de choses étaient éparpillées au sol, surtout des vêtements. Costumes, cravates, sous-vêtements. Comme si rien n'avait été rangé depuis des mois. Les fenêtres étaient hermétiquement closes, l'air stagnait. Et j'ai vu que le docteur était allongé sur son lit, complètement immobile. »

Le jeune homme sembla revoir la scène un moment. Il ferma les yeux et secoua la tête.

« J'ai d'abord pensé que le docteur était mort. Que son cœur avait soudain cessé de battre. Mais non. Il a tourné vers moi son visage amaigri, blême, a soulevé ses paupières et m'a regardé. De temps en temps, il clignait des yeux. Il était très faible, mais il respirait. Couvert jusqu'au cou, il ne faisait pas le moindre mouvement. Je lui ai parlé, il n'a pas réagi. Ses lèvres desséchées étaient presque scellées. Sa barbe avait poussé. J'ai ouvert une fenêtre pour faire entrer de l'air frais. Je n'avais pas l'impression qu'il me fallait prendre des mesures d'urgence et, comme le docteur ne paraissait pas souffrir, j'ai décidé avant tout de faire un peu de rangement, tant les lieux semblaient à l'abandon. J'ai rassemblé tous les vêtements éparpillés, j'ai fourré dans la machine à laver ceux qui pouvaient être lavés, entassé dans des sacs ceux qu'il fallait déposer au pressing. Dans la salle de bains, j'ai vidé et nettoyé la baignoire encore pleine d'eau stagnante. À la ligne qui s'était dessinée sur les parois, je voyais bien que l'eau était telle quelle depuis des jours et des jours. C'était quelque chose d'impensable : le Dr Tokai avait toujours été si méticuleux. Apparemment, il avait aussi annulé son service de nettoyage régulier car tous les meubles étaient couverts de poussière. La seule chose vraiment étonnante était que, dans la cuisine, l'évier était vide, sans vaisselle sale dedans. La cuisine elle-même était impeccable. Sans doute était-elle inutilisée depuis longtemps. Aucune trace qu'il ait mangé quelque chose. Seules restaient quelques bouteilles d'eau minérale. J'ai ouvert le réfrigérateur, et des odeurs indescriptibles de nourriture avariée m'ont assailli : tofu, légumes, fruits, lait, sandwiches, jambon et autres denrées. J'ai tout jeté dans un grand sac en plastique, que j'ai emporté et placé dans une poubelle au sous-sol. »

Le jeune homme prit sa tasse vide dans sa main et la contempla un moment sous tous les angles. Puis il leva les yeux et poursuivit :

« Il m'a fallu plus de trois heures pour remettre l'appartement à peu près en état. Durant tout ce temps, j'avais laissé les fenêtres ouvertes, si bien que les mauvaises odeurs s'étaient dispersées. Le docteur ne parlait toujours pas. Alors que je m'agitais un peu partout, il se contentait de me suivre des yeux. Des yeux qui, en raison de sa maigreur, paraissaient bien plus grands et brillants qu'avant. Mais qui étaient totalement dépourvus d'expression. Ses yeux me regardaient, mais en réalité ils ne voyaient rien. Comment dire ? Ils suivaient juste un objet, comme une caméra automatique réglée de façon à détecter tous les mouvements. Pour le docteur, ma présence en ces lieux, ce que j'étais en train de faire, rien n'avait de sens. Dans ses yeux, il y avait une grande tristesse. Je pense que je n'oublierai jamais ce regard.

« Ensuite, je lui ai rasé la barbe en me servant de son rasoir électrique. Je lui ai essuyé le visage avec une serviette humide. Il n'a opposé aucune résistance. Il se laissait entièrement faire. Puis j'ai appelé son médecin traitant, je lui ai expliqué la situation. Ce dernier est venu aussitôt. Il a procédé à un rapide examen. Le Dr Tokai ne disait toujours rien. Il se bornait à nous regarder fixement de ses yeux vides.

« Je m'exprime peut-être maladroitement et j'ai du mal à trouver les mots justes, mais voilà… je ne voyais plus le docteur comme un homme vivant. Il me faisait plutôt penser à un être qui se serait momifié à force de jeûne et aurait dû rester enseveli sous terre, mais que les désirs temporels auraient poussé à ramper jusqu'à la surface de notre monde. Oui, je sais, cette comparaison est horrible. Mais c'est exactement ce que j'ai ressenti. Son âme était déjà partie ailleurs. Il n'y avait aucun espoir qu'elle revienne, même si ses organes semblaient encore fonctionner normalement. Telle était alors mon impression. »

Le jeune Gotô secoua la tête à plusieurs reprises.

« Excusez-moi. Je suis trop long. Je vais résumer. Pour dire les choses simplement, le Dr Tokai a souffert d'une sorte d'anorexie. Il n'absorbait presque plus aucune nourriture et ne se maintenait en vie qu'en buvant de l'eau. Mais, pour être exact, il ne s'agissait pas vraiment d'anorexie. Comme vous le savez, cette maladie touche surtout les jeunes femmes qui cherchent à maigrir pour des raisons esthétiques. La perte de poids, cependant, devient bientôt une fin en soi, et elles en viennent à supprimer la nourriture presque totalement. Dans les cas extrêmes, l'idéal de ces jeunes femmes est de ne plus rien peser du tout. Il est très rare qu'un homme d'âge mûr soit atteint d'anorexie. Mais, dans le cas du Dr Tokai, c'est pourtant ce qui s'est passé. Bien entendu, il n'a pas agi pour des raisons esthétiques. S'il n'a plus rien mangé, à mon avis, c'est parce que, littéralement, la nourriture ne passait plus.

— Du fait de son chagrin d'amour ? demandai-je.

— C'est possible, répondit Gotô. Ou bien peut-être aspirait-il à tendre vers le néant. Peut-être le docteur cherchait-il

à s’annihiler. Car un homme normal n’aurait jamais pu supporter les souffrances atroces de la faim. Il se peut que la jubilation de voir son propre corps peu à peu réduit à néant soit plus forte que la douleur. Un sentiment sans doute similaire à ce qu’éprouvent les jeunes anorexiques qui voient leur poids diminuer. »

Je tentai de me représenter Tokai voué à son unique amour, gisant dans son lit, telle une momie décharnée. Mais les seules images qui me venaient étaient celles d’un joyeux gastronome, élégant et en pleine forme.

« Le médecin lui a fait une injection de substances nutritives, il a appelé une infirmière et l’a mis sous perfusion. Mais ce traitement a été inefficace car à plusieurs reprises le Dr Tokai a arraché lui-même son goutte-à-goutte. Je ne pouvais tout de même pas rester à son chevet nuit et jour. Quand on essayait de lui mettre quelque chose dans la bouche, il le recrachait aussitôt. On ne pouvait pas non plus le faire hospitaliser dans la mesure où il ne le voulait pas. À ce moment-là, le Dr Tokai avait déjà abandonné tout désir de vivre. Il avait clairement décidé de mener à terme sa propre dissolution. Aucune tentative ni aucune injection nutritive n’aurait pu enrayer ce processus. Nous étions contraints d’observer, les bras croisés, son corps qui s’affaiblissait, faute de nourriture. Ce furent des jours terribles. Alors que nous aurions dû faire quelque chose, nous ne le pouvions pas. Ce qui nous a aidés, c’était que le Dr Tokai ne semblait pas vraiment souffrir. Du moins, je n’ai jamais vu de trace de douleur sur son visage durant ces journées. Je venais chez lui chaque jour, vérifiais le courrier, faisais le ménage, m’asseyais près de lui et lui parlais de choses et d’autres. Du travail, de la pluie et du beau temps. Mais le docteur ne prononçait pas un mot. Il n’avait pas la moindre réaction. Je ne savais même pas s’il était conscient. Il me regardait en silence, de ses yeux immenses dépourvus d’expression, qui, de manière étrange, semblaient si transparents qu’on avait l’impression de voir au travers.

— Avez-vous eu un échange avec cette femme ? demandai-je. Le Dr Tokai m’avait raconté qu’il avait une relation passionnée avec une femme mariée, qui avait un enfant.

— En effet. Le docteur était follement amoureux de cette femme depuis déjà longtemps. Il ne s’agissait pas du tout d’une de ses amourettes habituelles. Et puis il a dû se passer quelque chose de grave entre eux. À la suite de quoi, le docteur a peu à peu perdu l’envie de vivre. J’ai téléphoné une fois chez elle. C’est son mari qui m’a répondu. Je lui ai dit que je désirais parler à sa femme à propos d’un rendez-vous à la clinique. Il m’a répondu qu’elle n’était plus là. Je lui ai demandé où je pouvais la joindre. Il m’a répondu sèchement qu’il n’en savait rien et il a raccroché. »

Gotô resta un instant silencieux avant de reprendre :

« Pour vous résumer une longue histoire, je dirais qu’il m’aura fallu un certain temps pour trouver l’adresse de cette femme. Elle avait abandonné mari et enfant et vivait avec un autre homme. »

Je fus incapable de prononcer un mot pendant quelques secondes. Je crus d’abord que j’avais mal compris.

« Vous dites que cette femme a laissé tomber son mari comme elle l’a fait avec le Dr Tokai ?

— En résumé, oui », répondit avec difficulté le jeune homme.

L’air sombre, il poursuivit : « Il y avait un troisième homme. Je ne connais pas tous les détails, mais il semble qu’il est plus jeune qu’elle. Je n’ai pas l’impression – enfin, c’est juste mon avis – que ce soit quelqu’un de très recommandable. Mais c’est pour cet homme qu’elle a abandonné sa famille. Le Dr Tokai n’a été pour elle, en somme, qu’un tremplin bien commode. Et aussi, semble-t-il, une occasion dont elle a profité. D’après certains documents, le Dr Tokai lui aurait versé des sommes assez considérables. En consultant ses relevés bancaires, j’ai constaté qu’il y avait des mouvements plutôt inhabituels, correspondant à des montants importants. Il n’est pas impossible que cet argent ait servi à des cadeaux luxueux qu’elle se serait fait offrir, ce genre de choses. Ou bien peut-être lui demandait-elle de l’argent. On ne connaît pas tous les éléments, les circonstances exactes ne sont pas claires, mais ce qui est certain, c’est que de grosses sommes d’argent ont été retirées en peu de temps. »

Je poussai un grand soupir. « Tout cela est accablant, n’est-ce pas ? »

Gotô hocha la tête. « Je pense que si cette femme lui avait dit : “Je ne peux pas me séparer de mon mari et de mon enfant. Aussi devons-nous mettre fin à notre relation”, le Dr Tokai aurait pu le supporter. Il en aurait été bien sûr très affligé, car il aimait sincèrement cette femme, mais il n’aurait pas été désespéré au point de vouloir se laisser mourir. Avec le temps, il aurait fini par s’en remettre. Mais l’apparition du troisième homme et le fait qu’elle se soit servie de lui avec autant d’habileté lui ont sans doute porté un coup fatal. »

J’écoutai son récit en silence.

« Quand il est mort, il était descendu aux alentours de trente kilos, continua le jeune homme. Normalement, il en pesait soixante-dix. Il avait donc perdu plus de la moitié de son poids. Ses côtes ressortaient comme des rochers sur un rivage à marée basse. Une vision qui m’était presque insupportable. Cela me rappelait des images que j’avais vues dans de vieux films, celles des corps décharnés des prisonniers juifs, quand ces malheureux ont été libérés des camps de concentration. »

Camps de concentration. En un sens, ce jeune homme possédait une prescience troublante. *« Ces derniers temps, une question me hante : au fond, que suis-je ? »*

Gotô reprit : « Médicalement parlant, il est mort d'une insuffisance cardiaque. Son cœur n'avait plus la force de transporter le sang. Mais moi, je dirais que c'est son cœur amoureux qui l'a fait mourir. Il a succombé, littéralement, à son *chagrin d'amour*. J'ai téléphoné plusieurs fois à cette femme, je lui ai expliqué la situation, je l'ai suppliée de venir voir le Dr Tokai, pour ainsi dire en me mettant à genoux, de venir ne serait-ce qu'une fois, juste une très courte visite. Je lui ai dit qu'il ne survivrait pas longtemps. Mais elle n'est pas venue. Naturellement, je n'étais pas naïf au point de croire que la vision de cette femme l'aurait sauvé. Il était résolu à mourir. Peut-être espérais-je une sorte de miracle. Ou que le docteur pourrait mourir dans un meilleur état d'esprit. Mais peut-être que son apparition n'aurait fait que le perturber. Ou lui aurait apporté des souffrances inutiles. Je ne savais vraiment pas. À vrai dire, j'étais moi-même dans une incertitude totale. Je croyais pourtant savoir une chose : qu'il était très improbable qu'existe sur terre un homme qui, par amour, se retrouve incapable d'absorber la moindre nourriture et finisse par y laisser la vie. Vous n'êtes pas d'accord ? »

Si, j'étais bien du même avis. Jamais je n'avais entendu pareille histoire. En ce sens, le Dr Tokai était vraiment quelqu'un de très particulier. Alors que je prononçais ces paroles, le jeune Gotô se cacha le visage dans ses mains et se mit à pleurer sans bruit. Il semblait avoir été profondément attaché à Tokai. J'aurais aimé le réconforter, mais je me sentais impuissant. Quelques instants plus tard, il sortit un mouchoir immaculé de sa poche et essuya ses larmes.

« Excusez-moi de me comporter aussi bêtement. »

Je lui répondis qu'il n'était jamais bête de pleurer quelqu'un. Et encore moins quand le défunt était une personne qui comptait pour vous.

« Je vous remercie vraiment. Vos paroles me font du bien. »

Il attrapa l'étui à raquettes de squash qui se trouvait sous la table et me le tendit. À l'intérieur était rangée une raquette neuve de la marque Black-Knight. Un objet très coûteux.

« Le Dr Tokai m'avait demandé de lui garder cette raquette. Il l'avait commandée mais, quand elle est arrivée, il n'avait déjà plus la force de jouer. Alors que sa fin était proche, il a soudain repris conscience brièvement et m'a dit certaines choses. En particulier, il m'a prié de vous donner cette raquette. Acceptez-la, je vous en prie, et servez-vous-en. »

Je le remerciai et lui demandai ce qu'allait devenir la clinique, à présent.

« Elle est fermée provisoirement, répondit-il. Ensuite, tôt ou tard, elle fermera définitivement, ou bien elle sera vendue avec tous les équipements. Bien sûr, il faut que la transmission se fasse et je resterai un certain temps pour l'assurer. Les choses ne sont pas encore décidées. J'ai besoin de me rétablir psychologiquement. Je ne suis pas encore en état de pouvoir réfléchir sereinement à l'avenir. »

J'espérais que ce jeune homme se remettrait du choc qu'il avait subi et qu'il pourrait retrouver une vie sereine. Au moment où nous allions nous séparer, il me dit : « Monsieur Tanimura, j'aurais encore une demande à vous faire, qui, j'espère, ne vous paraîtra pas trop pesante. J'aimerais que vous conserviez le souvenir du Dr Tokai aussi longtemps que vous le pourrez. C'était un homme au cœur si pur. J'estime que le moins que nous puissions faire vis-à-vis des défunts, c'est d'en garder la mémoire le plus longtemps possible. Mais c'est plus simple à dire qu'à faire. Et on ne peut demander ce genre de chose à tout le monde. »

En effet, lui dis-je. Se souvenir longtemps d'un défunt, ce n'était pas aussi facile qu'on le croyait parfois. Je m'efforcerais d'y parvenir pour le Dr Tokai. Je lui en faisais la promesse. J'étais incapable de juger s'il avait réellement eu un cœur pur, mais j'étais certain qu'il avait été un homme *hors du commun*. Il était par conséquent logique de se souvenir de lui. Puis nous nous séparâmes avec une poignée de main.

J'ai écrit cette nouvelle afin de garder vivant le souvenir du Dr Tokai. Car, pour moi, écrire est le meilleur moyen de ne pas oublier. J'ai changé les noms et les lieux de façon à protéger les intéressés, mais, hormis cela, ce que j'ai retranscrit est tout à fait conforme à la réalité. Ce serait bien que le jeune Gotô puisse lire ce texte, un jour.

J'ai encore un souvenir du Dr Tokai : je ne me rappelle plus exactement quel était le contexte, mais un jour il m'a donné son opinion, toute personnelle, sur les femmes en général.

Le Dr Tokai pensait que toutes les femmes naissaient avec une sorte d'organe indépendant, un organe spécial affecté au mensonge. Comment s'en servaient-elles ? De quels mensonges s'agissait-il ? L'organe en question variait légèrement selon les individus. Mais toutes les femmes mentaient, dans toutes les situations, même pour des choses importantes. Bien entendu, elles mentaient également pour celles qui ne l'étaient pas, mais elles n'avaient pas la moindre hésitation à mentir pour les choses les plus graves. Ce faisant, la plupart d'entre elles restaient imperturbables et leur voix demeurait inchangée. Car ce n'étaient pas les femmes elles-mêmes qui agissaient, mais

l'organe indépendant dont elles étaient pourvues qui intervenait alors à sa guise. Par conséquent, mentir ne troublait en rien leur conscience et ne les empêchait en rien de dormir paisiblement – sauf peut-être de manière exceptionnelle.

Je me souviens très bien de cette scène parce que le Dr Tokai avait pris alors un ton extraordinairement tranchant. Même si, sur le principe, je ne pouvais m'empêcher d'approuver son point de vue, je n'étais pas entièrement d'accord avec lui sur quelques exemples concrets. Sans doute avions-nous l'un et l'autre emprunté des chemins distincts et personnels pour effectuer notre escalade avant d'atteindre les mêmes sommets pas franchement exaltants.

Avant sa mort, il avait très certainement dû se rendre compte, sans s'en réjouir du tout, qu'il ne s'était pas trompé. Il va sans dire que je plaignais beaucoup le Dr Tokai. Sa disparition m'affectait énormément. Qu'il ait cessé de s'alimenter et qu'il ait enduré les tourments atroces de la faim, c'était certes une décision extrême. Il avait dû souffrir mille maux, physiquement autant que spirituellement. Mais, à certains égards, je l'enviais aussi d'avoir aimé une femme au point d'en mourir – quelle que soit la femme, au demeurant. Sinon, il se serait contenté de sa vie artificielle d'autrefois, il l'aurait poursuivie jusqu'à son terme. Il aurait continué à entretenir des liaisons avec plusieurs femmes en même temps, à savourer d'excellents pinots noirs, à jouer « My Way » sur le piano à queue de son salon, et à profiter de sa vie confortable de citadin. Mais il était tombé si passionnément amoureux qu'il était devenu incapable d'absorber la moindre parcelle de nourriture. Il avait ainsi abordé aux rives d'un nouveau monde, il avait vu des paysages jusque-là inconnus et finalement été conduit à sa propre mort. Pour reprendre les mots du jeune Gotô, il avait cherché à s'annihiler. Je ne me permettrais pas de juger si sa vie était véritablement devenue plus heureuse ou plus authentique. Le destin que le Dr Tokai a connu, entre septembre et novembre de cette année-là, est pour moi inconcevable – comme il l'est pour Gotô.

Je continue aujourd'hui à jouer au squash, mais après la mort du Dr Tokai j'ai changé de salle de sport. Dans ce nouveau lieu, c'est avec de vrais entraîneurs que je joue la plupart du temps. Cela me revient assez cher, mais au fond c'est plus simple. J'utilise rarement la raquette que le Dr Tokai m'a offerte ; je la trouve un peu trop légère. Quand j'éprouve cette légèreté dans ma main, je ne peux m'empêcher de penser au corps du docteur, devenu si décharné et si frêle.

« C'est comme si chaque mouvement de son cœur entraînait le mien. À la manière de deux canots reliés par une corde. Mais aurait-on l'idée de la couper que l'on ne trouverait aucun couteau qui y parvienne. »

Rétrospectivement, nous avons tendance à penser qu'il ne s'est pas lié avec le bon canot. Cependant, pouvons-nous nous contenter d'une affirmation aussi simple ? Je serais enclin à considérer que, de même que cette femme lui a menti en utilisant (sans doute) un organe indépendant, le Dr Tokai, de son côté, l'a aimée en utilisant également un organe indépendant – même s'il y a entre les deux, bien sûr, une différence de taille. Il s'agissait d'actions hétéronomes, hors de contrôle de la volonté des intéressés. Pour un tiers, il est facile, après coup, de critiquer leur conduite ou de secouer la tête avec pitié. Pourtant, sans l'intervention de ces organes qui nous conduisent à des hauteurs incroyables, nous précipitent dans des abîmes, nous plongent dans la perplexité, nous font miroiter de merveilleux mirages, et quelquefois nous entraînent jusqu'à la mort, notre vie serait une bien pauvre chose. Ou alors elle se réduirait à un simple catalogue d'artifices.

Il nous est bien entendu impossible de savoir ce que pensait ou imaginait le Dr Tokai quand il se trouvait au seuil de la mort qu'il s'était choisie. Alors qu'il était en proie à d'atroces souffrances et endurait les affres de l'agonie, il a cependant paru reprendre ses esprits – ne serait-ce que temporairement – et a demandé que me soit léguée la raquette de squash dont il ne s'était pas servi. Peut-être désirait-il ainsi me transmettre un message ?

« Qu'est-ce que je suis, au fond ? » Dans ses derniers instants, sans doute avait-il trouvé la réponse à cette question. Et le Dr Tokai désirait me la faire partager. C'est mon sentiment.

---

1. En français phonétique dans le texte. (*N.d.l.T.*)

2. En français phonétique dans le texte. (*N.d.l.T.*)

3. Célèbre anthologie composée à l'époque Kamakura, vers 1235, restée de nos jours très populaire car servant de support à un jeu de société. (*N.d.l.T.*)

Shéhérazade

CHAQUE FOIS QU'ELLE FAISAIT L'AMOUR avec Habara, elle lui racontait une histoire captivante et merveilleuse. Comme la reine Shéhérazade des *Mille et Une Nuits*. Même si, bien entendu, contrairement au roi du célèbre conte, Habara n'avait nulle intention de lui faire couper la tête au lever du jour (de toute façon, elle ne restait jamais avec lui jusqu'au matin). Elle lui racontait ses histoires parce qu'elle en avait envie et aussi, sans doute, pour le réconforter, lui qui devait demeurer cloîtré toute la journée. Mais ce n'étaient pas les seules raisons. Habara supposait qu'elle aimait rester au lit avec un homme et parler avec lui durant ces moments tendres et alanguis qui suivent l'amour.

Habara l'avait donc surnommée Shéhérazade. Il ne l'appelait jamais directement ainsi, mais, dans le petit journal intime qu'il tenait quotidiennement, il la désignait par ce prénom. Les jours où elle était venue, il notait au stylo-bille : « Shéhérazade. » Il résumait aussi les histoires qu'elle lui avait racontées ce jour-là (en s'y prenant cependant de telle sorte que, au cas où quelqu'un les lirait, il n'y comprenne rien).

Habara ne savait pas très bien si ses histoires étaient totalement inventées ou en partie vraies et en partie inventées. Il était incapable d'en juger. Réalité et conjectures, observation et fantaisie semblaient y être intimement mêlées. Par conséquent, il avait décidé de les écouter naïvement, sans trop s'interroger. Après tout, quelle différence cela faisait, dans sa situation, qu'il s'agisse de faits réels, de mensonges, ou encore d'un savant entrelacs des deux ?

Shéhérazade, en tout cas, avait le don de raconter des histoires qui vous touchaient le cœur. Quel que soit le genre de ses récits, tout ce qu'elle relatait prenait dans sa bouche une saveur particulière. Sa voix, son élocution, son rythme, tout était réussi. Elle savait comment capter l'attention de l'auditeur, l'allécher, l'amener à réfléchir et à échafauder des hypothèses, puis, à la fin, lui offrir exactement ce qu'il cherchait à obtenir. Sa virtuosité époustouflante faisait oublier à celui qui l'écoutait la réalité environnante, ne serait-ce que pour quelques instants. Disparaissaient alors les soucis ou les souvenirs déplaisants, douloureux, qui avaient résisté avec opiniâtreté, comme un tableau noir lavé à l'aide d'un chiffon humide. Qu'aurait-il souhaité de mieux ? Au point où il en était, l'oubli était ce que Habara espérait le plus au monde.

Shéhérazade avait trente-cinq ans, soit quatre ans de plus que lui. Elle était avant tout femme au foyer (cependant appelée à faire parfois des remplacements comme infirmière) et avait deux enfants qui fréquentaient l'école primaire. Son mari était salarié dans une société. Elle habitait à environ vingt minutes en voiture de chez Habara. Du moins était-ce ce qu'elle lui avait dit. C'était à peu près tout ce qu'il savait sur elle. Il n'avait aucun moyen de vérifier ces informations, mais rien ne lui laissait penser qu'il aurait pu en douter. Elle ne lui avait jamais dit son nom. « As-tu vraiment besoin de le savoir ? » avait-elle demandé. Elle avait raison. Pour lui, de toute façon, elle était Shéhérazade. Cela lui était donc égal. De même, elle n'appelait jamais Habara par son nom, alors que, bien entendu, elle le connaissait. Elle évitait sagement de le faire, comme si le prononcer aurait été de mauvais augure ou malencontreux.

Malgré la meilleure volonté du monde, il était impossible de comparer le physique de Shéhérazade avec celui de l'héroïne resplendissante des *Mille et Une Nuits*. Cette femme au foyer provinciale était lestée çà et là de quelques bourrelets (un peu comme le mastic qui comble des fentes) et elle n'était déjà plus de la première jeunesse.

Elle avait un léger double menton et des ridules de fatigue s'étaient creusées au coin de ses yeux. Sa coiffure, ses vêtements et son maquillage, sans être vraiment négligés, n'avaient rien de remarquable non plus. Les traits de son visage n'étaient pas laids mais comme brouillés, et l'impression qu'elle laissait était plutôt floue. Par conséquent, la plupart de ceux qui la croisaient dans la rue ou qui prenaient le même ascenseur ne la remarquaient pas. Dix ans plus tôt, elle avait sans doute été une jolie jeune fille pleine de vie, sur laquelle quelques hommes s'étaient retournés. À un moment pourtant, le rideau était retombé sur cette partie de sa vie et il y avait peu de chances qu'il se relève.

Shérérazade venait deux fois par semaine dans cette « maison ». Les jours n'étaient pas fixes, et ce n'était en tout cas jamais durant le week-end. Elle devait certainement passer ce temps-là avec sa famille. Elle téléphonait toujours à Habara une heure avant sa visite. Elle faisait quelques courses dans une supérette du voisinage et les lui apportait dans sa voiture, une petite Mazda bleue. Un modèle ancien, au pare-chocs arrière cabossé et aux jantes noires de crasse. Elle garait la voiture sur la place de parking allouée à la « maison », ouvrait le coffre, en sortait les sacs de provisions, les transportait jusqu'à la porte d'entrée et sonnait. Habara vérifiait par le judas que c'était bien elle, déverrouillait la porte, ôtait la chaîne et lui ouvrait. Elle se dirigeait alors vers la cuisine et rangeait les provisions dans le réfrigérateur. Puis elle faisait la liste des denrées à apporter lors de sa visite suivante. C'était une ménagère efficace, qui accomplissait sa tâche habilement, sans gestes inutiles. Pendant qu'elle s'activait ainsi, elle ne parlait presque pas et conservait un visage sérieux.

Quand elle avait terminé, tous deux allaient dans la chambre sans dire un mot, comme portés par un invisible

courant marin. Shéhérazade se déshabillait rapidement et, toujours en silence, rejoignait Habara dans le lit. Ils s'étreignaient sans presque se parler et faisaient l'amour scrupuleusement, comme s'ils cherchaient à mener à bien une tâche qui leur avait été assignée. Si elle avait ses règles, elle utilisait ses mains pour accomplir son devoir. Ses techniques infaillibles, presque professionnelles, rappelaient à Habara qu'elle était une infirmière diplômée.

Après l'amour, ils restaient au lit et parlaient. Ou plutôt elle parlait et Habara l'écoutait, en acquiesçant de temps à autre ou en lui posant parfois une question. Dès que l'aiguille du réveil approchait de 16 h 30, elle interrompait net son récit (pour une raison quelconque, c'était toujours à un moment palpitant), sautait du lit, rassemblait ses vêtements épars, se rhabillait et s'apprêtait à partir. Elle devait rentrer chez elle, disait-elle, préparer le dîner.

Habara la raccompagnait jusqu'à la porte, remettait la chaîne en place et suivait du regard, entre les rideaux, la petite voiture mal entretenue qui s'en allait. À 18 heures, il sortait des provisions du réfrigérateur et se préparait un repas sommaire, qu'il mangeait en solitaire. À une époque, il avait travaillé comme cuisinier et ce n'était pas difficile pour lui de se faire ses repas. Il les accompagnait de Perrier (il ne buvait pas une goutte d'alcool), puis regardait un DVD en buvant son café, ou bien lisait (il aimait les gros ouvrages difficiles, qu'il devait relire plusieurs fois). Il n'avait rien d'autre à faire. Personne à qui parler. Personne à qui téléphoner. Pas d'ordinateur, et donc aucun moyen d'accéder à Internet. Il ne recevait pas de journaux et ne regardait jamais la télévision (il avait une bonne raison pour cela). Il allait sans dire qu'il ne pouvait pas sortir. Si, en raison de circonstances imprévues, Shéhérazade n'avait plus pu lui rendre visite, il aurait été totalement coupé du monde extérieur, littéralement abandonné seul sur les rivages d'une île déserte.

Cette possibilité ne préoccupait pas beaucoup Habara. Si cela se produisait, je devrais composer avec mes propres forces, se disait-il. Ce serait dur, mais je m'en sortirais. Ce n'est pas comme si j'étais réellement seul sur une île déserte. *Je suis moi-même une île déserte*. Il s'était habitué depuis longtemps à cet état de fait. Même dans la plus complète solitude, il restait maître de lui. Ce qui l'ennuierait davantage, ce serait de ne plus pouvoir parler avec Shéhérazade au lit. Ou, plus précisément, de ne plus pouvoir connaître la suite de ses histoires.

Peu après avoir emménagé dans cette « maison », Habara avait commencé à se laisser pousser la barbe. Il avait toujours eu une pilosité abondante. Il souhaitait ainsi, bien sûr, modifier sa physionomie, mais pas seulement. En réalité, c'était surtout parce qu'il n'avait rien à faire. Sa barbe lui permettait de passer sans cesse la main sur son menton, sur ses favoris, au bas de son nez – sensation qui le réjouissait. Et puis, muni de ciseaux et d'un rasoir, il consacrait aussi de longs moments à la tailler. Il n'avait jamais remarqué jusque-là à quel point une belle barbe était un remède souverain contre l'ennui.

« J'étais une lamproie dans une vie antérieure », lui dit un jour Shéhérazade, alors qu'ils étaient au lit. Elle prononça ces mots l'air de rien, comme si c'était une évidence du genre : « Le pôle Nord se situe à l'extrême nord. »

Habara n'avait pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait une lamproie. Il n'avait donc aucun avis sur le sujet.

« Tu sais comment les lamproies mangent les truites ? » demanda-t-elle.

Non, il l'ignorait. C'était d'ailleurs la première fois qu'il entendait dire que les lamproies mangeaient des truites.

« Les lamproies n'ont pas de mâchoires. C'est la grande différence avec les anguilles communes.

— Ah ? Les anguilles ont des mâchoires ?

— Tu n'as jamais regardé une anguille attentivement ? demanda-t-elle, surprise.

— Il m'est arrivé d'en manger de temps à autre, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'observer leurs mâchoires.

— Fais-le, dès que tu le pourras. Va dans un aquarium. Les anguilles ordinaires ont des mâchoires avec des dents. Mais les lamproies, non. À la place, elles ont des sortes de ventouses, grâce auxquelles elles se fixent sur les rochers, au fond des lacs ou des rivières. Et puis elles se laissent flotter, balancer de tous côtés, un peu comme des algues. »

Habara essaya d'imaginer un groupe de lamproies qui se balançaient comme des algues au fond de l'eau. La scène lui paraissait assez éloignée de la réalité. Même s'il savait bien que la réalité était souvent terriblement surréaliste.

« Les lamproies vivent donc ainsi, mêlées aux algues. Elles restent là, cachées, dans l'attente. Dès qu'une truite passe au-dessus d'elles, elles s'élancent et s'accrochent à son ventre. Grâce à leurs ventouses. Et, comme les sangsues, elles la parasitent. À l'intérieur de leur bouche ventouse, il y a des dents cornées, qui effectuent des mouvements circulaires, qui râpent la peau de leur proie et creusent une cavité dans son corps. Puis, peu à peu, elles absorbent sa chair.

— Je n'aimerais pas être une truite, dit Habara.



— Dans l'Antiquité, il y avait des étangs pleins de lamproies. Les Romains y jetaient vivants les esclaves qui s'étaient rebellés. Ils étaient dévorés par les lamproies. »

Je n'aurais pas aimé non plus être un esclave au temps de la Rome antique, pensa Habara. En réalité, il n'aurait pas aimé être un esclave du tout, quelle que soit l'époque.

« La première fois que j'ai vu une lamproie, c'était à l'école primaire. Nous faisions une sortie scolaire dans un aquarium, dit Shéhérazade. Dès que j'ai lu la description de la façon dont elles vivaient, j'ai compris que j'en avais été une, durant une vie antérieure. À vrai dire, je me souvenais parfaitement de tout. Je me revoyais, accrochée à un rocher, me balançant parmi les algues, guettant la grosse truite qui passerait au-dessus de moi.

— Tu te souviens aussi que tu la mangeais ?

— Non, ça non.

— Tant mieux, dit Habara. Mais c'est tout ce que tu te rappelles sur ta vie comme lamproie ? Juste que tu oscillais au fond de l'eau ?

— Il est impossible de se souvenir de tout ce qui vous est arrivé dans une vie antérieure, répondit-elle. Si l'on a de la chance, on a une sorte d'illumination sur un instant particulier. C'est un peu comme entrevoir quelque chose de tout à fait imprévu par un petit trou dans un mur. Mais cela ne représente qu'une minuscule partie de ce qui existe de l'autre côté. Et toi, tu te souviens de l'une de tes vies antérieures ?

— Absolument pas », répondit-il.

À vrai dire, il n'éprouvait nulle envie de se souvenir d'une vie antérieure. Il avait suffisamment à faire avec celle d'aujourd'hui.

« C'était plutôt agréable, au fond de l'eau. C'était plaisant d'être fixée à un rocher et d'observer les poissons qui nageaient au-dessus. Un jour, j'ai même vu une tortue géante. Quand on se trouve en dessous, elle vous apparaît sombre et gigantesque, comme un horrible vaisseau spatial dans *Star Wars*. Et il y avait aussi de grands oiseaux blancs, avec de longs becs acérés, des tueurs prêts à fondre sur les poissons. Vus du fond de l'eau, ils ressemblaient juste à des nuages blancs qui traverseraient un ciel bleu. Et comme j'étais bien cachée dans les profondeurs, au milieu des algues, je n'avais rien à craindre.

— Et tu peux revoir ces scènes, aujourd'hui ?

— Oui, très distinctement, dit Shéhérazade. Je vois la lumière, je ressens la force des courants. Je me souviens même de ce que je pensais alors. Je peux parfois m'introduire à l'intérieur de ces scènes.

— Dans tes pensées ?

— Oui.

— Parce que, alors, tu pensais ?

— Bien sûr.

— Et que pensent les lamproies ?

— Les lamproies ont des *pensées-lamproies*. Sur des sujets-lamproies, dans un contexte-lamproie. Je serais incapable de te traduire tout cela avec nos mots à nous. Parce que ce sont des pensées réservées au monde sous-marin. C'est comme les bébés à l'intérieur de l'utérus. On sait bien qu'ils ont des pensées, mais on ne peut les rendre avec notre langage. Tu comprends ?

— Tu veux dire que tu as des souvenirs de l'époque où tu étais dans le ventre de ta mère ? demanda Habara, stupéfait.

— Naturellement, répondit Shéhérazade avec nonchalance, en relevant la tête. Pas toi ? »

Non, il ne s'en souvenait pas, lui répondit-il.

« Eh bien, je te raconterai ça un jour. Ce que c'était quand j'étais dans le ventre de ma mère. »

Habara nota dans son journal : « Shéhérazade, lamproie, vie antérieure. » Si quelqu'un s'avisait de le lire, à coup sûr, il n'y comprendrait rien.

Habara avait rencontré Shéhérazade quatre mois plus tôt. Il avait été envoyé dans cette « maison », située dans une petite ville du nord du Kantô, et elle, qui habitait non loin, était son « agent de liaison ». Comme il ne pouvait

pas sortir, Shéhérazade était chargée de lui acheter de la nourriture et autres produits dont il aurait besoin, et de les lui apporter. Elle lui fournissait aussi les livres et les magazines qu'il avait envie de lire, les CD qu'il voulait écouter. En prime, elle lui choisissait des DVD, même s'il avait du mal à comprendre ses critères de sélection.

Une semaine après son arrivée, Shéhérazade lui avait proposé de faire l'amour, comme si cela allait de soi. Elle avait d'ailleurs pensé à apporter des préservatifs. Peut-être sa proposition faisait-elle partie des « actions de soutien » qui lui avaient été demandées. Quoi qu'il en soit, son offre avait été faite avec tant de naturel et de simplicité, sans la moindre gêne ou réticence, qu'il n'avait pas osé la refuser. Il l'avait donc rejointe dans le lit et avait fait l'amour avec elle, en ne comprenant toutefois pas très bien ce qui lui arrivait.

On ne pouvait pas dire que leurs ébats étaient passionnés, mais ils n'étaient pas non plus (à proprement parler) d'ordre professionnel. S'ils avaient pu, au départ, être compris dans ses obligations (ou, en tout cas, être fortement encouragés), elle avait paru au bout d'un moment y prendre une sorte de plaisir – en partie, au moins. Habara put constater de petits changements dans la façon dont son corps réagissait. Il en fut enchanté. Parce que, tout de même, il n'était pas un animal sauvage enfermé dans une cage, mais un être humain, habité d'émotions complexes. Faire l'amour dans le seul but d'obtenir un soulagement physique était peut-être une nécessité, mais c'était loin d'être satisfaisant. Jusqu'à quel point Shéhérazade considérait-elle que leurs relations intimes faisaient partie de ses devoirs ? À partir d'où estimait-elle qu'elles relevaient aussi de sa sphère personnelle ? Habara était incapable de répondre à ces interrogations.

Mais il ne se posait pas seulement des questions à propos du sexe. Habara avait le plus grand mal à déterminer, dans tout ce qu'elle faisait pour lui au quotidien, ce qui relevait pour elle du devoir et ce qui résultait de la sympathie qu'elle pouvait éprouver à son égard (le terme même de « sympathie » était-il d'ailleurs celui qui convenait ?). Shéhérazade était une femme dont les émotions et les intentions étaient, à bien des égards, difficiles à déchiffrer. Par exemple, elle portait en général des sous-vêtements de coton tout simples, sans aucun ornement. Sans doute était-ce le genre de lingerie que mettaient les femmes au foyer de sa génération. C'était ce que supposait Habara, mais il n'en était pas certain, n'ayant jusqu'alors jamais eu de relations sexuelles avec ces femmes-là. Des articles qu'elle avait peut-être achetés en solde dans un supermarché. Mais, certains jours, elle enfilait au contraire des dessous extrêmement audacieux, faits pour provoquer le désir masculin. Il ignorait où elle les avait achetés, mais c'était en tout cas des articles de luxe, en soie délicate, aux teintes chatoyantes, ornés de dentelle raffinée. Habara ne comprenait pas d'où provenait ce grand écart dans le choix de sa lingerie.

Ce qui le plongeait dans la confusion était également le fait que l'amour avec elle et les histoires qu'elle lui racontait étaient si étroitement liés que la frontière entre les deux était difficile à tracer. Impossible de les considérer séparément. Habara n'avait encore jamais vécu cette expérience : alors qu'il n'aimait pas vraiment Shéhérazade, que le sexe avec elle n'était pas franchement torride, il se sentait cependant profondément attaché à cette femme (comme s'il était *cousu* à elle). Tout cela était décidément plutôt perturbant.

« J'étais encore adolescente… lui confia un jour Shéhérazade, pendant qu'ils étaient au lit, quand j'ai commencé à m'introduire de temps à autre dans des maisons et à commettre des vols. »

Comme souvent lorsqu'elle lui racontait une histoire, Habara fut incapable de prononcer un mot.

« Est-ce que cela t'est déjà arrivé ?

— Non, répondit-il d'une voix sèche.

— Une fois que l'on a commencé, c'est difficile de ne pas y prendre goût.

— Mais c'est illégal.

— Oui, bien sûr. Et le risque est de se faire arrêter par la police. L'intrusion dans une maison et le vol (ou la tentative de vol) sont des infractions graves. Mais, même si on le sait, on se sent accro. »

Habara attendit en silence la suite.

« Ce qu'il y a de plus beau quand tu pénètres dans une maison étrangère et qu'il n'y a personne, c'est le silence. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais il y a dans ces moments-là un silence absolu. Comme si c'était le lieu le plus calme au monde. En tout cas, c'est ainsi que je le ressentais. Quand je m'asseyais par terre, toute seule au milieu de ce silence, je revenais naturellement à l'époque où j'étais une lamproie, dit Shéhérazade. C'était une impression extraordinaire. Je crois que je t'ai déjà raconté que j'avais été une lamproie dans une vie antérieure ?

— Oui.

— C'était exactement pareil. J'étais bien accrochée à un rocher au fond de l'eau, grâce à ma bouche ventouse, et, tout en oscillant de-ci de-là, je laissais ma queue flotter vers le haut. Comme les algues autour de moi. Tout était si tranquille. Pas le moindre bruit. Mais peut-être était-ce parce que je n'avais pas d'oreilles. Les jours ensoleillés, depuis la surface de l'eau, la lumière pénétrait les fonds, on aurait dit des flèches lumineuses. Parfois, elle se

dispersait comme à travers un prisme. Au-dessus de moi nageaient lentement des poissons de toutes les formes et de toutes les couleurs. Et moi, je ne pensais à rien. Ou plutôt, je n'avais que mes pensées-lamproies. Un peu floues, mais très pures. Pas transparentes, non, mais pas non plus souillées d'impuretés. Comme si j'étais moi et pas moi. Éprouver un tel sentiment était vraiment quelque chose de fabuleux. »

Shéhérazade avait commencé à s'introduire dans des maisons étrangères alors qu'elle était en deuxième année de lycée. Elle fréquentait un établissement public et était amoureuse d'un garçon de sa classe. Il jouait au foot, il était grand et c'était un très bon élève. Un garçon pas vraiment beau, mais correct et très sympathique. Pourtant, comme cela arrive presque toujours dans la vie amoureuse des lycéennes, elle n'était pas payée en retour. Il semblait bien que ce garçon en aimait une autre. Il n'accordait pas le moindre regard à Shéhérazade. Il ne lui adressait pas la parole et ne savait sans doute même pas qu'elle était dans la même classe que lui. Mais elle ne pouvait cependant pas se l'ôter de la tête. Dès qu'elle le voyait, sa respiration s'altérait. Elle avait parfois l'impression qu'elle allait vomir. Si elle n'agissait pas, se disait-elle, elle risquait de devenir folle. Il était néanmoins hors de question qu'elle lui avoue son amour. Cela n'aurait sûrement rien arrangé.

Un jour, elle manqua l'école et se rendit chez le garçon. Son domicile se trouvait à quinze minutes à pied de chez elle. Elle savait que la maison serait vide, grâce à des recherches qu'elle avait menées sur sa famille auparavant. Le père, qui travaillait dans une entreprise de ciment, était mort quelques années plus tôt dans un accident de voiture, sur une autoroute. La mère enseignait le japonais dans un collège du voisinage. La jeune sœur était à l'école. Par conséquent, elle pensait qu'il n'y aurait personne durant la journée.

Naturellement, la porte de l'entrée était fermée à clé. Shéhérazade souleva le paillasson. La clé se trouvait là. Ces petites résidences paisibles de province connaissent peu de criminalité et les habitants ont l'habitude de laisser une clé sous le paillasson ou dans un pot de fleurs.

Par précaution, elle sonna à la porte et attendit un moment pour être sûre qu'il n'y avait personne. Elle regarda ensuite dans la rue afin de vérifier qu'elle n'était pas observée et, enfin, ouvrit la porte. Elle donna un tour de clé en la refermant derrière elle. Elle ôta ses chaussures, les fourra dans un sac en plastique qu'elle glissa dans son sac à dos. Puis elle grimpa sur la pointe des pieds au premier étage.

Sa chambre était là, comme elle s'y attendait. Le lit étroit en bois était fait. Il y avait aussi une petite bibliothèque pleine de livres, une armoire et un bureau. Sur une étagère se trouvait une minichaîne stéréo et quelques CD. Au mur étaient accrochés un calendrier avec une photo de l'équipe de foot de Barcelone et, juste à côté, ce qui ressemblait à la bannière d'une équipe. Rien d'autre. Pas de décoration, pas de photos, de posters, juste des murs couleur crème. À la fenêtre, des rideaux blancs. La chambre était parfaitement rangée, très propre. Pas de livres qui traînaient, pas de vêtements jetés par terre. Sur le bureau, les papiers et les crayons étaient soigneusement ordonnés. Cette chambre témoignait de la personnalité méticuleuse de son occupant. Ou de sa mère, qui prenait soin de la remettre en ordre. Ou des deux. Shéhérazade en fut inquiète. Si la chambre avait été moins bien rangée, personne n'aurait pu remarquer les traces qu'elle risquait de laisser. Ç'aurait été préférable. Elle devait donc se montrer prudente. Mais, en même temps, elle était ravie. La simplicité, la propreté et l'ordre parfait de cette chambre la rendaient heureuse. C'était tellement *lui.*

Shéhérazade s'assit à la table du jeune garçon, se contentant de rester là, immobile, un moment. C'est là que chaque jour il s'assoit pour travailler, songea-t-elle, le cœur battant. Elle prit dans ses mains, l'un après l'autre, chacun des ustensiles du bureau. Elle les caressa, sentit leur odeur, les porta à ses lèvres. Crayons, ciseaux, règle, agrafeuse, agenda – tous, sans exception. Ces objets banals prenaient à ses yeux un éclat étonnant, du fait qu'ils étaient *siens*.

Elle ouvrit ensuite tous les tiroirs, examina soigneusement ce qu'ils contenaient. Dans celui du haut, divisé en plusieurs compartiments, il n'y avait que des articles de bureau, ou des souvenirs. Le deuxième renfermait les cahiers dont il se servait alors ; le troisième (le plus profond) divers documents, de vieux cahiers et des copies d'examen. Presque tout avait un rapport avec la classe ou le foot. Rien d'important sur le plan personnel. Elle avait espéré trouver un journal ou des lettres, mais non. Il n'y avait même pas une photo. Shéhérazade finit par penser que ce n'était pas tout à fait normal. En dehors de sa scolarité et du foot, ce garçon n'avait-il aucune vie ? Ou bien avait-il dissimulé avec soin ce genre de choses, de façon que personne ne les découvre ?

Pourtant, être simplement assise à sa table, laisser ses yeux errer sur les notes qu'il avait prises suffit à combler Shéhérazade. Peut-être devenait-elle folle. Pour se calmer, elle se leva de la chaise et s'assit par terre. Puis elle contempla le plafond. Il y avait toujours autant de silence. Pas le moindre son. Et c'est ainsi qu'elle put redevenir une lamproie au fond des eaux.

« Tu es donc juste entrée dans sa chambre, tu as pris des affaires à lui dans tes mains, et tu es restée assise ? demanda Habara.

— Non, pas seulement, répondit Shéhérazade. Je voulais avoir quelque chose qui lui appartienne. Emporter quelque chose dont il se servait tous les jours, ou bien qu'il portait sur lui. Mais ça ne devait pas être important, sans quoi il l'aurait vu tout de suite. Alors j'ai volé un de ses crayons.



— Juste un crayon ?

— Oui. Un vieux crayon. Mais je ne voulais pas seulement commettre un vol. Sinon, j'aurais été une vulgaire chapardeuse. Le sens de *ce que j'étais* aurait été alors perdu. Parce que, après tout, j'étais une "Voleuse d'Amour". »

Une Voleuse d'Amour ? Habara songea qu'on aurait dit le titre d'un film au temps du cinéma muet.

« C'est pourquoi j'ai décidé de laisser quelque chose en échange, une sorte de *signe.* Comme une preuve que j'avais été là. Une contrepartie, pour prouver que je n'étais pas une simple voleuse. Mais je n'arrivais pas à trouver quel objet pouvait convenir. J'ai fouillé dans mon sac à dos, dans mes poches, sans rien dénicher de valable. Je m'en suis voulu de ne pas avoir songé à apporter quelque chose en échange… mais il était trop tard. Alors, en fin de compte, j'ai décidé de laisser un tampon. Bien sûr, un tampon neuf, encore dans son emballage. Comme mes règles devaient arriver bientôt, je l'avais emporté, au cas où. Je l'ai déposé dans le tiroir du bas, tout au fond, un endroit difficile à trouver. Et je me suis alors sentie tout excitée. Qu'il y ait ainsi, au fond de l'un de ses tiroirs, un tampon à moi. C'est peut-être d'ailleurs parce que j'étais tellement excitée que mes règles ont commencé juste après. »

Un crayon et un tampon, se dit Habara. Voilà ce qu'il devrait écrire dans son journal. « Voleuse d'Amour, crayon et tampon. » Qui pourrait bien y comprendre quelque chose ?

« J'ai dû rester à peine un quart d'heure là-bas. C'était la première fois que j'entrais ainsi dans une maison étrangère, tu vois, et puis j'avais peur que quelqu'un ne revienne. Il m'était donc impossible de m'attarder. Avant de repartir, j'ai bien regardé à l'extérieur pour être sûre qu'il n'y avait personne, je suis sortie rapidement de la maison, j'ai refermé la porte, je l'ai verrouillée et j'ai remis la clé sous le paillasson. Puis je suis retournée au lycée. Avec son précieux crayon. »

Shéhérazade resta silencieuse un moment. Apparemment, elle était remontée dans le temps et revoyait l'un après l'autre les événements qui s'étaient alors produits.

« Ensuite, durant une semaine, j'ai vécu avec un sentiment de satisfaction tel que je n'en avais jamais connu jusqu'à ce jour, reprit Shéhérazade. Avec *son* crayon, je gribouillais n'importe quoi sur mon cahier. Je sentais son odeur, je l'embrassais, je le frottais sur mes joues, je le faisais tourner entre mes doigts. Parfois, je le mettais dans ma bouche et le suçais. Forcément, cela me chagrinait de le voir rapetisser, mais je ne pouvais m'empêcher de m'en servir sans cesse. S'il devenait vraiment trop petit, me disais-je, je pourrais toujours retourner là-bas et en chiper un autre. Il y en avait tellement sur son bureau qu'il ne s'apercevrait même pas si l'un d'eux disparaissait. Et il ne s'était sans doute pas rendu compte de la présence d'un tampon dans son tiroir. À cette pensée, je me sentais terriblement excitée. Je ressentais de drôles de picotements par là, en bas. Pour les faire cesser, il fallait que je serre les genoux, sous le pupitre, et que je les frotte. Cela ne me faisait plus rien que dans la vie réelle il ne me regarde même pas, ou qu'il fasse comme si je n'existais pas. Parce que, en secret, j'avais dans la main une part de lui.

— C'était un peu comme un rituel magique, dit Habara.

— Oui, en un sens, c'était une sorte de pratique magique. Je l'ai compris plus tard, lorsque je suis tombée sur un livre qui traitait de ces questions. Mais, à l'époque, j'étais encore lycéenne, et les pensées de ce genre étaient très éloignées de moi. J'étais emportée par mes désirs. Je savais que cela risquait de très mal finir. Si j'étais prise en flagrant délit de vol, je pourrais être renvoyée du lycée. Et si l'affaire s'ébruitait, il me serait difficile de continuer à vivre dans cette ville. Combien de fois me le suis-je répété ? Mais cela m'était égal. J'en étais à un stade où j'avais un peu perdu la tête. »

Dix jours plus tard, Shéhérazade manqua de nouveau le lycée et fit une deuxième visite chez le garçon. Il était 11 heures du matin. Comme la première fois, elle prit la clé sous le paillasson, pénétra dans la maison et monta à l'étage. Sa chambre était toujours aussi bien rangée, son lit parfaitement fait. Shéhérazade s'empara d'un crayon usagé mais encore très long et le déposa précieusement dans sa propre trousse. Après quoi, elle s'allongea avec mille précautions sur le lit. Elle lissa sa jupe, croisa les mains sur sa poitrine et observa le plafond. C'était donc dans ce lit qu'il dormait chaque nuit. À cette pensée, elle sentit son cœur s'emballer, son souffle s'accélérer. L'air ne parvenait plus à ses poumons. Sa gorge la brûlait et chaque respiration lui était douloureuse.

Shéhérazade descendit du lit, arrangea le couvre-lit et s'assit par terre, comme elle l'avait fait la première fois. Puis elle leva la tête et regarda le plafond. Il est encore trop tôt pour que je m'allonge sur son lit, songea-t-elle. C'est trop d'émotions.

Cette fois, Shéhérazade resta une demi-heure dans la chambre. Elle sortit des cahiers d'un tiroir et les parcourut du regard. Elle tomba sur le compte rendu d'un roman et le lut. Il s'agissait de *Kokoro* de Natsume Sôseki[1]. Le garçon avait fait ce travail durant les vacances d'été. Son écriture était très belle, la calligraphie des idéogrammes magnifique, telle qu'il sied à un bon élève. Aucune erreur ou omission. Il avait eu comme appréciation « excellent ». Bien entendu. N'importe quel professeur, à la vue d'une écriture aussi parfaite, aurait noté le devoir « excellent » –

qu'il l'ait lu ou pas.

Shéhérazade ouvrit ensuite les tiroirs de son armoire et en examina le contenu, méthodiquement. Sous-vêtements et chaussettes. Chemises, pantalons. Tenues de foot. Le tout propre et bien plié. Aucun vêtement n'était taché ni élimé.

Pliait-il lui-même ses affaires ? Ou était-ce sa mère ? Sans doute sa mère. Shéhérazade ressentit une jalousie féroce en pensant à cette femme, en droit d'avoir ces attentions quotidiennes.

Elle se pencha pour humer à fond l'odeur de ses vêtements. Elle sentit des parfums de lessive et de séchage au soleil. Sortant d'un tiroir un tee-shirt gris, elle le déplia, le pressa sur son visage. Peut-être resterait-il des odeurs de transpiration sous les manches ? Non, rien. Elle garda néanmoins un long moment le tee-shirt collé sur son visage, inspirant profondément par le nez. Elle eut envie de l'emporter. Mais c'était trop dangereux. Tous ses vêtements étaient si bien ordonnés. Il devait se souvenir avec précision (lui, ou sa mère) du nombre de ses tee-shirts. S'il lui en manquait un seul, ça ferait un foin du diable.

Finalement, elle renonça. Elle replia le tee-shirt soigneusement, le remit dans le tiroir. Elle devait être prudente. Ne pas prendre de risques inconsidérés. À la place, elle emporta un petit badge, en forme de ballon de foot, qu'elle découvrit au fond d'un des tiroirs. Il semblait remonter à l'époque où le garçon jouait chez les poussins. C'était un objet déjà ancien, qui n'avait pas l'air très précieux. Il y avait des chances que l'on ne remarque pas sa disparition. Ou que le temps passe avant qu'on ne la remarque. Puis elle vérifia si le tampon était toujours à sa place. Il y était bien, il n'avait pas bougé.

Shéhérazade tenta d'imaginer ce qui se passerait si sa mère découvrait le tampon caché au fond du tiroir. Quelles seraient ses pensées ? En parlerait-elle directement à son fils et lui ferait-elle subir un interrogatoire ? En lui demandant pour quelle raison un objet pareil se trouvait dans un tiroir de son bureau, notamment ? Ou bien garderait-elle pour elle sa découverte, sans pour autant cesser d'envisager diverses suppositions ? Shéhérazade n'avait aucune idée de la façon dont la mère réagirait. Mais elle décida de laisser le tampon à sa place. Après tout, c'était le tout premier signe qu'elle avait semé.

Trois de ses cheveux marquèrent la visite de ce jour. La veille au soir, elle les avait coupés et enveloppés dans un film plastique. Elle avait glissé celui-ci dans une petite enveloppe. Elle sortit alors l'enveloppe de son sac à dos et l'inséra entre de vieux cahiers de mathématiques, dans un des tiroirs. Les cheveux étaient noirs, raides, ni trop longs ni trop courts. À moins de pratiquer une analyse d'ADN, personne ne pourrait savoir à qui ils appartenaient. Mais on voyait au premier coup d'œil que c'étaient des cheveux féminins.

Elle sortit de la maison, repartit à pied au lycée, où elle arriva juste à temps pour le premier cours de l'après-midi. Cette fois encore, elle éprouva un sentiment d'intense satisfaction durant une dizaine de jours. Elle avait l'impression que le garçon lui appartenait beaucoup plus qu'auparavant. Ce qui ne signifiait pas, bien sûr, que tout allait se terminer le plus heureusement du monde. Comme elle-même l'avait fait remarquer, s'introduire dans des maisons était devenu une forme d'addiction.

Arrivée à ce point de son récit, Shéhérazade jeta un œil sur le réveil posé sur la table de chevet et déclara, comme si elle se parlait à elle-même : « Il faut que je m'en aille… » Elle sortit du lit et commença à s'habiller. Le réveil indiquait 16 h 32. Elle remit sa culotte de coton blanc, simple et pratique, attacha son soutien-gorge dans le dos, passa son jean, enfila par la tête son sweat bleu foncé siglé Nike, puis elle alla à la salle de bains, se savonna les mains avec soin, passa rapidement la brosse dans ses cheveux et partit au volant de sa Mazda bleue.

Habara se retrouva seul et, n'ayant rien de mieux à faire, il se mit à repenser à l'histoire qu'elle venait de lui raconter, encore et encore, telle une vache qui rumine son herbe. Comme toujours, il n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle se poursuivrait. Il avait aussi du mal à se représenter Shéhérazade en lycéenne. Était-elle plus mince, alors ? Portait-elle un uniforme, des socquettes blanches, des nattes ?

Il n'avait pas encore faim et, avant de préparer le dîner, il voulut continuer la lecture de son livre, mais il ne parvint absolument pas à se concentrer. Les images obsédantes de Shéhérazade montant à pas de loup à l'étage de la maison, ou de la jeune lycéenne enfouissant son visage dans un tee-shirt de son camarade de classe pour humer son odeur ne cessaient de tourbillonner dans sa tête. Il était très impatient d'entendre la suite de l'histoire.

Shéhérazade revint à la « maison » trois jours plus tard, une fois le week-end achevé. Comme à son habitude, elle apportait de grands sacs en papier bourrés de provisions. Elle tria les produits qui se trouvaient dans le réfrigérateur, vérifiant les dates de péremption, puis elle s'assura qu'il y avait assez de boîtes de conserve et de bouteilles dans le placard. Elle contrôla également le niveau des pots à épices et enfin dressa une liste de provisions pour la fois suivante. Elle mit quelques bouteilles de Perrier au réfrigérateur. Et elle posa sur la table les livres et les DVD qu'elle lui avait apportés.

« Y a-t-il autre chose que tu aimerais avoir ? lui demanda-t-elle.

— Pas spécialement », répondit Habara.



Après quoi, comme toujours, ils se mirent au lit et firent l'amour. Les préliminaires achevés, il enfila un préservatif (elle insistait pour qu'il en mette un du début à la fin) et la pénétra. Puis il éjacula après un temps convenable. Si cet acte entre eux n'était pas vraiment accompli par obligation, il ne leur enflammait pas non plus le cœur. Elle paraissait toujours sur ses gardes, comme si elle craignait un trop-plein d'enthousiasme. Un peu comme un moniteur d'auto-école qui préfère que ses élèves ne manifestent pas de passion excessive pour la conduite.

Après avoir jeté un regard professionnel sur la quantité de sperme contenue dans le préservatif, Shéhérazade reprit son histoire.

Après sa deuxième incursion dans la maison du garçon, elle avait été pleinement satisfaite durant une dizaine de jours. Elle avait toujours dans sa trousse le badge en forme de ballon de foot. Parfois, elle le caressait pendant les cours. Elle mordillait le crayon, en léchait la mine. Puis elle songeait à sa chambre. À la table sur laquelle il étudiait, au lit dans lequel il dormait, à l'armoire qui renfermait ses vêtements, à ses caleçons blancs tout propres, et aussi au tampon et aux trois cheveux qu'elle avait dissimulés dans les tiroirs.

Depuis qu'elle s'était livrée à ces activités spéciales, elle avait perdu presque tout intérêt pour le travail scolaire et ne parvenait plus à se concentrer. En classe, elle ne cessait de jouer avec le badge ou le crayon, ou bien elle se perdait dans ses rêveries. Une fois rentrée à la maison, elle était incapable de faire ses devoirs. En principe, Shéhérazade n'était pas mauvaise élève. Certes, elle n'était pas en tête de classe, mais elle était sérieuse et ses résultats étaient toujours au-dessus de la moyenne. Aussi, lorsqu'elle était interrogée et ne pouvait fournir la moindre réponse, ses professeurs avaient-ils tendance à se montrer plus perplexes qu'irrités. Elle fut convoquée dans la salle des professeurs et on lui demanda si elle avait des problèmes, ce qui n'allait pas. Elle fut dans l'incapacité de répondre. Tout juste bredouilla-t-elle quelques mots vagues sur son manque de forme. Bien entendu, comment aurait-elle avoué qu'en réalité elle aimait un garçon, qu'elle s'était introduite chez lui à plusieurs reprises, qu'elle lui avait volé un crayon et un badge, qu'elle passait son temps à rêvasser en les tripotant, et qu'elle ne pensait à rien d'autre qu'à ce garçon ? C'étaient des secrets lourds et sombres, qu'elle devait garder pour elle seule.

« J'en étais arrivée à un point où il fallait que je m'introduise chez lui à intervalles réguliers, dit Shéhérazade. J'en avais besoin. C'était bien sûr très risqué. Je le savais parfaitement. Un jour ou l'autre, je pouvais me faire pincer, et on appellerait la police. Cette perspective me terrifiait. Mais, quand une roue a commencé à dévaler une pente, plus rien ne l'arrête. Dix jours après ma deuxième "visite", mes pieds m'entraînaient de nouveau là-bas, tout naturellement. Il fallait que j'y aille. Sinon, je serais devenue folle. Mais, à y repenser maintenant, je me dis que j'étais sans doute réellement un peu dérangée.

— Ce n'était pas un problème de manquer le lycée si souvent ? demanda Habara.

— Avec leur entreprise, mes parents étaient bien trop occupés pour avoir le temps de me prêter beaucoup attention. Je ne leur avais jamais posé de problème jusque-là, jamais je n'avais remis en cause leur autorité. Ils pensaient donc qu'on pouvait me faire confiance. Et puis c'était un jeu d'enfant de fabriquer des mots d'excuse. J'imitais l'écriture de ma mère, j'expliquais la raison pour laquelle je m'absentais, je signais et j'appliquais son sceau. Auparavant, j'avais dit à mon professeur principal que j'avais un petit problème qui m'obligeait à aller à l'hôpital de temps en temps, et que je devrais parfois m'absenter une demi-journée. Comme il y avait dans ma classe de vrais "décrocheurs", dont les professeurs ne savaient que faire, personne ne se souciait de mes petites absences. »

Shéhérazade jeta un coup d'œil au réveil et continua.

« Je pris la clé sous le paillasson de l'entrée, j'ouvris la porte et je pénétrai à l'intérieur. Comme toujours, la maison était silencieuse. Non, je dirais même qu'il y régnait un silence absolu. Au point que le thermostat du réfrigérateur, dans la cuisine, me fit sursauter. On aurait dit un gros animal qui soupirait. Il y eut aussi le téléphone. La sonnerie me parut si stridente que je crus que mon cœur allait s'arrêter. Je transpirais à grosses gouttes. Naturellement, personne ne répondit, mais la sonnerie continua. Dix fois. Après, le silence fut encore plus épais. »

Ce jour-là, Shéhérazade resta allongée un long moment sur le lit du garçon. Les battements de son cœur étaient moins violents et elle pouvait respirer normalement. Elle l'imaginait dormant paisiblement à côté d'elle. Elle avait presque le sentiment que, si elle allongeait la main, elle pourrait toucher ses bras vigoureux. Bien sûr, elle le savait, il n'était pas là. Elle se perdait simplement dans les brumes de ses fantasmes.

Elle éprouva ensuite l'envie irrépressible de respirer son odeur. Elle se leva du lit, ouvrit les tiroirs de son armoire et chercha une de ses chemises. Toutes avaient été lavées, séchées au soleil, soigneusement roulées pour ne pas laisser de plis. On aurait dit des biscuits roulés. Il n'y avait plus la moindre tache, la moindre odeur. Comme l'autre fois.

Elle eut alors une idée. Ça pourrait peut-être marcher. Elle redescendit en vitesse au rez-de-chaussée. Dans la salle de bains, elle trouva un panier à linge et en souleva le couvercle. Étaient déposés là les vêtements sales des trois membres de la famille, la mère, la petite sœur et lui. Portés depuis un jour, semblait-il. Shéhérazade en sortit un, qui avait l'air masculin. Un tee-shirt blanc BVD. Elle le renifla. Aucun doute, il y avait bien là les odeurs de transpiration d'un jeune homme. Des effluves puissants, qu'elle avait déjà sentis quand les garçons de sa classe



étaient près d’elle. Mais *son* odeur combla Shéhérazade d’une joie démesurée. Elle enfouit son visage sous les manches du tee-shirt, respira à fond… et c’était comme si ses bras l’enlaçaient fermement.

Emportant le tee-shirt, elle remonta à l’étage et s’allongea de nouveau sur le lit. Puis elle appliqua le vêtement sur son visage et continua sans relâche à respirer les effluves de sueur. Au bout d’un certain temps, elle sentit le bas de son corps s’alanguir. Elle eut la sensation que ses seins durcissaient. Étaient-ce ses règles qui allaient arriver ? Non, il était trop tôt, c’était autre chose. Elle supposa que c’était le désir sexuel. Mais alors, que devait-elle faire ? Elle n’en avait pas la moindre idée. En tout cas, *ici*, elle ne pouvait rien. Elle était tout de même sur *son* lit, dans *sa* chambre.

Shéhérazade décida d’emporter le tee-shirt odorant. Certes, c’était dangereux. Sa mère risquait de s’apercevoir qu’il en manquait un. Sans aller jusqu’à imaginer que quelqu’un l’avait volé, elle se creuserait la tête pour savoir où il pouvait bien être. Vu sa maison, ce devait être une dingue du rangement. Si quelque chose manquait, elle le chercherait partout, dans tous les coins, tel un chien policier. Et fatalement, dans la chambre de son précieux fils, elle finirait par trouver des traces du passage de Shéhérazade. Mais, même en étant consciente de ce risque, la jeune fille ne pouvait se séparer du tee-shirt. Sa tête n’était pas en mesure de commander son cœur.

Que pouvait-elle laisser en échange ? Shéhérazade réfléchit. Elle se dit que sa petite culotte ferait l’affaire. Elle était plutôt ordinaire, simple, pas trop usée, et elle l’avait enfilée le matin même. Elle pourrait la cacher tout au fond de son placard. Il lui semblait que c’était le meilleur choix. Mais, quand elle l’enleva, elle s’aperçut que le fond était humide. Sans doute à cause de son excitation. Elle la sentit mais n’y décela pas d’odeur. Pourtant, il lui était impossible de laisser dans sa chambre quelque chose ainsi souillé par son désir sexuel. Elle en aurait eu honte. Elle remit sa culotte et décida de laisser autre chose à la place. Mais quoi ?

Shéhérazade s’interrompit. Elle resta longtemps sans parler. Les yeux clos, elle respirait paisiblement. Allongé à côté d’elle, Habara resta également silencieux, attendant qu’elle continue son histoire.

« Dis-moi, Habara », dit-elle. Elle ouvrit les yeux. C’était la première fois qu’elle l’appelait par son nom. Habara la regarda.

« Tu crois qu’on pourrait le refaire ?

— Je pense que oui », répondit-il.

Et ils s’étreignirent à nouveau. Mais Shéhérazade, cette fois, se montra sous un jour totalement différent. Jusqu’au plus profond d’elle, elle se fit tendre et accueillante. Sa peau avait retrouvé de l’éclat, elle était jeune et fraîche. Habara supposa que les souvenirs de son expérience dans la maison de son camarade s’étaient ranimés dans l’instant présent, qu’ils s’étaient revivifiés. Non, cette femme avait *réellement* remonté le cours du temps, elle était véritablement redevenue une jeune fille de dix-sept ans. Comme dans une vie antérieure. Shéhérazade avait eu ce pouvoir. La puissance de sa narration avait rejailli sur elle-même. Comme un hypnotiseur de génie qui aurait réussi, à l’aide d’un miroir, à s’hypnotiser lui-même.

Ils firent ainsi l’amour longuement, passionnément. À la fin, Shéhérazade montra tous les signes d’une jouissance extrême. Elle fut agitée de violents tremblements. À cet instant, son visage était métamorphosé. Pour Habara, ce fut comme s’il entrevoyait fugitivement la jeune fille de dix-sept ans qu’elle avait été. Et cette adolescente torturée, par hasard enfermée dans le corps d’une femme de trente-cinq ans, se trouvait à présent dans ses bras. Il le comprenait très bien. Tremblante, les yeux fermés, elle ne cessait de humer innocemment le tee-shirt imprégné de sueur du jeune garçon.

Cette fois, Shéhérazade ne lui raconta pas d’histoire après l’amour. Elle n’examina pas non plus son préservatif. Tous deux restèrent allongés côte à côte en silence. Elle avait ouvert les yeux et contemplait le plafond. Comme une lamproie qui observerait la surface brillante des eaux. Quand elle retournait à cet état-là, elle séjournait dans un autre monde, dans un autre temps. Ah, comme ce serait bien, pensa Habara, si je n’étais plus un homme aussi étroitement limité, nommé Nobuyuki Habara, mais une lamproie anonyme… Si nous étions tous les deux des lamproies, accrochées côte à côte sur un rocher, nous oscillerions au gré des courants en guettant l’arrivée d’une belle truite au-dessus de nous.

Il finit par rompre le silence.

« En fin de compte, que lui as-tu laissé en échange de son tee-shirt ? » demanda-t-il.

Elle ne lui répondit pas tout de suite.

« Rien, dit-elle enfin. Rien, parce que je n’avais rien qui puisse vraiment correspondre à son vêtement avec ses odeurs. J’ai seulement emporté le tee-shirt. C’est ainsi que je suis devenue une simple voleuse. »

Douze jours plus tard, quand Shéhérazade effectua sa quatrième visite au domicile du garçon, une nouvelle serrure avait été installée sur la porte d’entrée. Sa couleur dorée brillait au soleil de midi, comme pour s’enorgueillir de sa



solidité. Et, sous le paillasson, il n'y avait plus de clé. Pas de doute : après la disparition du tee-shirt, la mère avait eu des soupçons. De son œil acéré, elle avait dû fouiller la maison de fond en comble et découvrir d'autres étrangetés. Quelqu'un s'était peut-être introduit chez eux en leur absence. Elle avait donc fait changer la serrure aussitôt. C'était une femme capable de porter un jugement sûr et qui agissait promptement.

Naturellement, Shéhérazade fut déçue à la vue de cette serrure, mais, en même temps, elle éprouva un certain soulagement. C'était comme si quelqu'un l'avait suivie et lui avait ôté des épaules une charge pesante. Je n'ai plus à m'introduire chez lui désormais, songea-t-elle. Car il ne faisait aucun doute que, si la serrure n'avait pas été changée, elle aurait continué ses incursions encore et encore et aurait agi avec de plus en plus de témérité. À plus ou moins brève échéance, la catastrophe serait arrivée. Un membre de la famille rentrant à l'improviste aurait pu tomber sur elle quand elle était à l'étage, par exemple. Elle aurait été acculée. Elle n'aurait rien pu dire pour sa défense. Tôt ou tard, c'était ce qui l'attendait, et les conséquences auraient été désastreuses. Elle avait échappé à ce terrible dénouement. Même si elle n'avait jamais rencontré cette femme, elle devait peut-être lui être reconnaissante d'avoir eu un œil aussi perçant.

Chaque soir, avant de s'endormir, Shéhérazade respirait le tee-shirt imprégné de l'odeur du garçon. Elle le posait juste à côté d'elle. Le matin, au moment de partir au lycée, elle l'enveloppait dans du papier et le cachait dans un endroit où l'on ne risquait pas de le trouver. Le soir, après le dîner, une fois seule dans sa chambre, elle le sortait de nouveau, le caressait, le humait. Elle craignait que peu à peu l'odeur ne s'atténue et ne disparaisse, mais ce n'est pas ce qui se produisit. Les effluves de sueur persistaient, tels des souvenirs marquants qui jamais ne s'évanouissent.

À présent qu'elle ne pouvait plus s'introduire chez lui (qu'elle n'était plus obligée de le faire), Shéhérazade retrouvait peu à peu un certain équilibre mental. En classe, elle passait moins de temps à rêvasser et était plus attentive à ce que disaient les professeurs. Malgré tout, elle se concentrait essentiellement sur les faits et gestes du garçon, bien davantage que sur les cours. Elle l'épiait sans relâche, pour voir s'il se comportait de façon étrange ou s'il était excité. Mais il se montrait exactement comme à son habitude. Il riait toujours bruyamment, à gorge déployée, et quand un professeur l'interrogeait, il donnait aussitôt la bonne réponse. Après les cours, il continuait à jouer au foot comme un forcené. Hurlant et suant. Elle ne pouvait déceler quoi que ce soit chez lui sortant de l'ordinaire. Un garçon étonnamment normal, songeait-elle avec admiration. Apparemment sans le moindre côté sombre.

Pourtant, Shéhérazade connaissait un aspect de lui moins éclatant ou, en tout cas, un peu plus obscur. Elle était peut-être la seule à le connaître (en dehors de sa mère, éventuellement). Au cours de sa troisième visite chez lui, elle avait trouvé un certain nombre de revues porno, bien cachées au fond de son placard. On y voyait des femmes nues, jambes écartées, qui exhibaient leur sexe. Certaines photos montraient des accouplements : des hommes introduisaient leur pénis en érection – de véritables gourdins – dans des femmes, adoptant des positions incroyablement peu naturelles. C'était la première fois que Shéhérazade voyait des photos pareilles. Elle s'était installée à la table du garçon et avait feuilleté longuement ces revues, étudiant chaque photo avec un grand intérêt. Elle s'était dit qu'il devait se masturber en les regardant. Mais cela ne lui avait pas paru spécialement répugnant. Elle n'avait pas éprouvé de déception à l'idée qu'il possède aussi une face cachée. Elle estimait d'ailleurs que la masturbation était un acte naturel. Il fallait bien que le sperme se répande quelque part. C'était ainsi que fonctionnait le corps des hommes (comme les femmes qui, elles, avaient leurs règles). En ce sens, il était un adolescent tout à fait ordinaire. Ni un héros ni un saint. Ce qui l'avait plutôt soulagée.

« Une fois que mes incursions chez lui eurent cessé, mon intérêt à son égard se mit à diminuer. Petit à petit, comme la marée qui se retire d'une vaste plage en pente douce. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je respirais son tee-shirt avec moins de passion, je caressais son crayon ou son badge moins souvent. La fièvre était retombée. Ce que j'avais attrapé, ce n'était pas *quelque chose comme* une maladie, non, c'était une vraie maladie. Et, tant qu'elle avait duré, j'avais eu une grosse fièvre, qui m'empêchait de penser correctement. Peut-être tout le monde doit-il traverser ces périodes de folie, à un moment ou à un autre de sa vie. Ou bien était-ce seulement quelque chose de spécial, que moi seule avais connu. Est-ce que ce genre de choses t'est déjà arrivé ? »

Habara réfléchit. « Non, je ne crois pas avoir traversé de moment aussi particulier », répondit-il.

Shéhérazade parut un peu dépitée. « En tout cas, après le lycée, je l'ai complètement oublié. Si facilement que j'ai trouvé ça étrange, d'ailleurs. J'avais du mal à comprendre ce qui, chez lui, m'avait attirée à ce point quand j'avais dix-sept ans. La vie est bizarre, tu ne trouves pas ? Les choses qui, à un moment donné, vous ont transporté, pour lesquelles vous étiez prêt à tout donner, voilà que vous constatez avec stupéfaction que leur éclat s'est évanoui. Elles ont changé avec le temps, ou bien vous les voyez désormais sous un angle différent. J'étais tout à fait incapable de comprendre ce que j'avais vu jadis en lui. Voilà, c'était l'histoire de ma "période cambrioleuse". »

L'expression faisait penser à la « période bleue » de Picasso, pensa Habara. Mais il comprenait très bien ce qu'elle avait voulu lui dire.

Elle jeta un coup d'œil au réveil. Elle devrait bientôt rentrer chez elle. Avant de poursuivre, elle marqua une pause qui pouvait s'interpréter de différentes façons.

« À vrai dire, ce n'est pas la fin de l'histoire. Quatre ans plus tard, alors que j'étais en deuxième année dans mon

école d'infirmière, par un étrange coup du destin, nous nous sommes rencontrés de nouveau. Sa mère a joué un grand rôle là-dedans, et toute l'affaire a eu quelque chose d'incroyable, un peu comme une de ces vieilles histoires de fantômes. Tu aimerais l'entendre ?

— Oui, beaucoup, répondit Habara.

— Ce sera pour ma prochaine visite. Il me faudra pas mal de temps pour te la raconter, et maintenant je dois rentrer et préparer le dîner. »

Elle se leva et entreprit d'enfiler ses vêtements – culotte, bas, caraco, jupe et blouse. Allongé sur le lit, Habara suivait attentivement tous ses gestes. Peut-être la manière qu'avait une femme de s'habiller était-elle plus intéressante que sa manière de se déshabiller.

« Y a-t-il un livre que tu aimerais lire ? » demanda Shéhérazade juste avant de partir. Non, pas spécialement, répondit Habara. Il faillit ajouter qu'il avait surtout envie d'entendre la fin de son histoire, mais il ne le dit pas. Il avait le sentiment que cet aveu risquerait de l'empêcher d'entendre cette fin à tout jamais.

Ce soir-là, Habara se coucha de bonne heure. Il pensait à Shéhérazade. Il était tourmenté à l'idée que peut-être il ne la reverrait plus jamais. C'était quelque chose de parfaitement possible. Rien de personnel ne les liait vraiment. Leur relation résultait de la décision arbitraire d'une personne et pouvait à tout moment se terminer sur le caprice de cette même personne. Elle était pour ainsi dire suspendue par un fil très mince. Il était fort probable – non, c'était même *tout à fait sûr* – qu'un jour ce fil se rompe. Cela se ferait, tôt ou tard. Même s'il ne savait quand. Shéhérazade disparue, cela voudrait dire plus de récits à écouter. Et toutes ces histoires étranges, inconnues, qu'elle aurait pu lui raconter seraient perdues pour lui.

Il se pourrait aussi qu'il soit totalement privé de liberté et tenu éloigné non seulement de Shéhérazade, mais de toutes les femmes. Cette possibilité était réelle. Jamais plus alors il n'aurait l'occasion de pénétrer dans la chaude moiteur de leur corps. Jamais plus il ne les sentirait trembler dans ses bras. Le plus pénible pour Habara, cependant, plus encore que la fin des relations sexuelles, serait de perdre ces moments d'intimité qu'il avait partagés avec elles. Voilà au fond ce que signifiait perdre une femme. Les femmes vous dispensaient des moments très particuliers, durant lesquels vous étiez plongé en pleine réalité alors qu'en même temps cette réalité était annulée. Et Shéhérazade lui avait offert de ces moments-là à profusion. Ce qui le rendait plus triste que tout, c'était la pensée qu'il pourrait perdre tout cela un jour.

Habara ferma les yeux et cessa de penser à Shéhérazade. À la place, il se représenta sous la forme d'une lamproie. Une lamproie dépourvue de mâchoires, accrochée à un rocher, cachée dans des algues, qui se balançait de-ci de-là. Dans l'attente d'une truite qui passerait. Mais il eut beau attendre, aucune truite n'apparut. Ni une maigre ni une grosse. Bientôt le soleil se coucherait et les ténèbres envelopperaient le monde.

---

1. Traduit en français sous le titre *Le Pauvre Cœur des hommes. (N.d.l.T.)*

Le bar de Kino

L'HOMME S'ASSEYAIT toujours à la même place. Sur le tabouret situé tout au bout du comptoir. Quand il n'était pas occupé, bien entendu. Mais, en général, personne n'était assis là. Le bar était rarement bondé, et ce siège était le plus discret et le moins confortable. Un escalier, à l'arrière, faisait que le plafond était très bas, en pente : on risquait toujours de se cogner la tête en se levant si l'on ne faisait pas attention. L'homme était grand, et pourtant il semblait étrangement préférer cet endroit exigu.

Kino se rappelait la première fois que l'homme était entré dans son bar. Son apparence l'avait aussitôt frappé. D'abord parce qu'il avait le crâne complètement rasé (comme s'il venait d'être tondu, ce qui lui donnait des reflets bleuâtres), mais également parce que, malgré sa maigreur, il était carré d'épaules et que dans ses yeux brillait une lueur singulière. Il avait aussi les pommettes saillantes et un large front. Sans doute la petite trentaine. Il portait un long imperméable gris alors qu'il ne pleuvait pas et qu'il n'y avait aucun nuage menaçant. C'est pourquoi, au premier abord, Kino se demanda s'il n'appartenait pas au milieu des yakuzas ; il se sentit un peu tendu en sa présence et se tint sur ses gardes. C'était le début de soirée d'une mi-avril assez froide, il était 19 h 30, il n'y avait pas d'autre client.

L'homme choisit cette place, à l'extrémité du comptoir, enleva son imperméable, le suspendit à un crochet au mur et, d'une voix calme, commanda une bière. Puis, sans un mot de plus, il se plongea dans un gros livre. Il semblait totalement absorbé dans sa lecture. Environ une demi-heure plus tard, ayant terminé sa bière, il leva très légèrement la main pour attirer l'attention de Kino, commanda un whisky. De quelle marque ? voulut savoir Kino, mais l'homme lui répondit qu'il n'avait aucune préférence.

« Juste un scotch ordinaire. Un double. Avec le même volume d'eau et un peu de glace, je vous prie. »

Un scotch ordinaire ? Kino versa du White Label dans un verre, ajouta le même volume d'eau et deux petits glaçons qui avaient une jolie forme. L'homme avala une gorgée, parut procéder à un examen minutieux, étrécit les yeux. « Parfait », dit-il.

Il continua à lire pendant une demi-heure, puis il se leva et régla ses consommations. Il laissa sur le comptoir le montant exact, comme s'il voulait se débarrasser de sa petite monnaie. Quand l'homme eut disparu, Kino se sentit soulagé. Pourtant, même après son départ, sa présence continua à flotter quelque temps dans le bar. Alors que Kino se tenait derrière le comptoir, occupé à préparer des plats, il lançait des regards de temps à autre vers la place qu'avait occupée l'homme peu auparavant, comme s'il était encore là, comme s'il allait lever la main pour commander quelque chose.

L'homme se mit à fréquenter le bar régulièrement. Une fois par semaine, ou, le plus souvent, deux. Il buvait d'abord une bière avant de commander un whisky (White Label, avec le même volume d'eau, quelques glaçons). De temps en temps, il prenait un second whisky, mais en général il s'en tenait à un seul. Il lui arrivait parfois d'étudier le menu du jour écrit au tableau noir, de commander un repas léger.

C'était un homme taciturne. Il était pourtant devenu un habitué, mais, la plupart du temps, en dehors de sa commande, il ne disait pas un mot. Si son regard croisait celui de Kino, il avait un petit hochement de tête, rien de plus. Comme pour dire : Oui, on se connaît. Il arrivait toujours dans le bar assez tôt, un livre sous le bras, allait s'asseoir au comptoir et se mettait à lire. Invariablement de gros ouvrages reliés. Jamais de livres de poche. Quand il était fatigué de lire (à ce que supposait Kino), il relevait la tête et examinait la série d'alcools alignés sur une étagère, en face de lui, comme s'il observait d'étonnants animaux empaillés venus de contrées lointaines.

Une fois que Kino se fut habitué à sa présence, néanmoins, il ne ressentit plus aucune crainte à se retrouver seul avec lui. Lui-même ne parlait pas beaucoup et ne trouvait pas pénible de garder le silence alors que d'autres personnes se tenaient dans le même lieu. Quand l'homme était occupé à lire, Kino vaquait à ses tâches habituelles : il lavait la vaisselle, préparait des sauces, choisissait des disques, ou encore s'asseyait sur une chaise et épluchait soigneusement les journaux, les éditions du matin et du soir, comme s'il avait été seul.

Kino ne savait pas comment s'appelait l'homme. Alors que l'inverse n'était pas vrai. En effet, Kino avait donné son nom à son bar. L'homme ne s'était pas présenté et Kino n'avait pas osé le lui demander. Après tout, il n'était qu'un habitué, qui buvait bière et whiskies, lisait ses livres en silence, payait ses consommations avec de la monnaie. Il ne dérangeait personne. Pourquoi Kino aurait-il eu besoin d'en savoir davantage ?

Kino avait travaillé durant dix-sept ans dans une société d'articles de sport. Quand il était étudiant, il avait été un excellent coureur de demi-fond, mais, en troisième année, une blessure au tendon d'Achille lui avait fait abandonner tout espoir d'intégrer une équipe professionnelle. Après son diplôme, grâce à la recommandation de son coach, il était entré dans cette société, qui vendait principalement des chaussures de course. Son travail consistait à placer le maximum de produits dans les magasins de sport de tout le pays, et à inciter des athlètes de premier plan à porter

les chaussures de sa société. Bien entendu, cette entreprise de taille moyenne, dont le siège se situait à Okayama, ne pouvait rivaliser avec des marques renommées, comme Mizuno ou Asics. Elle ne possédait pas non plus la puissance financière de Nike ou d'Adidas qui lui aurait permis de signer des contrats exclusifs avec les meilleurs coureurs de la planète. Kino ne disposait même pas des fonds nécessaires pour inviter et recevoir correctement des sportifs célèbres. S'il désirait leur offrir un repas, il devait restreindre ses frais au minimum ou régler la note avec ses propres deniers.

Mais c'est avec beaucoup de minutie, et sans en tirer de bénéfices, que sa société fabriquait des chaussures faites main, destinées aux athlètes de haut niveau. Pas mal de sportifs, d'ailleurs, appréciaient la qualité de ces produits. « Un travail consciencieux porte toujours ses fruits » : telle était la devise du fondateur de la société. Une pensée humble, quelque peu anachronique, qui convenait bien à la personnalité de Kino. Lui qui était un homme plutôt taciturne et peu sociable s'était pourtant révélé être un excellent vendeur. C'est en raison justement de son caractère intègre que les coachs avaient confiance en lui et que quelques athlètes (pas très nombreux, certes) le tenaient en grande estime. Après avoir écouté avec beaucoup d'attention les besoins spécifiques de chaque coureur, il les transmettait scrupuleusement aux responsables de la fabrication. Il jugeait son travail intéressant et en était satisfait. Évidemment, il n'était pas très bien payé, mais c'était un métier qui lui convenait. S'il ne pouvait plus courir lui-même, il éprouvait toujours du bonheur à voir de jeunes sportifs encore en devenir s'élancer magnifiquement sur les pistes.

Lorsque Kino démissionna, ce ne fut donc pas parce qu'il était mécontent de son travail, mais parce qu'il se trouva soudain confronté à un problème conjugal. Il découvrit que sa femme avait une liaison avec son meilleur ami au sein de l'entreprise. Kino passait plus de temps en voyages d'affaires qu'à Tokyo. Chargé d'un grand sac plein de modèles de chaussures, il faisait le tour de toutes les enseignes de sport du Japon, allant jusqu'à rendre visite à des universités régionales et à des sociétés qui sponsorisaient des sportifs. C'est durant ses tournées que sa femme et son collègue se retrouvaient. Kino n'avait rien vu venir. Il pensait que tout allait bien avec sa femme et rien de ce qu'elle disait ou faisait ne lui avait paru suspect. S'il n'était pas rentré de voyage par hasard un jour plus tôt que prévu, peut-être n'aurait-il jamais soupçonné ce qui se passait.

À son retour, il retourna directement chez lui, à Kasai, pour tomber sur sa femme et son ami, nus, dans son lit. Dans sa propre chambre à coucher, dans le lit où il dormait toujours avec sa femme, il les découvrit tous les deux dans une situation dépourvue de toute ambiguïté. Au moment où il ouvrit la porte de la chambre, il vit sa femme, à califourchon sur l'homme, ses jolis seins se balançant en rythme. Il avait alors trente-neuf ans, sa femme trente-cinq. Ils n'avaient pas d'enfants. Kino baissa la tête, referma la porte et quitta la maison avec, sur l'épaule, son sac plein d'affaires sales d'une semaine. Il ne revint plus jamais. Le lendemain, il démissionnait.

Kino avait une tante célibataire, la sœur aînée de sa mère, une femme très séduisante. Cette tante avait toujours eu beaucoup d'affection pour lui, depuis qu'il était enfant. Elle avait longtemps eu une relation avec un homme plus âgé, qui, en témoignage de son amour, lui avait fait cadeau d'une petite maison située à Aoyama. C'était le genre de choses qui arrivait dans le bon vieux temps. Elle habitait au premier étage et tenait un salon de thé au rez-de-chaussée. À l'avant, il y avait un joli petit jardin, dans lequel un magnifique saule pleureur laissait retomber ses branches chargées d'un feuillage opulent. La maison se trouvait tout au bout d'une ruelle, à l'arrière du musée Nezu, un lieu où les passants étaient rares. Mais sa tante possédait un étrange pouvoir d'attraction et son salon de thé était florissant.

Quand elle eut dépassé les soixante ans, pourtant, sa hanche commença à la faire souffrir. Il lui fut de plus en plus difficile de s'occuper de son salon de thé seule. Aussi décida-t-elle de s'installer à Izukôgen, dans une résidence qui possédait ses propres thermes. Un centre de rééducation se trouvait également sur place.

« Que dirais-tu de reprendre un jour mon commerce ? » avait-elle demandé à Kino. C'était environ trois mois avant qu'il ne découvre les infidélités de sa femme. Il lui était très reconnaissant, avait-il répondu, mais, pour le moment, il était content de sa situation.

Après avoir démissionné, il téléphona à sa tante et lui demanda si son salon de thé était vendu. L'affaire avait été confiée à une agence immobilière, lui répondit-elle, mais il n'y avait eu aucune offre sérieuse. Kino lui demanda alors si elle accepterait qu'il transforme le local pour en faire un bar et qu'il la rembourse sous forme de mensualités.

« Et ton travail ?

— J'ai démissionné.

— Ta femme ne sera pas opposée à ce projet ?

— Nous divorçons. »

Kino ne lui donna pas d'explications supplémentaires, sa tante ne l'interrogea pas davantage. Il y eut un court silence à l'autre bout du fil. Puis la tante proposa un certain montant de mensualité. Bien plus bas que Kino ne l'aurait imaginé. Il lui dit alors qu'il pensait pouvoir s'en acquitter.

« Je devrais recevoir des indemnités de départ, donc ne t'inquiète pas pour l'argent, expliqua-t-il.

— Je ne me fais aucun souci », répondit-elle pour couper court.

Kino et sa tante n'avaient jamais eu de longues conversations ensemble (sa mère ne voyant pas leur affection d'un très bon œil), mais, depuis toujours, ils se comprenaient très bien. Elle savait parfaitement que Kino n'était pas homme à trahir une promesse.

Kino consacra la moitié de ses économies aux travaux nécessaires pour transformer le local en bar, utilisant autant qu'il le pouvait des matériaux simples. Une planche longue et épaisse fit l'affaire pour le comptoir, et les sièges furent renouvelés. Il posa du papier peint aux couleurs apaisantes et modifia l'éclairage de façon que l'espace devienne propice à la dégustation d'alcool. Il récupéra chez lui sa modeste collection de disques et l'installa sur une étagère. Il possédait également une chaîne stéréo décente. Une platine Thorens, un ampli Luxman, deux petits haut-parleurs JBL à deux voies. Il s'était offert cet ensemble quand il était encore célibataire, un achat plutôt déraisonnable à l'époque. Il avait toujours aimé écouter des disques de vieux jazz. C'était pour ainsi dire son seul hobby, que personne de son entourage ne partageait. Enfin, il avait appris à préparer la plupart des cocktails, quand il était étudiant et travaillait dans un bar à Roppongi pour gagner un peu d'argent.

Il appela son bar « Kino ». Aucun autre nom ne lui parut convenir. La première semaine, il n'y eut pas un seul client. Mais il ne fut pas surpris et cela ne l'inquiéta pas outre mesure. D'ailleurs, il n'avait prévenu aucune de ses connaissances, fait aucune publicité ni accroché le moindre panneau racoleur à l'extérieur. Il avait simplement ouvert un bar tout au bout d'une ruelle et attendait tranquillement qu'un client curieux le découvre et entre. Il lui restait encore un peu de ses indemnités de départ, sa femme ne lui avait pas réclamé de pension alimentaire. Comme elle vivait désormais chez son ancien collègue, elle n'avait plus besoin de leur domicile à Kasai. Aussi avaient-ils décidé de le vendre et de se partager la somme restante, après déduction du reliquat du crédit. Kino vivait au premier étage de la maison, au-dessus du bar. Il pensait ainsi être tranquille durant un certain temps.

Dans son bar désert, Kino prenait plaisir à écouter autant de musique qu'il le désirait, à lire aussi longtemps qu'il le voulait. Comme un sol desséché pour qui la pluie est la bienvenue, il se laissait pénétrer par la solitude, le silence, l'isolement. Il écoutait souvent des disques d'Art Tatum, dont les pièces pour piano solo convenaient parfaitement à son état d'esprit.

Il ne ressentait curieusement ni colère ni haine à l'égard de sa femme et du collègue avec qui elle l'avait trompé. Au début, naturellement, le choc avait été rude et, durant un certain temps, il avait été comme sonné. Puis, peu à peu, il s'était résigné. Après tout, il devait faire avec. Au fond, il le reconnaissait, sa vie était un échec. Elle était complètement improductive. N'ayant jamais réussi à rendre quelqu'un heureux, comment pouvait-il espérer l'être lui-même ? Il ne savait d'ailleurs pas très bien ce que le mot « bonheur » signifiait. De même, il ne percevait pas clairement ce qu'étaient des émotions comme la souffrance, la colère, la déception ou la résignation. La seule chose qu'il pouvait réussir à se construire était un lieu auquel il serait fermement amarré, où son cœur, sans profondeur et sans poids désormais, ne serait pas constamment ballotté. Ce petit bar, « Kino », au fond d'une ruelle, devint ce port d'attache. Et, par conséquent, devint un espace dans lequel d'autres hommes se sentirent étrangement à l'aise.

Ce ne fut pourtant pas un humain qui découvrit en premier le confortable repaire de Kino mais un chat de gouttière gris. Une jeune femelle, avec une jolie queue, très longue. Une étagère dans un coin du bar parut lui plaire, car elle se pelotonna dessus et s'y endormit. Kino prenait garde à ne pas trop s'en occuper car, visiblement, elle souhaitait qu'on la laisse tranquille. Il lui donnait à manger une fois par jour et changeait son eau. Rien d'autre. Et il lui aménagea une chatière afin qu'elle puisse entrer et sortir à sa guise. Mais, pour une raison qui lui était propre, le chat préférait attendre que quelqu'un ouvre la porte du bar pour s'engouffrer derrière.

Il n'est pas impossible que ce chat ait été porteur de bonnes ondes, car, peu à peu, des clients se mirent à fréquenter le Kino. Sans doute séduits par ce petit bâtiment au fond d'une ruelle, son enseigne discrète, le merveilleux saule d'âge vénérable, le patron taciturne, les vieux disques qui tournaient sur la platine, le fait qu'on ne proposait que deux repas simples, toujours les mêmes, ou le chat gris roulé en boule dans son coin. Ces clients revenaient et quelquefois en amenaient de nouveaux. Sans parler encore de prospérité, les recettes permettaient au moins à Kino de payer ses mensualités. Pour lui, c'était bien suffisant.

L'homme jeune au crâne rasé pénétra pour la première fois dans le bar environ deux mois après son ouverture. Et il fallut encore deux mois pour que Kino apprenne son nom, Kamita. Il s'écrivait avec les idéogrammes « kami », signifiant « dieu », et « ta », « rizière ». Comme le quartier de Tokyo, Kanda, mais son nom à lui se prononçait Kamita, précisa-t-il, même s'il n'y avait pas vraiment de raison qu'il lui fournisse ces explications.

Ce jour-là, il pleuvait. Une pluie légère, qui faisait hésiter. Devait-on se munir d'un parapluie ? En dehors de Kamita, il y avait deux autres clients en costume sombre dans le bar. Il était 19 h 30. Kamita, comme à son habitude, était assis au bout du comptoir, il lisait en buvant lentement son scotch White Label coupé d'eau. Les deux hommes étaient assis à une table et buvaient une bouteille de haut-médoc. En entrant, ils avaient sorti la bouteille d'un sac en papier et avaient demandé si, en échange d'un droit de bouchon de cinq mille yens, ils pouvaient boire leur vin sur place. La chose ne s'était encore jamais produite, mais Kino n'avait aucune raison de le leur refuser. Il déboucha

la bouteille et leur apporta des verres ainsi qu'une coupelle de fruits secs. Après tout, cela ne le dérangeait pas. Ce qui l'ennuyait davantage, c'est que les deux hommes fumaient beaucoup, et Kino détestait la fumée de cigarette. Comme il n'avait pas grand-chose à faire, il s'assit sur un tabouret et mit un disque de Coleman Hawkins, le morceau : « Joshua Fit the Battle of Jericho ». Il trouvait que le solo de Major Holley, à la contrebasse, était extraordinaire.

Au début, les deux hommes bavardèrent paisiblement en buvant leur vin. Puis ils se mirent à se disputer. Kino ne savait pas de quoi il était question, mais il semblait bien qu'un grave désaccord les opposait et qu'ils ne parvenaient pas à retrouver un terrain d'entente. Ils s'échauffèrent de plus en plus, et leur différend se mua bientôt en une violente altercation. Finalement, l'un des deux se leva en bousculant la table, ce qui fit tomber par terre le cendrier plein de mégots et l'un des verres, qui se brisa. Kino prit un balai et se hâta de nettoyer les dégâts. Puis il leur apporta un autre cendrier et un nouveau verre.

Il était évident que le comportement de ces hommes déplaisait fortement à Kamita – dont Kino ne connaissait pas encore le nom. Son visage resta imperturbable mais, de la main gauche, il se mit à tapoter sur le comptoir, comme un pianiste qui teste les touches du clavier. Je dois intervenir, pensa Kino. Ici, c'est moi le responsable. Il s'approcha des hommes et leur demanda poliment de bien vouloir baisser la voix.

L'un d'eux regarda Kino. L'air mauvais. Puis il se leva. Kino, qui n'y avait pas prêté attention jusque-là, s'aperçut soudain que l'individu avait tout du colosse. Pas vraiment en hauteur, mais en largeur, car il avait un buste massif et des bras énormes. Il n'aurait pas été ridicule en sumotori. Le genre à n'avoir jamais perdu au cours d'une bagarre, même enfant. Habitué à jouer au chef et n'appréciant pas qu'on lui fasse des remarques. Quand Kino était étudiant en sport, il avait bien souvent rencontré ce genre de lascars. Inutile d'espérer discuter raisonnablement avec eux.

L'autre était beaucoup plus petit. Maigre, un visage qui respirait la ruse, le teint maladif. Il donnait l'impression d'être doué pour provoquer les autres. À son tour, il se leva lentement. Kino se trouva alors nez à nez avec les deux hommes. L'occasion pour eux, semblait-il, de faire une pause dans leur dispute et de se défouler sur Kino. Ils étaient en parfait accord, comme s'ils avaient attendu en secret cet instant.

« Alors comme ça, tu crois que tu peux te pointer et nous interrompre ? » demanda le grand, d'une voix grave et dure.

Kino avait cru que leurs costumes étaient des articles de qualité mais, lorsqu'il les vit de près, il comprit qu'il s'était trompé. Ils étaient ordinaires et pas très bien finis. Ces types n'étaient peut-être pas de vrais yakuzas mais ils n'en étaient pas loin. En tout cas, ils ne semblaient pas avoir un travail respectable. Le gros était coiffé en brosse, le petit avait des cheveux teints en marron, attachés très haut en queue-de-cheval. Kino sentit que les choses risquaient de dégénérer. De la sueur lui humecta les aisselles.

« Pardon », fit alors une voix tout près.

Il se retourna. Kamita avait abandonné son siège et se tenait là, juste derrière lui.

« Laissez cet homme tranquille, il n'y est pour rien, déclara-t-il en désignant Kino. C'est moi qui lui ai demandé de vous dire que vous parliez trop fort. Je ne peux pas lire dans ce bruit. »

La voix de Kamita était plus douce et plus posée que de coutume. Mais elle donnait aussi l'impression qu'en un repli invisible quelque chose se mettait lentement à s'agiter.

« Je ne peux pas lire », répéta le petit, tout doucement. Un peu comme s'il voulait s'assurer que la syntaxe de la phrase était correcte.

« T'as pas de piaule ? interrogea le gros.

— Si, répondit Kamita. J'habite tout près.

— Eh bien, retournes-y et va lire là-bas !

— J'aime lire ici. »

Les deux hommes se regardèrent.

« Passe-moi donc ton bouquin, dit le petit. Je vais te le lire, moi.

— J'aime lire tranquillement par moi-même, répliqua Kamita. Et je n'aime pas qu'on fasse de fautes de lecture.

— T'es un drôle de zig, tu sais ! fit le gros. Tu me fais mourir de rire.

— Et c'est quoi, ton blaze ? demanda Queue-de-cheval.

— Il s'écrit comme "Kanda", mais se prononce Kamita », répondit Kamita.

Kino entendait son nom pour la première fois.

« Je m'en souviendrai, dit le gros.

— Bonne idée. Les souvenirs peuvent être utiles, dit Kamita.

— Pourquoi on sortirait pas ? Ce serait mieux pour s'expliquer, proposa le petit.

— Tout à fait d'accord, répondit Kamita. Je vous suis. Mais d'abord, ne faut-il pas régler l'addition ? Pour ne pas mettre notre hôte en difficulté.

— Sûr », approuva le petit.

Kamita demanda à Kino de préparer la note et, pour sa part, fit l'appoint en monnaie, qu'il laissa sur le comptoir. Queue-de-cheval tira de son portefeuille un billet de dix mille yens et le posa sur la table.

« Ça devrait aller, y compris pour le verre cassé, non ?

— Très bien, dit Kino.

— À peine minable, ton troquet, persifla le gros.

— Garde la monnaie et achète-toi d'autres verres à vin un peu plus classe, ajouta Queue-de-cheval. Parce que dans les tiens, le grand vin, on dirait de la bibine.

— Ouais, c'est clair, c'est minable, ici, répéta le gros.

— En effet. À bar minable, clients minables, dit Kamita. Cet endroit ne vous convient pas. Il y en a sûrement d'autres qui vous iraient mieux. Mais je ne sais pas trop où, en fait.

— Il est marrant, décidément, dit le gros. J'en peux plus tellement je rigole.

— C'est parfait, comme ça tu pourras encore rigoler plus tard, rétorqua Kamita.

— En attendant, dis-nous donc où tu crèches », dit Queue-de-cheval.

Puis il se lécha consciencieusement les lèvres avec sa longue langue. On aurait cru voir un serpent devant sa proie.

Le gros ouvrit la porte et sortit, suivi par Queue-de-cheval. Peut-être parce qu'il avait senti la tension qui régnait dans le bar, le chat bondit dehors malgré la pluie.

« Est-ce que ça ira ? demanda Kino à Kamita.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Kamita avec un léger sourire. Restez ici, monsieur Kino, ne faites rien, attendez. Cela ne prendra pas longtemps. »

Sur ces mots, Kamita sortit, referma la porte. La pluie continuait de tomber, un peu plus forte qu'auparavant. Kino s'assit sur un tabouret derrière le comptoir, attendit que le temps passe. Il ne semblait pas que de nouveaux clients allaient entrer. Dehors, il y avait un étrange silence, que ne troublait pas le moindre bruit. Le livre de Kamita était resté ouvert sur le comptoir, tel un chien bien dressé qui attendrait le retour de son maître. Environ dix minutes plus tard, la porte s'ouvrit et Kamita pénétra dans le bar, seul.

« Pourriez-vous me prêter une serviette ? » demanda-t-il.

Kino lui tendit une serviette propre. Kamita s'essuya la tête, puis le cou, le visage, et enfin les mains.

« Merci. Bon, c'est fini. On ne reverra pas de sitôt les deux lascars. Ils ne vous embêteront plus, monsieur Kino.

— Mais que s'est-il passé ? »

Kamita secoua légèrement la tête, comme pour dire : « Mieux vaut que vous ne le sachiez pas. » Puis il regagna sa place, but le reste du whisky et se remit à lire, comme si de rien n'était. Un peu plus tard, alors qu'il semblait s'apprêter à régler ses consommations, Kino lui rappela qu'il l'avait déjà fait. « Oui, en effet », dit Kamita, un peu embarrassé. Il releva le col de son imperméable, mit son chapeau et sortit du bar.

Peu après son départ, Kino sortit lui aussi et fit le tour des environs. Tout était calme. Personne dans la ruelle. Aucune trace de bagarre, pas de sang. Que s'était-il donc passé ? Il retourna dans le bar pour attendre d'éventuels

clients. Mais personne ne se montra, pas même le chat. Kino se versa un double White Label, y ajouta le même volume d'eau, deux petits glaçons, en avala une gorgée. Une saveur qui n'avait rien de très particulier. Juste ce qu'on attendait de cette boisson. Mais, cette nuit, il avait besoin d'alcool.

À l'époque où il était étudiant, alors qu'il marchait dans les petites rues retirées de Shinjuku, il avait assisté à une bagarre entre un homme qui ressemblait à un yakuza et deux jeunes *salary-men*. Le yakuza avait plutôt l'allure d'un pauvre type entre deux âges, alors que les deux employés paraissaient en pleine forme. Comme ils étaient ivres, ils sous-estimèrent leur adversaire. Or celui-ci savait boxer. En un clin d'œil, il avait bourré de coups de poing les deux jeunes gars. Et, pour faire bonne mesure, une fois qu'ils furent à terre, il leur administra de violents coups de pied. Qui leur occasionnèrent des fractures, car on entendit des craquements. Puis l'homme s'en fut, comme si de rien n'était. Kino avait alors pensé qu'il avait vu là le combat d'un pro. Pas un mot de trop. Chaque mouvement maîtrisé. Des frappes très rapides, qui atteignent leur cible avant que l'autre ait le temps de s'y préparer. Et quand il est à terre, le coup de fion, sans scrupule. Contre quelqu'un de cet acabit, un amateur n'a aucune chance.

Kino se représenta Kamita terrassant ainsi, en une poignée de secondes, les deux lascars. En fait, il y avait bien dans son allure quelque chose qui évoquait le boxeur. Mais Kino n'avait aucun moyen de deviner ce qu'il avait réellement fait durant cette nuit pluvieuse. Lui-même n'avait rien voulu en dire. Plus Kino réfléchissait, plus sa perplexité augmentait.

Environ une semaine après cet incident, Kino passa la nuit avec une cliente. C'était la première femme avec qui il faisait l'amour depuis qu'il avait quitté son épouse. Elle avait la trentaine, peut-être un peu plus. Dire qu'elle était belle était sans doute exagéré, mais elle avait de longs cheveux lisses, un tout petit nez, et quelque chose, chez elle, de bien particulier, qui avait éveillé son attention. Sa manière de se déplacer et de parler donnait un sentiment de nonchalance et il était difficile de déchiffrer ses expressions.

Elle était déjà venue dans le bar à plusieurs reprises auparavant, toujours en compagnie d'un homme du même âge qu'elle, qui portait des lunettes à monture d'écaille. Il avait une barbiche en pointe, à la façon des anciens beatniks. Des cheveux longs, jamais de cravate, autrement dit sûrement pas un salarié ordinaire. La femme portait toujours une robe moulante, qui mettait joliment en valeur sa silhouette fine. Ils s'asseyaient au bar et buvaient des cocktails ou du sherry tout en parlant à voix basse. Ils ne restaient jamais longtemps. Kino imaginait qu'ils avaient juste envie de boire un peu avant de se retrouver au lit. Ou bien après. L'un ou l'autre, il n'aurait su le dire. En tout cas, la façon dont ils se parlaient lui faisait penser au sexe. À un échange amoureux, long et intense. Tous deux étaient étrangement inexpressifs, surtout la femme, que Kino n'avait jamais vue sourire.

Elle lui parlait parfois. Toujours au sujet de la musique qu'il mettait. Elle lui demandait le nom d'un interprète ou le titre d'un morceau. Elle aimait le jazz et avait elle-même une collection de disques. « Mon père avait l'habitude d'écouter ce genre de musique à la maison. Moi, je préfère des choses plus modernes, mais quand j'entends ces vieux airs, ça me rappelle toutes sortes de souvenirs », lui disait-elle.

À sa manière de parler, Kino ne pouvait discerner si elle avait la nostalgie de son père ou de la musique. Il n'osa pas la questionner.

À vrai dire, Kino prenait garde à ne pas trop avoir affaire à cette femme. Il avait bien remarqué que son compagnon n'appréciait guère de les voir bavarder. Une fois, il avait eu avec elle une longue conversation – à propos des boutiques de disques d'occasion à Tokyo, et de la façon de prendre soin des trente-trois tours. L'homme lui avait ensuite lancé des regards suspicieux et froids. En général, Kino s'efforçait de se tenir à distance de ce genre de situation compliquée. De tous les sentiments qui habitent les hommes, les pires sont la jalousie et la fierté. Et pour il ne savait quelle raison, il avait dû en souffrir à différentes reprises. Il lui arrivait de se demander si quelque chose en lui n'excitait pas la face sombre des autres.

Ce soir-là, la femme entra seule dans le bar. Il n'y avait aucun autre client. La pluie tombait alors sans discontinuer. Quand elle ouvrit la porte, l'air gorgé des parfums de la pluie et de la nuit s'engouffra à l'intérieur. Elle s'assit au comptoir, commanda un brandy, et demanda à Kino de mettre un disque de Billie Holiday. « Le plus ancien possible. » Kino choisit un disque Columbia, avec le morceau « Georgia on My Mind ». Tous deux l'écoutèrent en silence. Quand il fut terminé, elle lui dit : « Pourriez-vous mettre l'autre face ? » Et c'est ce qu'il fit.

Elle but lentement trois brandys, tandis qu'ils écoutaient d'autres disques : « Moonglow » d'Erroll Garner, « I Can't Get Started » de Buddy DeFranco… Kino crut d'abord que son compagnon allait arriver, mais l'heure de la fermeture approchait, et il n'était toujours pas apparu. Elle ne donnait pas non plus l'impression de l'attendre car pas une seule fois elle ne consulta sa montre. Elle était toute à la musique, buvant son brandy lentement, sans un mot, complètement perdue dans ses pensées. Le silence ne semblait pas lui peser. Le brandy était le genre d'alcool qui s'accordait bien avec lui. En agitant légèrement son verre, elle prenait tout son temps pour en humer les parfums, en admirer la couleur. Sur une robe noire à manches courtes, elle portait un léger cardigan bleu foncé. À ses oreilles, de petites perles artificielles.

« Votre ami ne vient pas ? finit par demander Kino, alors que le bar était sur le point de fermer.

— Non, pas ce soir. Il est loin », répondit-elle en se levant.



Elle s’avança vers le chat plongé dans un profond sommeil. Doucement, elle lui caressa le dos, du bout des doigts. Le chat, indifférent, continua à dormir.

« Je pense que nous ne nous reverrons plus », dit-elle, sur le ton de la confidence. Peut-être s’adressait-elle au chat.

Kino ne sut que répondre. Il continua à s’activer : il nettoya le comptoir, lava les différents ustensiles de cuisine et les rangea dans un tiroir.

« Comment dire… » Elle cessa de caresser le chat, se rapprocha du comptoir. Ses hauts talons cliquetaient sur le sol.

« Notre relation n’était pas tout à fait ordinaire.

— Pas tout à fait ordinaire », répéta Kino, ne sachant pas très bien quel sens donner à ces mots.

La femme finit le brandy. « Monsieur Kino, j’aimerais vous montrer quelque chose. »

Kino savait qu’il n’avait pas envie de voir ce qu’elle voulait lui montrer. Peu importait ce que c’était. Il savait, d’emblée, qu’*il ne devait pas le voir*. Mais il n’avait pas les mots pour le lui faire comprendre.

La femme enleva son cardigan, le posa sur un tabouret. Puis elle joignit ses mains dans son cou, fit descendre la fermeture éclair de sa robe. Elle se tourna alors et offrit son dos au regard de Kino. Sous le soutien-gorge blanc, il y avait de toutes petites marques. D’une teinte qui rappelait celle du charbon de bois pâli. Comme des étoiles se détachant sur un ciel d’hiver. Une série de sombres étoiles éteintes. Peut-être étaient-ce les traces d’une inflammation cutanée. Ou des cicatrices.

La femme resta longuement ainsi, sans prononcer une parole. La blancheur de son soutien-gorge contrastait de manière funeste avec les stigmates décolorés. Kino demeura muet à contempler son dos, comme un homme qui n’a pas compris le sens de la question qu’on lui a posée. Il ne pouvait détourner le regard. La femme remonta finalement la fermeture éclair, se retourna vers lui. Elle remit son cardigan et, comme pour marquer une pause, arrangea ses cheveux.

« Ce sont des brûlures de cigarette », dit-elle simplement.

Kino resta sans voix. Il fallait pourtant qu’il parle. « Qui vous a fait ça ? » demanda-t-il d’une voix sans timbre.

Elle ne répondit pas. Elle ne semblait pas avoir l’intention de lui en dire davantage, et Kino, au fond, ne souhaitait pas une réponse plus précise.

« Est-ce que vous me serviriez un autre brandy ? »

Kino emplit son verre. Elle but une gorgée, laissant la chaleur de l’alcool la pénétrer lentement.

« Dites, monsieur Kino… »

Il cessa d’essuyer un verre, releva la tête, la regarda.

« J’ai d’autres marques, dit-elle d’une voix inexpressive, mais dans des endroits un peu difficiles à montrer. »

Kino ne se rappelait pas ce qui l’avait poussé à passer la nuit avec cette femme. Il avait bien senti, dès le début, qu’il y avait chez elle quelque chose qui sortait de l’ordinaire. Une petite voix en lui faisait appel à son instinct. Ne va pas avec elle. Sans parler de ces brûlures de cigarette qu’elle avait dans le dos. Kino était un homme prudent. S’il voulait absolument coucher avec une femme, il pouvait le faire avec une prostituée, la payer, et tout était réglé. D’autant plus qu’il ne se sentait pas attiré par cette femme.

Mais, cette nuit-là, elle recherchait désespérément un homme avec qui faire l’amour – plus exactement, cet homme devait être lui, Kino. Ses yeux étaient sans profondeur, ses pupilles étrangement dilatées. Mais il y avait dans son regard une lueur résolue qui interdisait toute échappatoire. Kino ne pouvait résister à cette énergie. Il n’en avait pas la force.

Il verrouilla la porte d’entrée du bar et monta avec la femme au premier étage. Dans la chambre éclairée, elle se déshabilla rapidement, enleva ses sous-vêtements, et lui exposa les « endroits un peu difficiles à montrer ». Kino ne put s’empêcher d’abord de détourner les yeux. Mais il lui fallut malgré tout regarder. Il lui était impossible de comprendre les sentiments d’un homme capable d’infliger un traitement aussi cruel, pas plus qu’il ne comprenait ceux d’une femme qui acceptait de le subir. Il ne voulait d’ailleurs pas comprendre. C’étaient des scènes barbares, se déroulant sur une planète située à des années-lumière de celle où il vivait.

La femme prit la main de Kino, le guidant vers chacune de ses cicatrices. Elle les lui fit toucher, l’une après l’autre. Il

y en avait juste à côté de ses mamelons et de son sexe. Il parcourut ainsi du bout des doigts les traces sombres et durcies. Comme s'il traçait une ligne avec un crayon, en suivant des numéros, jusqu'à ce qu'une figure apparaisse. Il avait l'impression que ce dessin ressemblait à quelque chose, mais à quoi ? Il ne put finalement le deviner. Il se déshabilla et ils firent l'amour sur les tatamis. Sans échanger un mot, sans préliminaires, sans prendre le temps d'éteindre la lampe ou de déplier un futon. La langue de la femme plongea loin dans la gorge de Kino, ses ongles s'enfoncèrent dans son dos.

Dans la lumière crue, tels deux animaux affamés, ils dévorèrent en silence une chair dont ils étaient insatiables. De toutes les façons possibles, presque sans interruption. Quand les premières lueurs du jour apparurent, ils s'enfouirent sous un édredon et furent engloutis dans le sommeil, comme halés par les ténèbres.

Kino s'éveilla peu avant midi, mais la femme était déjà partie. Il avait le sentiment d'avoir fait un rêve incroyablement réel. Bien entendu, ce n'était pas un rêve. Dans son dos demeuraient des griffures profondes, sa poitrine était marquée par des morsures et son pénis le brûlait. Sur l'oreiller blanc étaient restés accrochés de longs cheveux noirs, et une odeur spéciale, qu'il n'avait jamais sentie jusque-là, émanait de la literie.

La femme revint au bar par la suite. Toujours avec son compagnon à barbiche. Ils s'asseyaient au comptoir, buvaient un ou deux cocktails en bavardant tranquillement, puis ils s'en allaient. La femme échangeait quelques mots avec Kino, en général à propos de musique. Elle parlait d'une voix tout à fait ordinaire, comme si elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé entre eux cette nuit-là. Mais, au fond de ses yeux, il discernait la lueur du désir, telle la lumière falote d'une lanterne au bout d'une galerie de mine obscure. Il en était tout à fait certain. Et elle lui faisait revivre très distinctement la douleur des ongles qui lui labouraient le dos, la brûlure dans son pénis, les mouvements de sa langue, la curieuse odeur tenace qui imprégnait l'édredon. Tu ne peux avoir oublié tout cela, lui disait-elle.

Lorsqu'il parlait avec la femme, son compagnon observait soigneusement son expression et son attitude, comme quelqu'un qui excelle à lire entre les lignes. Il y avait entre cet homme et cette femme une sorte de secret puissant qui les soudait l'un à l'autre, qu'eux seuls partageaient. Kino ne parvenait pas non plus à savoir s'ils venaient dans son bar avant ou après l'amour. Mais il était sûr que l'une ou l'autre hypothèse était juste. Ce qui était étonnant, cependant, c'est qu'aucun des deux ne fumait.

Un soir où il pleuvrait légèrement, la femme reviendrait seule dans son bar. Quand son compagnon à barbiche serait « loin ». Kino le savait. Cette lueur dans ses yeux le lui disait. La femme s'assiérait au comptoir, boirait en silence quelques brandys, attendrait que Kino ferme le bar. Puis ils monteraient à l'étage, elle ôterait sa robe, exposerait son corps à la lumière, lui montrerait de nouvelles brûlures de cigarette. Après quoi, ils s'accoupleraient violemment, comme des animaux. Tout au long de la nuit, sans avoir le temps de penser, jusqu'à l'aube. Kino ne savait pas quand cela aurait lieu. Mais *cela aurait lieu*. C'est ce que la femme avait décidé. À cette pensée, il avait la gorge sèche. Et il aurait beau boire toute l'eau du monde, sa soif ne s'apaiserait pas.

À la fin de l'été, son divorce fut enfin prononcé et, à cette occasion, Kino revit son ancienne femme. Il y avait encore de petits détails qu'ils devaient régler ensemble, et, par l'intermédiaire de son avocat, elle lui avait fait savoir qu'elle souhaitait lui parler en tête à tête. Ils se retrouvèrent dans le bar de Kino, avant son ouverture.

La partie officielle fut rapidement expédiée (Kino avait accepté toutes ses propositions) ; ils signèrent les documents et apposèrent leur sceau dessus. Sa femme portait une nouvelle robe bleue, elle s'était fait couper les cheveux. Elle paraissait plus enjouée et en bien meilleure santé qu'auparavant. Elle avait minci. Elle avait entamé une nouvelle vie, apparemment beaucoup plus satisfaisante. Elle promena son regard tout autour du bar. « C'est vraiment très joli, ici, dit-elle. Cette atmosphère calme, reposante – ça te ressemble. » Il y eut ensuite un bref silence. « Mais il n'y a rien de très excitant… » Kino imaginait que c'était ce qu'elle avait eu envie d'ajouter.

« Tu veux boire quelque chose ? lui demanda-t-il.

— Peut-être un peu de vin rouge. »

Kino apporta deux verres. Il versa dedans du zinfandel de la Napa Valley. Tous deux burent en silence. Ils n'allaient pas porter un toast à leur divorce. Le chat s'avança et sauta sur les genoux de Kino. C'était la première fois que l'animal agissait ainsi. Kino le caressa derrière les oreilles.

« Je dois te demander pardon, dit sa femme.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'ai blessé. Je t'ai sûrement blessé, ne serait-ce qu'un peu ?

— Possible… répondit-il après une courte pause. Après tout, je suis humain, alors oui, j'ai été blessé. Un peu, beaucoup ? Ça, je ne pourrais le dire.

— Je voulais m'excuser directement auprès de toi. »

Kino hocha la tête.

« Tu m'as présenté tes excuses, je les accepte. Pas la peine que tu te fasses plus de souci.

— J'aurais souhaité t'avouer franchement ce qui se passait, mais je n'y suis pas arrivée.

— Finalement, nous avons abouti au même résultat, non ?

— Oui, sans doute. Mais à cause de mes hésitations, j'ai rendu les choses pires encore. »

Kino ne répondit pas. Il porta son verre à la bouche. En réalité, il avait oublié, ou presque, ce qui s'était passé *à ce moment-là*. Il ne parvenait plus vraiment à se rappeler dans quel ordre les événements s'étaient déroulés. Comme des fiches qui auraient été mélangées.

« Ce n'est la faute de personne, dit-il enfin. Je n'aurais pas dû rentrer un jour plus tôt que prévu. Ou alors j'aurais dû te prévenir. Et tout ça ne serait pas arrivé. »

Elle ne répondit rien.

« Depuis quand voyais-tu cet homme ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux ne pas parler de ça.

— Tu veux dire qu'il vaut mieux que je ne le sache pas ? »

Elle resta silencieuse.

« Oui, tu as peut-être raison », reconnut Kino. Il continua à caresser le chat, qui se mit à ronronner très fort. C'était également une grande première.

« Je ne suis peut-être pas la mieux placée pour te le dire, déclara celle qui avait été son épouse. Mais ce serait bien si tu pouvais tout oublier et rencontrer quelqu'un d'autre.

— Pourquoi pas.

— Il y a sûrement quelque part une femme qui te conviendra. Ce ne doit pas être si difficile de la trouver. Moi, je ne pouvais pas être celle qu'il te fallait, et j'ai très mal agi. J'en suis profondément désolée. Mais, entre nous, depuis le début, il y avait quelque chose qui clochait. De mal boutonné. Je pense que tu pourrais avoir une vie plus normale, plus heureuse. »

Mal boutonné, songea Kino.

Il regarda la nouvelle robe bleue qu'elle portait. Comme elle lui faisait face, il ne savait pas si la robe était fermée dans le dos par une fermeture éclair ou par des boutons. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce qu'il verrait, si elle ôtait sa robe. Ce corps ne lui appartenait plus. Il ne pouvait plus le contempler, il ne pouvait plus le toucher. Seulement l'imaginer. En fermant les yeux, il voyait d'innombrables marques sombres de brûlures, telle une colonie de vers grouillant dans tous les sens sur son dos d'une blancheur parfaite. Il secoua la tête à plusieurs reprises pour chasser de son esprit cette vision sinistre. Sa femme parut se méprendre sur le sens de ce mouvement.

Elle posa doucement sa main sur la sienne. « Pardon, dit-elle. Vraiment, pardon. »

Quand l'automne arriva, le chat disparut. Puis des serpents commencèrent à se montrer.

Il fallut à Kino quelques jours pour s'apercevoir que le chat n'était plus là. En effet, l'animal – qui n'avait pas de nom – venait dans le bar quand il en avait envie, et il était déjà arrivé qu'il s'absente durant un certain temps. Les chats sont des créatures qui tiennent à leur liberté. Et celui-là, en particulier, semblait parfois aller se nourrir ailleurs. Aussi Kino ne s'inquiétait-il pas spécialement s'il ne le voyait pas pendant huit à dix jours. Pourtant, au bout de deux semaines d'absence, il commença à se faire du souci. Et s'il s'était fait écraser ? Quand trois semaines eurent passé, Kino sut, d'instinct, que le chat ne reviendrait plus.

Il avait aimé ce chat, lequel, de son côté, s'était montré de plus en plus confiant. Kino l'avait nourri, lui avait offert un lieu où dormir et l'avait laissé vivre sa vie en paix. En retour, l'animal lui avait témoigné une certaine affection, ou, du moins, ne s'était pas montré hostile. Avec le temps, il était devenu une sorte d'esprit protecteur du bar. Kino avait la très nette impression que tant que le chat serait là, endormi dans son coin, rien de mauvais ne pourrait arriver.

Ce fut peu après sa disparition que les serpents se manifestèrent dans le jardin, devant la maison.

Le premier que Kino remarqua était d'un brun terne. Assez long. Kino s'apprêtait à ouvrir la porte d'entrée, un sac

en papier plein de provisions dans les bras, quand il le vit se faufiler dans l'ombre du saule. Il était rare de voir des serpents en plein Tokyo. Il fut un peu surpris, mais pas inquiet outre mesure. Derrière le musée Nezu subsistait un grand jardin laissé plus ou moins à l'état naturel. Il n'était pas tellement étrange que des serpents y vivent.

Mais deux jours plus tard, quand il ouvrit la porte, peu avant midi, pour récupérer le journal, il vit un autre serpent, à peu près au même endroit. Celui-là était d'une teinte bleutée, plus petit que le précédent, et semblait quelque peu visqueux. Lorsque le serpent s'aperçut de la présence de Kino, il s'arrêta, releva légèrement la tête et le regarda droit dans les yeux (ou, du moins, parut le regarder). Kino hésita, ne sachant que faire. Le serpent laissa lentement retomber sa tête et se fondit dans l'ombre. Cette vision perturba Kino. Le serpent avait eu l'air de *le connaître*.

Kino vit le troisième serpent trois jours plus tard, au même endroit, toujours dans l'ombre du saule. Il était noir, et bien plus court que les deux précédents. Kino n'y connaissait rien en serpents, mais, des trois, celui-ci lui parut le plus dangereux. Peut-être était-il venimeux. Il n'en était cependant pas certain. Il ne l'avait aperçu que l'espace d'un bref instant. À peine avait-il senti la présence de l'homme qu'il s'était glissé dans les herbes et évanoui. Trois serpents en une semaine, c'était trop. Il se passait quelque chose de bizarre.

Kino téléphona à sa tante à Izu. Après lui avoir donné quelques nouvelles, il lui demanda si elle avait déjà vu des serpents dans son jardin d'Aoyama.

« Des serpents ? répéta sa tante, étonnée. Des vrais, tu veux dire ? »

Kino lui raconta comment il avait aperçu trois serpents dans le jardin.

« J'ai habité longtemps là-bas, mais je ne me souviens pas d'en avoir vu, lui dit sa tante.

— Donc, cette apparition de trois serpents en une semaine, ce n'est pas normal, n'est-ce pas ?

— Non, à mon avis, pas du tout. Est-ce que ce ne serait pas le signe qu'il va y avoir un gros tremblement de terre, ou quelque chose dans ce genre ? Les animaux sentent quand ce type de catastrophe va se produire et ont alors des comportements étranges.

— Si c'était vrai, je devrais peut-être faire des provisions supplémentaires, dit Kino.

— Oui, c'est une bonne idée, je pense. Il n'est pas impossible que Tokyo connaisse un grand tremblement de terre, un de ces jours.

— Mais les serpents sont-ils sensibles aux séismes ? »

Sa tante lui répondit qu'elle l'ignorait. Et Kino, bien entendu, n'en savait pas davantage sur la question.

« Mais, reprit-elle, les serpents sont des créatures intelligentes. Dans la mythologie ancienne, leur rôle est souvent de guider les humains. C'est curieux, mais on retrouve cette fonction attribuée aux serpents dans les légendes du monde entier. Seulement, on ne sait jamais si c'est dans la bonne ou dans la mauvaise direction que le serpent vous entraîne. Dans la plupart des cas, il y a un peu des deux.

— Ils sont ambivalents, dit Kino.

— Oui, les serpents sont par nature des êtres ambivalents. Une de ces légendes raconte que le plus grand et le plus intelligent d'entre eux, pour ne pas être tué, avait caché son cœur à l'extérieur de lui-même. Si on voulait le tuer, il fallait aller chez lui en son absence, dénicher sa cachette et fendre son cœur en deux. Ce n'était pas facile. »

Kino fut admiratif du savoir de sa tante.

« L'autre jour, sur la NHK, j'ai vu une émission qui comparait toutes sortes de légendes du monde, expliqua-t-elle. Un professeur d'université a raconté cette histoire sur les serpents. La télé, ça peut être vraiment utile pour apprendre des tas de choses. Je t'assure ! Pendant ton temps libre, toi aussi, tu devrais la regarder davantage. »

Sa conversation avec sa tante lui confirmait, en tout cas, que le fait d'avoir vu trois serpents en l'espace d'une semaine était clairement anormal.

Il fermait le bar à minuit, verrouillait la porte d'entrée, montait à l'étage. Après avoir pris un bain et lu un moment, il éteignait sa lampe peu avant 2 heures et s'apprêtait à dormir. C'est alors qu'il avait la sensation d'être entouré de serpents. Ils étaient là, innombrables, cernant la maison. Il ressentait le mystère qui émanait d'eux. Au milieu de la nuit, les environs immédiats étaient tout à fait silencieux. Hormis de temps à autre la sirène d'une ambulance, on n'entendait pas le moindre bruit. Au point qu'il percevait leurs glissements, leurs ondulations. Il boucha l'entrée de la chatière avec une planche afin de les empêcher de pénétrer dans la maison.

Les serpents ne semblaient pas vouloir s'en prendre à Kino, du moins pour l'instant. Ces êtres ambivalents se



contentaient d'encercler silencieusement la petite maison. Peut-être était-ce lié à la disparition du chat gris. La femme aux cicatrices non plus n'était pas revenue depuis un moment. Kino redoutait qu'elle ne réapparaisse dans son bar, seule, un jour de pluie. Mais, en même temps, il le souhaitait, au tréfonds de son cœur. Ce qui, à coup sûr, était également quelque chose d'ambivalent.

Un soir, peu avant 22 heures, Kamita entra dans le bar. Il commanda une bière, puis il but un double scotch et, entre-temps, mangea du chou farci. Il était tout à fait inhabituel qu'il vienne aussi tard et reste aussi longtemps. De temps à autre, il levait la tête de son livre et fixait le mur. Il paraissait absorbé dans ses pensées. Au moment de la fermeture, il était le dernier client.

« Monsieur Kino, commença-t-il d'une voix cérémonieuse, après avoir réglé son addition. Je regrette vraiment qu'on en arrive là.

— *Qu'on en arrive là* ? répéta Kino.

— Que vous deviez fermer votre bar. En tout cas, temporairement. »

Muet, Kino regarda Kamita. Fermer son bar ?

Kamita promena son regard dans le bar désert. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur Kino.

« J'ai l'impression que vous n'avez pas tout à fait saisi ce que je vous ai dit ?

— Non, en effet.

— J'aimais beaucoup cet endroit, dit alors Kamita, comme s'il lui faisait une confidence. C'était tranquille, et je pouvais lire mes livres. J'aimais aussi la musique que vous mettiez. J'étais vraiment heureux que ce bar existe là, dans ce lieu. Malheureusement, il y a ici beaucoup de choses qui *manquent*.

— Qui manquent ? »

Kino n'avait pas la moindre idée de ce que ces mots signifiaient concrètement. Il vit en pensée une tasse à thé, un peu ébréchée sur le bord.

« Le chat gris ne reviendra plus, dit Kamita sans répondre à sa question. En tout cas, pas pour le moment.

— Parce qu'il *manque* des choses ici ? »

Kamita ne lui répondit pas.

Comme celui-ci venait de le faire, Kino balaya du regard l'ensemble du bar avec beaucoup d'attention, mais il n'y décela rien d'inhabituel. Tout au plus eut-il le sentiment que l'espace était plus vide que de coutume, que sa vitalité et ses couleurs l'avaient déserté. Une fois que le bar était fermé, il donnait certes une impression de vide, mais ce jour-là il était plus vide encore.

« Monsieur Kino, vous n'êtes pas homme à mal agir volontairement. Je le sais très bien. Pourtant, dans notre monde, ne pas dévier du droit chemin n'est parfois pas suffisant. On peut aussi utiliser ces vides comme une sorte d'échappatoire. Vous comprenez le sens de mes paroles ? »

Kino avoua qu'il ne comprenait pas.

« Réfléchissez-y bien, dit Kamita en le regardant droit dans les yeux. C'est une question importante qui nécessite une réflexion approfondie. Et il n'est sûrement pas facile d'y apporter une réponse.

— Vous me dites donc que de gros problèmes me guettent, non pas parce que j'aurais fait quelque chose de mal, mais parce que je n'aurais pas fait ce qu'il aurait fallu ? Et ces problèmes seraient en relation avec ce bar, ou avec moi, c'est bien ça ? »

Kamita hocha la tête.

« À strictement parler, oui, sans doute. Mais vous n'êtes pas l'unique responsable, monsieur Kino. J'aurais dû moi aussi m'en apercevoir bien plus tôt. Il y a eu de l'inattention de mon côté également. Mais je ne suis pas le seul à trouver ce lieu agréable ; bien d'autres, c'est évident, s'y sentent à l'aise.

— Que dois-je donc faire, maintenant ? » demanda Kino.

Kamita resta silencieux et enfonça ses mains dans les poches de son imperméable.

« Fermez le bar pendant un certain temps et partez loin, dit-il enfin. Pour le moment, vous ne pouvez rien faire

d'autre. Si vous connaissiez un bon prêtre, il pourrait réciter des sutras et, grâce à des amulettes, mettre la maison et ce qui l'entoure sous protection. Mais, de nos jours, on ne trouve pas facilement ce genre d'homme. Il est donc préférable que vous disparaissiez avant les prochaines grandes pluies. Excusez-moi, mais avez-vous assez d'argent pour un long voyage ?

— Tout dépend de sa durée, mais je peux tenir quelque temps.

— Très bien. Et ce qui arrivera ensuite, vous y penserez le moment venu.

— Qui êtes-vous, à la fin ?

— Juste un homme qui s'appelle Kamita. "Kami", "dieu" ; "ta", "rizière". Ça s'écrit comme Kanda, mais ça se prononce Kamita. J'habite dans le coin depuis très longtemps. »

Kino décida de se lancer.

« Monsieur Kamita, j'ai une question. Avez-vous déjà vu des serpents par ici ? »

Kamita ne répondit pas.

« Bon, vous partez donc très loin et vous ne restez jamais longtemps au même endroit. Ah, et puis, tous les lundis et jeudis, vous écrivez une carte postale. Je saurai ainsi que tout va bien.

— Une carte postale ?

— Oui, peu importe ce qu'elle représente.

— Et à qui devrai-je l'envoyer ?

— À votre tante à Izu. N'écrivez dessus ni votre nom ni aucun message. Juste l'adresse de votre tante. C'est très important, alors surtout ne l'oubliez pas. »

Stupéfait, Kino regarda Kamita.

« Vous connaissez ma tante ?

— Oh oui, très bien. À vrai dire, c'est elle qui m'a chargé de veiller sur vous. Pour qu'il ne vous arrive rien. Mais, apparemment, je n'ai pas tout à fait réussi ma mission. »

Qui était donc cet homme ? Kamita ne semblait cependant pas désireux de le renseigner.

« Monsieur Kino, quand je saurai que vous pouvez revenir ici sans problème, je vous le ferai savoir. Jusque-là, restez éloigné de ce lieu. Vous avez bien compris ? »

Cette nuit-là, Kino prépara son bagage. « Il est préférable que vous disparaissiez avant les prochaines grandes pluies. » Le conseil avait été soudain. Sa logique lui échappait. Mais Kino avait confiance dans ce que disait Kamita. L'affaire était tout à fait invraisemblable, mais curieusement, il n'éprouvait pas de doute. Les paroles de Kamita avaient un étrange pouvoir de persuasion, elles dépassaient la logique. Kino entassa des vêtements et des affaires de toilette dans un sac assez volumineux, celui dont il se servait autrefois lors de ses tournées. Il savait exactement ce dont il avait besoin pour un long voyage et ce qui était inutile.

Lorsque le jour se leva, il accrocha une pancarte sur la porte d'entrée : « LE BAR EST FERMÉ PROVISOIREMENT ».

« *Loin* », avait dit Kamita. Concrètement, Kino ne savait pas où situer ce loin. Devait-il aller vers le nord ou vers le sud ? Il décida de reprendre la route qu'il connaissait bien, du temps où il plaçait les chaussures de course. Il monta dans un bus express, direction Takamatsu. Il voyagerait d'abord en Shikoku, puis pousserait jusqu'à Kyushu.

Il prit une chambre dans un *business hotel*, à côté de la gare de Takamatsu, où il resta trois jours. Il se promena sans but dans les rues de la ville, vit quelques films. Les cinémas étaient quasiment vides durant la journée, et les films sans aucun intérêt. Le soir venu, il retournait à l'hôtel, allumait la télévision. Il regardait des émissions, selon les conseils de sa tante. Sans pour autant en retirer d'informations utiles. Le deuxième jour à Takamatsu étant un jeudi, il acheta une carte postale dans une supérette, la timbra, l'envoya à sa tante. Il suivit les consignes de Kamita, ne notant que le nom et l'adresse de cette dernière.

Le soir du troisième jour, il eut brusquement l'idée d'aller voir une prostituée. Il obtint son numéro de téléphone grâce à un chauffeur de taxi. La jeune femme avait dans les vingt ans, une jolie silhouette fine. Mais le sexe avec elle, du début à la fin, se révéla morne et insipide. À peine plus que l'assouvissement du désir. Mais pas vraiment. Ensuite, il eut encore plus soif.

« Réfléchissez-y bien, lui avait dit Kamita. C'est une question importante qui nécessite une réflexion approfondie. » Kino, cependant, avait beau réfléchir, il ne comprenait pas où se situait le problème.

Il pleuvait, cette nuit-là. Pas très fort, mais c'était une de ces longues pluies caractéristiques de l'automne, qui ne semblait pas près de s'interrompre. Comme une confession monotone mille fois réitérée. Kino finit par ne même plus savoir quand la pluie avait commencé de tomber. Le froid et l'humidité s'insinuaient partout, ce qui provoquait chez lui un sentiment d'impuissance. Il n'avait plus l'énergie de prendre un parapluie et de sortir pour aller dîner. Il pouvait tout aussi bien se passer de manger. De minuscules gouttes de pluie recouvraient la fenêtre à côté du lit, dessinant des motifs qui ne cessaient de se renouveler. Perdu dans un flux de pensées incohérentes, Kino observait ces imperceptibles transformations sur les vitres. Au-delà, il distinguait çà et là des bâtiments sombres alignés. Il prit une petite fiole, se versa un whisky, y ajouta la même quantité d'eau minérale et but son verre. Pas de glaçons. Il n'avait pas le courage d'aller dans le couloir en chercher au distributeur. La boisson tiède s'accordait bien avec la mollesse de son organisme.

À Kumamoto aussi, il descendit dans un *business hotel* bon marché, tout près de la gare. Plafond bas, lit étroit, télé de petite taille, baignoire minuscule, frigo microscopique. Dans cette chambre, tout était si réduit qu'il avait l'impression d'être un géant difforme. Mais cette exiguïté ne l'affecta pas particulièrement et il resta cloîtré à l'intérieur toute la journée. Il pleuvait, et à part une courte sortie à la supérette la plus proche, où il acheta une petite bouteille de whisky, de l'eau minérale et des crackers, il ne quitta pas sa chambre. Allongé sur le lit, il lut ; quand il en eut assez de lire, il regarda la télévision ; quand il en eut assez de la télé, il se remit à lire.

Ce fut enfin son troisième jour à Kumamoto. Il lui restait suffisamment d'économies pour s'offrir un hôtel plus confortable, mais pour le moment il avait le sentiment que ce genre d'endroit lui convenait. En étant confiné dans un lieu aussi petit, il n'avait pas besoin de réfléchir à des choses inutiles, il lui suffisait d'allonger le bras pour atteindre ce qui lui était nécessaire. Bizarrement, il en éprouvait de la gratitude. Il aurait pourtant aimé pouvoir écouter de la musique. Parfois, il aurait tout donné pour entendre de vieux jazzmen, Teddy Wilson, Vic Dickenson ou Buck Clayton. Des musiciens à la technique impressionnante et aux accords simples. Il aurait tellement voulu ressentir le bonheur pur qui s'emparait d'eux lorsqu'ils jouaient, connaître leur merveilleux optimisme. Mais la musique à laquelle aspirait à présent Kino n'existait plus aujourd'hui. Et sa collection de disques était loin. Il vit en pensée son bar, complètement silencieux, les lumières éteintes. La ruelle, le grand saule. Les clients qui s'approchaient, lisaient le mot qu'il avait laissé, et repartaient. Et le chat, qu'était-il devenu ? S'il avait voulu entrer dans le bar, il avait sûrement été déçu de trouver la chatière obstruée. Les mystérieux serpents encerclaient-ils toujours la maison ?

De sa fenêtre au septième étage, il avait vue sur un immeuble de bureaux, un bâtiment long et étroit, quelconque. Du matin au soir, il observait les gens qui travaillaient là. Parfois, les stores étaient baissés, aussi n'apercevait-il alors que des silhouettes. Il ignorait quelle était la nature exacte des activités de ces hommes en cravate qui entraient et sortaient, de ces femmes qui pianotaient sur leur clavier d'ordinateur, parlaient au téléphone, rangeaient des dossiers. Ce n'était pas à proprement parler une vision exaltante. Les attitudes et les vêtements des employés étaient ordinaires, banals. La seule et unique raison pour laquelle Kino observait ces gens sans se lasser était qu'il n'avait rien d'autre à faire. Et, ce qui était pour lui le plus extraordinaire, ou le plus surprenant, c'était la joie qu'ils manifestaient parfois. Il en voyait même qui riaient aux éclats. Comment était-ce possible ? En travaillant ainsi toute la journée dans des bureaux dépourvus de charme, en accomplissant des tâches qui – du moins aux yeux de Kino – paraissaient complètement inintéressantes, ils arrivaient cependant à avoir l'air aussi joyeux ? Y avait-il là-derrière quelque secret précieux qui demeurait pour lui incompréhensible ? Cette pensée le tourmentait.

Il était temps néanmoins qu'il se remette en route. « Ne restez jamais longtemps au même endroit », lui avait dit Kamita. Pourtant, sans très bien savoir pourquoi, il avait du mal à quitter ce petit *business hotel* de Kumamoto. Il ne parvenait pas à imaginer un endroit où il aimerait aller, un paysage qu'il aurait envie de contempler. Le monde était un océan immense dépourvu de repères, Kino lui-même un petit bateau qui avait perdu ses cartes maritimes et son ancre. À peine eut-il déployé un plan du Kyushu, pour savoir où il pourrait bien se rendre, qu'il se sentit nauséeux, comme s'il avait le mal de mer. Il s'allongea sur le lit, lut un moment, levant la tête de temps en temps pour observer les employés de l'immeuble d'en face. Il avait la sensation qu'au fur et à mesure que le temps passait son corps devenait plus léger, sa peau transparente.

La veille – c'était un lundi –, Kino avait acheté à la boutique de l'hôtel une carte postale avec une photo du château de Kumamoto. Il avait écrit au stylo-bille le nom et l'adresse de sa tante à Izu. Il avait collé un timbre. Puis il s'était laissé aller à contempler longuement l'image. Une photo parfaitement conforme à ce que l'on attend d'une carte postale. L'impressionnant château fortifié se détachait sur un fond de ciel bleu parsemé de quelques nuages blancs. « L'un des trois châteaux les plus célèbres du Japon, également appelé "Le château aux ginkgos" », disait la légende. Kino avait beau observer la carte, il ne parvenait pas à détecter de point de contact entre lui et ce château. Puis, cédant à une impulsion soudaine, il avait retourné la carte postale et écrit :

Est-ce que tu vas bien ? Et ta hanche ? Moi, je voyage seul. J'ai parfois le sentiment que je suis à moitié transparent. L'impression qu'on pourrait voir mes organes internes, comme une seiche qui viendrait d'être pêchée. Mais sinon, je vais bien. J'espère te rendre bientôt visite à Izu. Kino

Kino ne savait pas très bien ce qui l'avait poussé à rédiger ces lignes. Kamita lui avait strictement interdit d'écrire quoi que ce soit. Il ne devait noter que le nom et l'adresse de sa tante. « Surtout, ne l'oubliez pas », avait-il insisté. Mais Kino n'avait pu résister à son mouvement. Il lui fallait, d'une façon ou d'une autre, retrouver un lien avec la réalité. Sinon, il ne serait plus lui.

Je serais un homme qui n'a plus d'existence, pensait-il. La main de Kino avait rempli presque automatiquement le petit espace vide au dos de la carte postale, traçant des caractères minces mais robustes. Et, avant de changer d'avis, il avait glissé en hâte la carte dans une boîte aux lettres, tout près de l'hôtel.

Lorsqu'il s'éveilla, le réveil digital à côté de son lit indiquait 2 h 15. Quelqu'un frappait à sa porte. Ce n'étaient pas des coups très forts, mais ils étaient fermes et précis, semblables à ceux d'un bon charpentier qui enfonce un clou. Et ce *quelqu'un* qui toquait à la porte savait parfaitement que ce bruit parviendrait aux oreilles de Kino. Qu'il le tirerait de son sommeil profond, qu'il l'arracherait à ce repos éphémère et miséricordieux, et projetterait sur sa conscience des lumières aveuglantes et cruelles.

Kino savait qui frappait à sa porte. Ces coups exigeaient qu'il se lève, qu'il ouvre. Ils le demandaient avec force, avec obstination. Ce quelqu'un n'était tout de même pas capable d'ouvrir la porte de l'extérieur. Elle ne pouvait l'être que de l'intérieur, de la main même de Kino.

Kino prit conscience que cette visite était ce qu'il attendait plus que tout, et que, en même temps, elle était ce qu'il redoutait plus que tout. Une ambivalence, en fin de compte, qui le coinçait dans un vide entre deux extrêmes. « Je t'ai blessé, ne serait-ce qu'un peu ? » lui avait demandé sa femme. « Je suis humain, alors oui, j'ai été blessé », avait-il répondu. Mais ce n'était pas la vérité. Ou du moins pas entièrement. Je n'ai pas été suffisamment blessé au moment où j'aurais dû l'être, reconnut Kino. J'ai étouffé mes sentiments chaque fois que j'aurais dû éprouver une vraie souffrance. En refusant de l'accepter dans toute son intensité, j'ai évité d'affronter la réalité, aussi mon cœur est-il perpétuellement rempli de vide. Les serpents se sont lovés dans la place et ont tenté de s'y cacher. Avec leurs corps froids et les battements de leurs cœurs.

« Je ne suis pas le seul à trouver ce lieu agréable, bien d'autres, c'est évident, s'y sentent à l'aise », avait dit Kamita. Kino comprenait à présent ce qu'il avait voulu dire.

Kino tira sur lui l'édredon, ferma les yeux, se boucha les oreilles des deux mains, et se blottit dans son petit monde bien à lui. Il s'efforçait de ne rien entendre, de ne rien voir. Mais il ne pouvait faire disparaître ces coups. Il aurait beau fuir au bout du monde, se boucher les oreilles avec de l'argile, ils le suivraient partout, tant qu'il vivrait et qu'il lui resterait si peu que ce soit de conscience. On ne frappait pas à la porte du *business hotel*. On toquait à la porte de son cœur. À ces coups-là, les hommes n'échappaient pas. Et jusqu'à l'aube – à supposer qu'il y ait une nouvelle aube –, les heures seraient encore longues.

Il ne savait pas très bien combien de temps s'était écoulé quand il s'aperçut que les coups avaient cessé. Il régnait de nouveau un silence absolu, comme sur la face cachée de la lune. Mais Kino resta enfoui sous l'édredon, sans faire le moindre mouvement. Il devait rester prudent. Il retint son souffle, tendit l'oreille pour tenter de percevoir des signes funestes au sein de ce silence. *Ceux* qui se trouvaient de l'autre côté de la porte n'allaient pas abandonner la partie aussi facilement. Ils n'étaient pas pressés. La lune n'était pas levée. Seules quelques constellations mortes flottaient dans le ciel, très noires. Le monde *leur* appartenait encore pour un moment. *Ils* avaient le choix entre différentes méthodes. *Ils* pouvaient à leur gré adopter les formes les plus diverses. Des racines sombres pouvaient se propager partout sous terre. Patiemment, en prenant tout leur temps, en détectant les points faibles, *ils* étaient capables de fracasser même les roches les plus dures.

Et puis, comme Kino s'y attendait, les coups recommencèrent. Cette fois, ils venaient d'une autre direction. Et ils résonnaient différemment. Ils étaient beaucoup plus proches. Kino les entendait littéralement dans l'oreille. Ce *quelqu'un* semblait à présent être juste à l'extérieur de la fenêtre située à côté de son lit. Il devait se cramponner au mur de l'immeuble de sept étages, coller son visage à la fenêtre pour tambouriner avec insistance, *toc-toc*, *toc-toc*, sur les vitres noyées de pluie. Kino ne pouvait rien imaginer d'autre.

Seul le rythme n'avait pas changé. Deux coups. Puis de nouveau deux coups. Et, après une courte pause, encore deux coups. Sans cesse recommencés. Les bruits résonnaient d'une manière étrangement forte, puis faible. Comme les battements d'un cœur spécial, habité d'émotions.

Les rideaux de la fenêtre étaient restés ouverts. Avant de s'endormir, Kino avait de nouveau contemplé les motifs que dessinaient les gouttes de pluie sur les vitres. Il pouvait à présent imaginer ce qu'il verrait sur les carreaux sombres, s'il sortait la tête de sous l'édredon. Non, il ne le pouvait pas. Il lui fallait anéantir toute capacité à imaginer. Je ne dois en aucun cas voir *ça,* se disait-il. Si vide qu'il soit, c'est encore mon cœur. Même en quantité insignifiante, il y a encore de la chaleur humaine à l'intérieur. Il y a des souvenirs qui attendent la marée silencieusement, comme des algues enroulées à des pieux sur le rivage. Quelques-uns verseraient un sang bien rouge, s'ils étaient entaillés. Je ne peux absolument pas laisser mon cœur errer à l'aventure, dans je ne sais quel lieu inconcevable.

« Mon nom s'écrit avec le caractère "Kami", dieu, et "Ta", rizière, et se prononce Kamita. Et pas Kanda. J'habite tout

près d’ici.

— Je m’en souviendrai, avait dit le gros.

— C’est une bonne idée. Les souvenirs peuvent être utiles », avait répondu Kamita.

Soudain, Kino pensa que Kamita avait peut-être un lien, d’une façon ou d’une autre, avec le vieux saule du jardin. Ce saule qui les protégeait, lui et la petite maison. Il ne comprenait pas très bien la logique de tout cela, mais une fois que cette pensée se fut imposée à lui, toutes les pièces du puzzle lui parurent se mettre en place. Kino revit mentalement le saule à la frondaison exubérante qui retombait presque jusqu’au sol. En été, l’arbre offrait son ombre fraîche dans le petit jardin. Les jours de pluie, d’innombrables gouttes argentées étincelaient sur ses branches flexibles. Quand il n’y avait pas de vent, il s’abîmait dans une profonde méditation. Mais, si le vent se levait, il s’ébrouait à sa guise, en toute liberté. Piaillant à qui mieux mieux, de petits oiseaux se posaient habilement sur ses tiges souples, les faisant ployer, avant de s’envoler de nouveau. Les rameaux minces oscillaient joyeusement durant quelques instants.

Kino se recroquevilla comme un insecte sous l’édredon, ferma les yeux avec force, tenta de ne penser qu’au saule. Il en revit tous les aspects : ses couleurs, ses formes, ses mouvements. Puis il pria pour que l’aube arrive enfin. Il n’avait d’autre choix que d’attendre stoïquement qu’apparaissent les clartés du matin, que les corbeaux et tous les autres oiseaux s’éveillent et entament leurs activités diurnes. Il ne pouvait qu’avoir foi dans les oiseaux, dans tous les oiseaux du monde qui avaient des ailes et un bec. Il ne pouvait laisser son cœur en jachère jusque-là. L’espace vacant, le vide qui s’était créé dedans, *les* attirerait à l’intérieur.

Lorsque les images du saule ne furent plus suffisantes, Kino pensa au chat gris et mince et se souvint combien il aimait dévorer des feuilles d’algue grillées. Il revit aussi Kamita, assis au comptoir, absorbé dans un de ses livres, il revit les jeunes coureurs s’entraînant mille fois sur les pistes, il se rappela le merveilleux solo de Ben Webster dans « My Romance » (le disque craquait à deux endroits). « Les souvenirs peuvent être utiles. » Puis il revit sa femme, avec sa nouvelle robe bleue, ses cheveux coupés court. Kino espérait qu’elle menait à présent une vie heureuse, dans son nouvel environnement. Et qu’elle ne portait pas de marques de blessures sur le corps. Elle lui avait présenté ses excuses, et il les avait acceptées. Je ne devrais pas seulement oublier, pensa-t-il, je devrais savoir pardonner.

Le mouvement du temps ne semblait cependant pas être correctement fixé. Le poids sanglant du désir et l’ancre rouillée du repentir allaient à l’encontre de son flux normal. Il n’y avait pas de flèche qui filait en ligne droite. La pluie continuait de tomber, les aiguilles du réveil hésitaient, les oiseaux étaient encore plongés dans un sommeil profond, un employé de la poste sans visage triait en silence les cartes postales, les jolis seins de sa femme se balançaient en l’air, quelqu’un continuait à frapper obstinément à la fenêtre. Sans cesse, avec une régularité parfaite, comme pour l’entraîner dans un dédale plein de promesses. *Toc-toc*, *toc-toc*, et de nouveau, *toc-toc*. Ne détourne pas les yeux, regarde-moi, lui murmurait-on à l’oreille. C’est à cela que ressemble ton cœur.

Les branches du saule oscillaient sous la brise du début d’été. Dans une petite chambre sombre, quelque part à l’intérieur de Kino, quelqu’un allongeait la main pour la poser sur la sienne. Les yeux fermés, il sentit son poids, sa chaleur, sa douceur. C’était quelque chose qu’il avait oublié depuis très longtemps. Dont il avait été mis à l’écart. Oui, j’ai été blessé. Très profondément, se dit Kino. Et ses larmes coulèrent. Dans cette chambre calme et obscure.

La pluie ne s’interrompait pas, noyant le monde dans une froide humidité.

Samsa amoureux

LORSQU'IL S'ÉVEILLA, il s'aperçut qu'il s'était métamorphosé en Gregor Samsa et qu'il était allongé sur son lit.

Il était couché sur le dos, les yeux fixés sur le plafond. Il eut besoin d'un peu de temps pour s'habituer à la faible clarté de la pièce. Le plafond était parfaitement ordinaire, de ceux que l'on peut voir n'importe où. Il avait dû être peint autrefois en blanc, ou bien en une teinte crème très pâle. Mais des années de poussière et de saleté lui avaient donné une nuance qui évoquait le lait tourné. C'était un plafond sans aucun ornement, sans aucune caractéristique particulière. Il ne prodiguait aucune revendication, aucun message. Il remplissait parfaitement sa fonction structurelle et n'aspirait à rien d'autre.

Il y avait une grande fenêtre sur l'un des côtés de la pièce (à la gauche de Samsa), mais elle avait été condamnée. Les rideaux d'origine en avaient été ôtés et des planches épaisses étaient clouées sur le cadre. Entre celles-ci – pour une raison peu évidente – subsistaient de petits intervalles de quelques centimètres par lesquels s'insinuaient les rayons du soleil matinal qui dessinaient sur le plancher des stries parallèles éblouissantes. Pour quelle raison la fenêtre avait-elle été obstruée de façon aussi grossière ? Il n'en savait rien. Afin que personne ne s'introduise à l'intérieur de la pièce ? Ou que personne (lui, par exemple) ne puisse en sortir ? Ou encore parce qu'une violente tempête ou une tornade était annoncée ?

Toujours sur le dos, il bougea tout doucement la tête et examina l'intérieur de la pièce. En dehors du lit sur lequel il était allongé, il n'y avait rien qui aurait pu être qualifié de meuble. Pas de commode, pas de table, pas de chaise. Pas de tableau aux murs, pas de pendule ni de miroir. Pas de lampe. Dans la limite de son champ visuel, il ne voyait sur le sol ni moquette ni tapis. Simplement du plancher nu. Les murs étaient tapissés avec un vieux papier peint fané, et dans cette pénombre, il lui était presque impossible d'en distinguer les motifs délicats. Peut-être d'ailleurs qu'en pleine lumière, cela aurait été la même chose.

À l'opposé de la fenêtre, sur sa droite, il y avait une porte, munie d'une poignée en cuivre aux teintes en partie passées. Cette pièce avait sans doute été utilisée comme une chambre à coucher normale. C'était l'impression qu'elle donnait. À présent cependant, tous les vestiges d'une existence humaine en avaient été effacés. La seule chose qui demeurait était le lit sur lequel il se tenait, un lit solitaire posé au milieu de la pièce. Il n'y avait du reste pas de literie. Ni draps, ni couverture, ni oreiller. Juste un vieux matelas.

Samsa ne savait absolument pas où il se trouvait. Il ignorait également ce qu'il convenait de faire. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était à présent un *être humain*, qui s'appelait Gregor Samsa. Et comment savait-il *cela* ? Peut-être quelqu'un le lui avait-il murmuré à l'oreille durant son sommeil : « Ton nom est Gregor Samsa. »

Mais avant de devenir Gregor Samsa, *qui* était-il ? Qui… ou *quoi* ?

Dès qu'il commença à réfléchir à cette question, sa tête se fit lourde. Puis une sorte de colonne noire de moustiques se mit à tourbillonner au fond de son crâne. Sans cesser de zonzonner, l'essaim devint de plus en plus dense et compact en atteignant la partie tendre de son cerveau. Samsa arrêta alors de penser. Il était évident que pour lui, à ce moment-là, réfléchir était une charge trop pesante.

Quoi qu'il en soit, il fallait qu'il apprenne à bouger son corps. Il ne pouvait tout de même pas rester là à contempler le plafond éternellement.

Cette position était bien trop périlleuse. Il n'avait ainsi aucune chance de survivre à un assaut – à une attaque d'oiseaux de proie, notamment. Pour commencer, il essaya de bouger ses doigts. Il en possédait dix, de longs appendices attachés à ses deux mains. Chacun d'eux était articulé en plusieurs phalanges, ce qui rendait très difficile de synchroniser leurs mouvements. Pire encore, il se sentait tout engourdi (comme s'il était entièrement immergé dans un liquide épais et gluant), de sorte qu'il lui était ardu d'insuffler de la force à ses extrémités. Néanmoins, après plusieurs tentatives, certaines se soldant par un échec, en fermant les yeux et en se concentrant, il réussit à ce que ses doigts bougent librement. Peu à peu, il comprit comment les faire agir ensemble. En même temps que ses doigts devenaient opérationnels, l'engourdissement qui habitait son corps s'estompa. À la place, tel un sombre et funeste rocher dégagé par le reflux de la marée, une douleur terrible se fit jour en lui. Il lui fallut un peu de temps pour comprendre que cette souffrance était de la faim. Ce besoin féroce de nourriture était quelque chose de nouveau pour Samsa, ou du moins il ne se souvenait pas d'avoir expérimenté pareille sensation. Il avait l'impression qu'il n'avait rien avalé depuis une semaine. Comme si le centre de son corps était une grotte vide. Ses os craquaient, ses muscles se contractaient, ses viscères tressautaient.

Incapable de supporter cet état plus longtemps, Samsa s'appuya des deux coudes sur le matelas et commença à se redresser très lentement. Ce faisant, sa colonne vertébrale fit entendre plusieurs craquements atroces. Ah, songea-t-il, depuis combien de temps suis-je resté couché sur ce lit ? Chaque partie de son corps résistait et protestait vigoureusement à ses tentatives, à sa volonté de changement. Mais il endura sa peine, réunit ses forces jusqu'à

parvenir, enfin, à se retrouver assis sur le lit. Samsa contempla alors son corps nu avec consternation. Tout en essayant de tâter avec les mains les endroits qu'il ne voyait pas, il ne put s'empêcher de le juger affreusement mal fichu.

Son corps n'était pas seulement difforme. Il était aussi absolument sans défense. Une peau tendre et blanche (couverte d'une quantité de poils parfaitement négligeable) au travers de laquelle transparaissaient de fragiles vaisseaux sanguins. Un ventre mou totalement dénué de protection. Des organes génitaux aux formes ridicules. Des membres grêles – deux bras et deux jambes seulement… Un cou très long, instable, qui pouvait être facilement brisé. Une tête énorme, bancale, surmontée d'un fouillis de cheveux raides et d'où saillaient de manière inattendue, de part et d'autre, deux oreilles – on aurait dit des coquillages. *C'est vraiment moi, ça ?* Un corps aussi grotesque, si simple à détruire (sans carapace protectrice et sans arme d'attaque) était-il en mesure de survivre dans ce monde ? Pourquoi n'avait-il pas été transformé en poisson ? Ou en tournesol ? Un poisson ou un tournesol, ç'aurait été logique. En tout cas, ç'aurait eu plus de sens que d'être changé en un être humain, nommé Gregor Samsa.

S'armant de courage, il fit basculer ses jambes du lit jusqu'à ce que la plante de ses pieds rencontre le sol. Le froid insoupçonné du plancher nu lui coupa le souffle. Après plusieurs essais infructueux qui le firent s'étaler par terre, il réussit finalement à se tenir à peu près en équilibre sur ses deux jambes. Il demeura ainsi, meurtri, endolori, se retenant d'une main au cadre du lit. Sa tête était invraisemblablement lourde et difficile à soutenir. La sueur dégoulinait de ses aisselles et son sexe se recroquevillait sous l'effet du stress. Il lui fallut respirer profondément à plusieurs reprises pour que ses muscles tendus commencent à se relâcher.

Une fois qu'il fut habitué à se tenir debout, il dut apprendre à marcher. Mais avancer sur deux jambes équivalait à une sorte de torture car chaque mouvement lui infligeait d'atroces souffrances. Le fait de bouger alternativement sa jambe droite puis sa jambe gauche vers l'avant, de quelque façon qu'il le considère, c'était quelque chose de tout à fait illogique, défiant les lois naturelles, et la distance instable entre ses yeux et le sol provoquait chez lui un fléchissement de ses membres. Il fallait qu'il apprenne comment synchroniser les articulations de ses hanches et celles de ses genoux. À chacun de ses pas, ses genoux s'entrechoquaient et il devait rétablir son équilibre en s'appuyant des deux mains contre le mur.

Néanmoins, il le comprenait bien, il n'était pas question qu'il reste à jamais dans cette pièce. S'il ne trouvait pas de la nourriture à avaler, son estomac affamé dévorerait bientôt sa propre chair et il finirait par disparaître.

Tout flageolant, il avança en se tenant au mur. Il lui fallut un temps considérable pour arriver à la porte. Il n'avait certes aucun moyen de mesurer le temps mais oui, aucun doute, cela lui prit très longtemps. L'énorme souffrance qu'il dut supporter pour cela le lui disait concrètement. Au fur et à mesure, il apprenait comment mieux se servir de ses muscles et de ses articulations. Son allure demeurait encore très lente, ses mouvements maladroits. Il lui fallait toujours trouver un appui. Peut-être ensuite serait-il considéré comme un handicapé.

Il attrapa la poignée et tira la porte vers lui. Elle ne bougea pas. Il essaya de la pousser. Même chose. Il tourna alors la poignée vers la droite et tira. La porte s'ouvrit légèrement vers l'intérieur en grinçant. Elle n'était pas fermée à clé. Il engagea sa tête dans l'ouverture et jeta un œil au-dehors. Le couloir était désert. Tout était silencieux, comme dans des fonds sous-marins. Il allongea sa jambe gauche dans l'étroit passage, fit passer la partie supérieure de son corps vers l'extérieur tout en gardant une main sur le chambranle de la porte et continua avec sa jambe droite. Puis il se mit à avancer lentement dans le couloir, les mains étroitement collées au mur.

Il y avait là quatre portes, y compris celle qu'il venait d'emprunter, toutes semblables, toutes faites dans le même bois sombre. Qu'y avait-il derrière ? Qui se tenait là ? Il avait terriblement envie d'ouvrir ces portes. Peut-être alors pourrait-il comprendre les mystérieuses circonstances qui l'avaient amené là. Ou du moins découvrir quelque début de réponse. Il passa pourtant devant chacune de ces portes en faisant le moins de bruit possible. Le besoin de se remplir le ventre allait au-delà de sa curiosité. Il fallait qu'il déniche quelque nourriture à se mettre sous la dent.

Et à présent Samsa savait comment se procurer ces choses substantielles.

Suis l'odeur, songea-t-il en reniflant. L'odeur de mets bien chauds. En effet, des bouffées de plats cuisinés lui arrivaient aux narines par toutes petites particules. Stimulés, les récepteurs olfactifs de son nez transmettaient ces informations à son cerveau, ce qui provoquait chez lui une attente si intense, une envie si violente qu'il pouvait sentir ses viscères se tordre lentement, comme sous l'action d'un tortionnaire expérimenté. De la salive emplit sa bouche.

Mais pour atteindre la source de ces effluves, il lui fallait d'abord descendre un escalier. Avancer sur un sol plat avait déjà été une rude épreuve. Descendre dix-sept marches de cet escalier raide risquait d'être un cauchemar. S'agrippant des deux mains à la rampe, il se lança dans l'aventure. À chaque marche, ses frêles chevilles menaçaient de se rompre sous son poids, il avait bien du mal à conserver son équilibre et il faillit dégringoler à plusieurs reprises. Ses os et ses muscles se révoltaient contre ces postures si peu naturelles.

Durant toute sa descente, Samsa pensa principalement aux poissons et aux tournesols. Ah, se disait-il, si j'avais été changé en poisson ou en tournesol, j'aurais joui d'une vie paisible et je n'aurais jamais eu à monter ou à descendre un escalier comme celui-ci. Alors que me voilà contraint à une opération aussi pleine de risques et aussi artificielle…

Mais pour quelle raison ? Tout cela n'a aucun sens.

Quand il fut enfin au bas de l'escalier, Samsa se redressa encore une fois, rassembla ses dernières forces et clopina en direction des odeurs appétissantes. Il traversa un vestibule au plafond élevé et pénétra dans une salle à manger dont la porte était grande ouverte. Les plats étaient disposés sur une vaste table ovale. Il y avait cinq chaises mais aucun convive. Des volutes de vapeur blanche montaient des assiettes. Un vase en verre contenant une douzaine de lys blancs était posé au centre de la table. Il y avait des serviettes blanches et des couverts pour quatre personnes, mais apparemment, rien n'avait été touché. On aurait dit que des gens s'étaient installés là peu de temps auparavant pour prendre leur petit déjeuner mais que quelque événement soudain et inattendu les avait chassés de ce lieu. Que s'était-il donc passé ? Où étaient-ils partis ? Ou bien où avaient-ils été emmenés ? N'allaient-ils pas revenir pour consommer leur repas ?

Mais Samsa n'avait pas le loisir de s'appesantir longuement sur ces questions. Il s'écroula sur la chaise la plus proche, attrapa à mains nues toute la nourriture qu'il put saisir et l'engouffra en hâte dans la bouche, sans se soucier des couteaux, cuillères, fourchettes ou serviettes. Il déchiqueta des tranches de pain et les enfourna sans prendre la peine d'y étaler beurre ou confiture, avala presque entières de grosses saucisses pochées, dévora des œufs durs avec une telle hâte qu'il faillit oublier d'en enlever la coquille, engloutit des légumes en saumure qu'il saisit à pleines mains. Il plongea les doigts dans un plat encore chaud de purée de pommes de terre et s'en emplit la bouche. Il mâchait et avalait tout indistinctement et fit passer ce qui restait avec de l'eau d'une cruche. Le goût des aliments n'avait aucune importance. Bon ou mauvais, épicé ou acide, c'était pareil pour lui. La seule chose qui comptait était qu'il comble la vaste grotte vide qu'il abritait en lui. Il mangeait avec une concentration maximale, comme s'il faisait une course contre la montre. Il était tellement absorbé qu'à un moment, alors qu'il se léchait les doigts, il s'aperçut qu'il y avait planté les dents par erreur. Des parcelles de nourriture avaient giclé un peu partout, et quand un plat glissa sur le sol et se brisa, il n'y accorda aucune attention.

Lorsque enfin Samsa eut assouvi sa faim et qu'il s'arrêta pour reprendre son souffle, il ne restait pratiquement rien de comestible sur la table. Celle-ci offrait un spectacle désolant. On aurait pu croire qu'une volée de corbeaux avait fait irruption par une fenêtre ouverte et qu'ils s'étaient disputé la pitance à qui mieux mieux avant de s'en aller précipitamment. Seul le vase de lys était intact. Si Samsa avait eu moins de nourriture à sa disposition, il aurait sans doute fait un sort à ces fleurs, tant sa faim semblait impossible à apaiser.

Pendant un long moment ensuite, il resta assis sur sa chaise, hébété. Les mains sur la table, il respirait lentement, les yeux mi-clos, et contemplait le vase des lys, posé au centre de la table. Comme la marée qui gonfle et remonte sur le rivage, il fut lentement envahi par un sentiment de plénitude. Il avait la sensation que sa caverne intérieure s'était peu à peu comblée et que le royaume du vide s'était resserré.

Après quoi, il saisit un pot métallique et versa du café dans une tasse en porcelaine blanche. L'arôme puissant du café fit surgir en lui un souvenir. Ce n'était pas quelque chose qui lui revenait à la mémoire directement. Mais plutôt de façon oblique, en remontant par étapes. Il avait le sentiment étrange que le temps s'était scindé en deux et que ce qu'il expérimentait à présent était un souvenir du futur. Comme si l'expérience et le souvenir allaient et venaient en circulant sur un même cycle clos. Il ajouta une bonne quantité de crème dans son café, remua le tout avec un doigt et le but. Le café avait légèrement refroidi mais conservait une certaine chaleur. Il garda chaque gorgée dans la bouche un certain temps avant d'avaler prudemment et de laisser le liquide s'écouler dans sa gorge. Il eut l'impression qu'absorber cette boisson le calmait un tant soit peu.

Brusquement il eut froid. Il se mit à trembler de tout son corps. Jusqu'alors, sa faim avait été tellement violente qu'elle avait sans doute masqué toute autre sensation. Mais à présent qu'il était repu, il ressentait distinctement la fraîcheur matinale. Tous les poêles étaient éteints. En outre, il était complètement nu. Il n'était même pas chaussé.

Samsa se rendait bien compte qu'il devait trouver quelque chose pour se couvrir. Il avait vraiment trop froid ainsi. Et puis se présenter nu devant autrui n'était évidemment pas convenable. Quelqu'un pouvait frapper à la porte. Ou encore les convives, attablés devant leur petit déjeuner peu auparavant, pouvaient revenir. S'ils le découvraient dans cet état, il s'exposait à des problèmes.

Tout cela, il le savait parfaitement. Non pas parce qu'il l'aurait conjecturé ou compris d'une manière intellectuelle. Non, il le savait, simplement. Samsa ignorait d'où lui venait cette connaissance. Peut-être faisait-elle partie des souvenirs en circulation qu'il avait saisis.

Il se leva, quitta la salle à manger et se dirigea vers le hall d'entrée. Sa démarche était encore gauche, mais en tout cas il était à présent capable d'avancer sur ses deux jambes sans s'appuyer quelque part. Dans le hall, il y avait un porte-parapluies en fer forgé dans lequel étaient déposés des parapluies mais aussi des cannes. Il en choisit une noire, en bois de chêne, pour s'aider dans ses déambulations. Le simple fait de saisir sa poignée solide l'apaisa et l'encouragea. Et puis, il avait à présent une arme pour se défendre en cas d'attaque d'oiseaux. Il s'approcha de la fenêtre et regarda un moment le paysage extérieur entre les rideaux blancs de dentelle.

La maison donnait sur une rue. Ce n'était pas une voie très large. Elle était étrangement vide et les piétons étaient très rares. Néanmoins, les hommes ou les femmes qui l'arpentaient parfois d'un pas rapide étaient tous parfaitement vêtus. Leurs habits étaient de couleurs et de styles variés. Il y avait surtout des hommes mais il vit



également une femme ou deux. Leurs costumes étaient différents. Tous avaient aux pieds des chaussures de cuir solide. Quelques-uns portaient des bottes bien cirées, très brillantes. Sur les pavés sonores, leurs semelles claquaient à chacun de leurs pas vifs. Tout le monde était coiffé d'un chapeau. Tous semblaient trouver normal de marcher sur deux jambes et de se couvrir le sexe. Samsa compara son image reflétée dans le miroir en pied qui se trouvait dans le hall avec les passants de la rue. L'homme qu'il voyait dans le miroir lui parut frêle et misérable. Son ventre était taché de sauce, des miettes de pain s'étaient accrochées à ses poils pubiens, comme des bouts de coton. Il se mit à se nettoyer et à enlever toutes ces saletés avec les mains.

J'ai besoin de vêtements, se dit-il encore une fois.

Il jeta de nouveau un œil sur la rue, cherchant à apercevoir des oiseaux. Non, aucun volatile en vue.

Au rez-de-chaussée de cette maison, il y avait le hall d'entrée, une cuisine, une chambre et une salle à manger. Il ne trouverait de vêtements nulle part dans ces pièces. C'était sans doute au premier étage que les habitants des lieux se changeaient. Il découvrirait certainement là les habits dont il avait besoin.

Il résolut d'affronter l'escalier encore une fois. Mais il eut la surprise de s'apercevoir que la montée était bien plus aisée que ne l'avait été la descente. En s'agrippant à la rampe, il fut capable d'escalader les dix-sept marches à une allure beaucoup plus rapide, sans éprouver de peur ni de douleurs, simplement en s'arrêtant parfois, mais pas très longtemps, pour reprendre son souffle.

La chance était sans doute de son côté car aucune des portes n'était fermée à clé. Elles s'ouvrirent facilement dès qu'il eut tourné la poignée vers la droite et poussé. En tout, il y avait quatre chambres, et, à l'exception de la pièce glaciale au plancher nu dans laquelle il s'était éveillé, toutes étaient confortablement meublées. Dans chacune d'elles, il y avait un lit garni de literie propre, une commode, une table à écrire, une lampe et un tapis orné de délicats motifs. Tout était en ordre, le ménage était bien fait. Des livres étaient joliment alignés sur des étagères, les murs étaient décorés de tableaux représentant un paysage. Sur toutes ces peintures à l'huile on voyait la mer et des falaises pâles. Des nuages blancs dont les formes évoquaient des pâtisseries flottaient dans un ciel bleu sombre. Dans chaque pièce était posé un vase en verre empli de fleurs fraîches et éclatantes. Il ne vit nulle part de fenêtre condamnée par de grossières planches clouées. Au contraire, les fenêtres étaient habillées de rideaux de dentelle, au travers desquels la lumière du soleil se déversait telle une bénédiction. Les lits montraient que quelqu'un avait dormi dedans peu de temps auparavant. Samsa distinguait nettement l'empreinte d'une tête sur l'oreiller.

Il découvrit une robe de chambre à sa taille dans le placard de la pièce la plus vaste. C'était un vêtement qu'il devrait arriver à enfiler. Il n'avait pas la moindre idée de la manière de s'y prendre avec les autres. Comment les mettre ? Comment les porter ? Ils lui paraissaient trop complexes. Ils étaient équipés de trop de boutons et il ne voyait pas comment distinguer l'avant de l'arrière, le haut du bas. Lesquels étaient des sous-vêtements, lesquels des habits de dessus ? Il avait décidément trop de choses à étudier sur cette question. Alors que cette robe de chambre était simple et pratique, à peu près dépourvue d'ornements. L'étoffe légère et souple était douce à sa peau. La couleur était d'un bleu pâle. Il réussit même à dénicher une paire de mules assorties.

Il enveloppa sa nudité dans la robe de chambre, et, après un certain nombre de tentatives et d'échecs, il parvint à nouer la ceinture autour de ses hanches. À présent vêtu de sa robe de chambre et chaussé de ses mules, il se contempla dans un miroir. Il valait certainement mieux être ainsi habillé que de déambuler nu. Plus tard, en observant attentivement les autres hommes autour de lui, il apprendrait comment se vêtir correctement. En attendant, il n'avait que cette robe de chambre à sa disposition. Elle n'était d'ailleurs pas aussi chaude qu'il l'avait espéré, mais du moment qu'il restait dans la maison, il serait néanmoins protégé du froid. Et surtout, il n'avait plus à s'inquiéter de ce que son épiderme tendre subisse une attaque d'oiseaux.

Lorsqu'on sonna à la porte d'entrée, Samsa somnolait dans la chambre la plus grande (et le lit le plus large) de la maison. Il était lové bien au chaud sous l'édredon en duvet, comme s'il dormait confortablement à l'intérieur d'un œuf. Il rêvait. Un rêve dont il ne pouvait à présent se souvenir dans le détail mais qui avait été agréable et réconfortant. Cependant la sonnette retentissait dans toute la maison, le ramenant à la froide réalité.

Il s'extirpa du lit, noua soigneusement la ceinture de sa robe de chambre, enfila ses mules bleu foncé, empoigna sa canne noire et, une main sur la rampe, descendit lentement l'escalier. L'opération fut cette fois bien plus facile qu'au tout début. Néanmoins, il risquait toujours de tomber. Il ne pouvait se permettre de relâcher son attention. Gardant les yeux fixés sur ses pieds, il descendit une marche après l'autre, avec bien des précautions, alors que la sonnette ne cessait de faire entendre son grelottement discordant. Le visiteur qui appuyait sur le bouton était sans doute une personne impatiente et entêtée.

La canne dans la main gauche, Samsa s'approcha de la porte d'entrée. Il tourna la poignée vers la droite, tira, et la porte s'ouvrit.

Une petite femme se tenait là. Une toute petite femme. Il était même incroyable qu'elle ait réussi à atteindre la sonnette. Quand Samsa fut un peu plus près, il comprit pourtant que ce qui posait problème n'était pas sa taille mais son dos, penché en avant dans une courbure permanente. Cette particularité faisait paraître la femme petite



alors qu'en fait elle avait une taille normale. Elle avait noué ses cheveux en arrière à l'aide d'un élastique afin qu'ils ne lui tombent pas sur le visage. Sa chevelure abondante était d'une teinte châtain foncé. Elle portait une veste de tweed très usagée et une jupe large qui lui couvrait les chevilles. Une écharpe rayée en coton autour du cou. Pas de chapeau. De hautes chaussures à lacet. Elle semblait avoir la petite vingtaine. Il restait en elle quelque chose d'enfantin. Elle avait de grands yeux, un petit nez, et ses lèvres étaient légèrement courbées d'un côté, comme une mince lune. Des sourcils épais et droits lui donnaient un air quelque peu soupçonneux.

« C'est bien ici la maison de M. Samsa ? » demanda la petite femme, relevant le cou pour le regarder. Là-dessus, son corps entier se tordit sauvagement. De la façon dont la terre s'altère et se dénature sous l'action d'un violent tremblement de terre.

Un peu hésitant au début, Samsa se força cependant à répondre : « Oui. » Puisqu'il était Gregor Samsa, cette maison devait vraisemblablement être la sienne. Il ne voyait aucun inconvénient à répondre de la sorte.

Cependant, la femme ne parut pas très satisfaite de sa réponse. Elle grimaça légèrement. Peut-être avait-elle senti de l'hésitation dans sa façon de parler.

« C'est *vraiment* la maison de M. Samsa, ici ? » répéta-t-elle d'une voix aiguë. On aurait dit une gardienne expérimentée soumettant à un interrogatoire serré un visiteur à l'allure misérable.

« Je suis Gregor Samsa », répondit Samsa avec autant de décontraction qu'il le put. C'était un fait indéniable.

« Bon… » fit la femme. Elle prit alors un grand sac noir en tissu, posé à ses pieds, qui semblait très lourd. Sans doute avait-il été utilisé depuis bien longtemps car il était élimé ici ou là. Il avait dû connaître plusieurs propriétaires.

« Eh bien, allons-y ! »

Sans attendre de réponse, la femme pénétra dans la maison. Samsa referma la porte. La femme resta plantée là, son regard naviguant de haut en bas, examinant d'un air suspicieux sa robe de chambre et ses mules. Puis elle déclara d'une voix très froide : « J'ai comme l'impression que je vous ai réveillé.

— Cela n'a vraiment aucune importance », répondit Samsa. Il sentait à son expression hargneuse que son allure ne convenait pas aux circonstances.

« Je vous prie de m'excuser pour ma tenue, mais il y a à cela toutes sortes de raisons qui font que… »

La femme resta la bouche serrée, sans lui accorder de réponse.

« Alors ? lança-t-elle seulement.

— Alors, répéta Samsa.

— Alors, où se trouve la serrure qui pose problème ?

— La serrure ?

— La serrure cassée », dit la femme. Elle ne cherchait même plus à dissimuler son irritation. « Vous nous avez appelés pour nous demander de venir la réparer.

— Ah, la serrure cassée », fit Samsa. Il tenta désespérément de rassembler ses pensées. Mais à peine se concentrait-il sur un point que la colonne noire de moustiques resurgissait au fond de son crâne.

« Je n'ai rien entendu de spécial à propos d'une serrure, dit-il. Mais je suppose que le problème se situe au premier étage, sur l'une des portes. »

La femme le contempla, le visage plissé d'agacement. « Vous supposez ? » répéta-t-elle. Sa voix était encore plus glaciale. Un de ses sourcils s'était relevé en accent circonflexe. « L'une des portes ? »

Samsa eut conscience qu'il s'empourprait. Le fait d'ignorer absolument tout de cette serrure cassée le mettait dans le plus extrême embarras. Il tenta de s'éclaircir la voix mais ne put prononcer la moindre parole.

« Monsieur Samsa, vos parents sont-ils là ? Je crois que j'aimerais mieux parler avec eux.

— Je pense qu'ils sont sortis, ils avaient quelque chose à faire, répondit Samsa.

— Ils sont sortis ? s'écria-t-elle, stupéfaite. Qu'avaient-ils donc à faire au milieu de tout ça ?

— Je ne sais rien du tout. Ce matin, quand je me suis réveillé, il n'y avait personne, dit Samsa.

— Eh bien dites donc… » La jeune femme poussa un long soupir. « Nous leur avions pourtant dit que nous passerions à ce moment de la journée.

— Je suis vraiment désolé. »

La femme resta un moment la bouche serrée. Puis, lentement, son sourcil relevé redescendit et elle observa la canne noire que tenait Samsa.

« Vous avez mal aux jambes, monsieur Gregor ?

— Un peu, oui… » répondit Samsa de façon ambiguë.

De nouveau, la femme fut agitée de brusques contractions. Samsa n'avait pas la moindre idée de ce que signifiaient ces mouvements ni dans quelle intention ils étaient accomplis. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'être instinctivement attiré par leur déroulement complexe.

« Eh bien tant pis ! déclara alors la jeune femme d'un ton résigné. Allons voir au premier étage les serrures des portes. Quand je pense que j'ai passé le pont et que j'ai traversé la ville entière avec tout ce qui se passe de terrible pour venir jusqu'ici… J'ai même risqué ma vie. Maintenant, ça n'aurait aucun sens de dire : "Ah, il n'y a personne ? Alors je reviendrai plus tard", non ? »

Tout ce qui se passe de terrible ? Samsa ne comprenait rien de ce à quoi elle faisait allusion. Qu'arrivait-il de si affreux ? Mais il ne posa aucune question. Mieux valait ne pas exposer son ignorance encore davantage.

Pliée en deux, la jeune femme prit son sac dans la main droite et se mit à grimper péniblement les marches – on aurait dit un insecte qui rampait. Samsa montait lentement à sa suite, s'agrippant à la rampe. La drôle de démarche de la femme éveillait en lui une sorte de sympathie. Cela lui rappelait quelque chose.

Arrivée en haut de l'escalier, la femme jeta un coup d'œil sur le couloir.

« Vous *supposez* donc que sur *l'une de ces portes*, la serrure est cassée ? » demanda-t-elle.

Samsa rougit. « Oui, répondit-il. Sans doute l'une d'entre elles. » Puis il ajouta craintivement : « J'ai l'impression que cela pourrait être celle du fond, à gauche. » C'était la porte de la chambre nue, dépourvue de meubles, dans laquelle il s'était éveillé le matin.

« Vous avez *l'impression* ? répéta la jeune femme d'une voix aussi inexpressive qu'un feu de plein air éteint. Cela *pourrait être…* » Elle se retourna alors pour regarder Samsa.

« Il me semble… fit Samsa.

— Monsieur Gregor Samsa, c'est un plaisir de bavarder avec vous, déclara la femme d'une voix sèche. Vous possédez un vocabulaire d'une telle richesse, et vous êtes tellement précis dans votre expression. » Puis elle soupira de nouveau et fit sur un autre ton : « Bon, peu importe. Commençons donc par examiner la porte au fond à gauche. »

Elle se dirigea vers le bout du couloir, arriva devant la porte en question, tourna la poignée dans tous les sens. Puis elle exerça une poussée sur la porte, laquelle s'ouvrit vers l'intérieur. La chambre était exactement telle que Samsa l'avait laissée en sortant. Il n'y avait à l'intérieur qu'un lit. Il était là, posé tout seul au milieu de l'espace, comme une île solitaire perdue parmi les courants marins. Un lit dont le matelas nu n'était pas particulièrement propre. C'était sur ce matelas qu'il s'était éveillé, sous la forme de Gregor Samsa. Il n'avait pas rêvé. Le plancher aussi était froid et nu. Des planches étaient clouées à la fenêtre. La jeune femme remarqua sans doute tous ces détails, mais elle ne manifesta aucun signe de surprise. Son attitude laissait entendre qu'il y avait sans doute d'autres pièces du même genre partout dans la ville.

Elle s'accroupit, ouvrit son sac noir, en sortit une étoffe en flanelle de couleur crème qu'elle déploya sur le sol. Puis elle choisit une série d'outils et les aligna soigneusement sur l'étoffe, à la manière d'un bourreau endurci qui prépare devant sa misérable victime les instruments de son calvaire.

Elle prit d'abord un fil métallique d'épaisseur moyenne et l'inséra dans la serrure. Puis, d'une main expérimentée, elle le manœuvra sous des angles différents. Ses yeux n'étaient plus que des fentes tant elle était concentrée sur sa tâche. Ses oreilles aussi étaient en alerte. Elle sélectionna ensuite un fil plus mince et répéta la même opération. Elle eut alors une expression des plus sévères, ses lèvres se tordirent et adoptèrent les formes sagaces d'un sabre chinois. Elle saisit une grande torche et se mit à examiner la serrure en détail d'un œil implacable.

« Dites-moi, où se trouve la clé pour cette serrure ? demanda-t-elle à Samsa.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il honnêtement.

— Ah, Gregor Samsa, vous me donnez parfois envie de mourir ! » s'exclama-t-elle en levant les yeux vers le plafond.

Sans se préoccuper davantage de Samsa, elle choisit un tournevis parmi ses outils posés sur l'étoffe et entreprit de dévisser la serrure. Ses gestes étaient lents et précautionneux car elle ne voulait pas abîmer les vis. Elle s'arrêtait de temps à autre et, comme auparavant, son corps entier s'agitait, tremblait, trépidait.

Alors que Samsa observait de derrière elle toutes ses contorsions, son propre corps se mit à manifester de bien étranges réactions. Il sentit peu à peu de la chaleur le gagner, ses narines se dilatèrent. Sa bouche se fit tellement sèche qu'il s'entendait déglutir bruyamment chaque fois qu'il essayait d'avaler de la salive. Les lobes de ses oreilles le démangeaient. Puis son sexe, qui jusque-là s'était contenté de pendouiller mollement, se mit à grossir, à grandir, à se raidir. Le devant de sa robe de chambre accusa un fort renflement. Samsa demeurait néanmoins ignorant de ce que tout cela pouvait bien signifier.

La jeune femme avait à présent sorti la serrure de la porte. Elle s'approcha de la fenêtre pour mieux l'inspecter à la lumière du soleil qui filtrait entre les planches. La mine sombre, les lèvres tordues étroitement closes, elle donna quelques petits coups à l'intérieur à l'aide d'un mince fil métallique, puis l'agita fortement afin de vérifier comment elle résonnait. Enfin elle soupira encore une fois et se tourna vers Samsa.

« Tout l'intérieur est cassé, annonça-t-elle. C'est bien ce que vous aviez dit, monsieur Samsa, elle est fichue.

— C'est bien, fit Samsa.

— Non, pas du tout, répliqua-t-elle. Il m'est impossible de la réparer sur place. Il s'agit d'un mécanisme un peu spécial. Il ne me reste plus qu'à l'emporter jusqu'à la maison, où mon père ou mes frères s'en occuperont. Ils devraient s'en sortir. Mais moi, je ne suis qu'une apprentie. Je peux arranger seulement les serrures ordinaires.

— Je comprends », dit Samsa. Ainsi, la jeune femme avait un père et plusieurs frères. Toute une famille de serruriers.

« En fait, c'était mon père ou l'un de mes frères qui aurait dû venir ici, mais comme vous le savez, à cause de toute cette agitation, c'est moi qu'on a envoyée à leur place. Il y a des postes de contrôle dans toute la ville. »

Encore une fois, elle poussa un profond soupir. « C'est vraiment bizarre, la manière dont cette serrure est endommagée. Quelqu'un a dû extirper toute la partie intérieure avec un outil très particulier. Sinon, je ne vois pas… »

Puis son corps se tordit de nouveau. Tout en tressautant, elle faisait de grands moulinets avec ses bras, comme un nageur qui s'essaierait à un nouveau style de natation. Pour une raison qu'il ignorait, Samsa était fasciné par ses mouvements. Tout à fait ébranlé.

« Puis-je vous poser une question ? se résolut-il à lui demander.

— Une question ? répéta-t-elle en lui lançant un regard méfiant. Ouais… je me demande bien. Mais bon, allez-y.

— Comment se fait-il que vous vous contorsionniez ainsi périodiquement ? »

Elle regarda Samsa, la bouche un peu entrouverte. « Je me contorsionne ? » Elle réfléchit un instant. « Comme cela, vous voulez dire ? » Et elle répéta ses torsions habituelles.

« Oui », répondit Samsa.

La jeune femme le fixa au visage un moment, les yeux presque fermés. Puis, de mauvaise humeur, elle lâcha :

« C'est mon soutien-gorge qui ne me va pas. C'est tout.

— Soutien-gorge ? » C'était un mot que Samsa ne reliait à aucun de ses souvenirs.

« Eh bien oui, mon soutien-gorge. Vous me suivez ? s'exclama-t-elle, comme si elle crachait. Ou alors vous trouvez bizarre que les petites bossues portent un soutien-gorge, hein ? Vous pensez qu'on ne manque pas de culot ?

— Bossu ? » fit Samsa en écho. Encore un mot englouti dans l'immense vide de sa conscience. Il ne comprenait strictement rien à ce qu'elle lui disait. Mais il devait tout de même répondre quelque chose.

« Pardon, marmonna-t-il. Je ne pense rien de tout cela.

— Parce que, vous savez, nous autres, les bossues, nous avons aussi deux seins et il faut qu'ils soient bien soutenus. Nous ne sommes pas des vaches à lait, nous ne pouvons pas courir en laissant notre poitrine ballotter.



— Non, bien entendu, approuva Samsa, complètement perdu.

— Mais ces soutiens-gorge ne sont pas adaptés à notre corps. Ils tiennent mal. Nous ne sommes pas faites comme les femmes ordinaires, voyez-vous. Alors, de temps en temps, nous devons nous tortiller pour le remettre en place. Ah… si vous saviez le nombre de problèmes que nous avons, nous autres… Et dites-moi, c'est pour cela que vous restez derrière moi à me regarder ? Ça vous amuse ?

— Pas le moins du monde. C'était simplement que je me demandais pourquoi vous agissiez de la sorte. »

Samsa présuma donc qu'un soutien-gorge était un appareil destiné à faire se tenir en place les seins et qu'une bossue était quelqu'un dont le corps s'apparentait à la constitution particulière de cette femme. Il lui fallait apprendre tant et tant de choses sur ce monde.

« Vous ne seriez pas en train de vous moquer de moi ? demanda la jeune femme.

— Non, non, je ne me moque pas de vous. »

Elle tendit le cou pour observer Samsa. Elle comprit qu'il disait la vérité. Il n'était vraisemblablement pas méchant. Juste un peu simplet. Mais il semblait bien élevé et il était plutôt beau. Il devait avoir autour de la trentaine. Il était certes un peu trop maigre, ses oreilles un peu trop longues, son teint assez blafard, mais il était parfaitement courtois.

Elle remarqua alors que sur la partie inférieure de sa robe de chambre, quelque chose en dessous soulevait le tissu à angle vif.

« C'est quoi, ça ? dit-elle d'une voix glaciale. Cette *bosse*, là ? »

Samsa baissa les yeux vers la partie incriminée. Il supposa qu'il y avait quelque chose de tout à fait inapproprié, étant donné le ton de la jeune femme, à exposer publiquement l'extension de cet organe.

« Ah ah. Je vois. Baiser une bossue, vous vous demandez ce que ça donne, hein ? Et ça vous tente, n'est-ce pas ? fulmina la jeune femme.

— Baiser ? » Ce mot-là non plus, il ne s'en souvenait pas.

« Vous imaginez que parce que son dos est courbé, vous allez pouvoir tranquillement la prendre par-derrière ? lança-t-elle. Il y a des tas de vicieux comme vous qui se figurent que nous allons gentiment nous laisser faire, juste parce que nous sommes bossues ! Eh bien non, c'est raté, nous ne sommes pas aussi faciles !

— Je ne saisis pas très bien… fit Samsa. Si je vous ai offensée, j'en suis désolé. Je vous demande de m'excuser. Je vous prie de me pardonner. Je ne pense pas à mal. Mais j'ai été malade un certain temps et il y a beaucoup de choses qui me sont incompréhensibles.

— Ah d'accord. J'ai compris, dit-elle. La tête, elle tourne un peu au ralenti, n'est-ce pas ? Mais le zizi, lui, il est en pleine forme. Ben voyons…

— Pardon, répéta Samsa.

— Ça va, ça va… fit-elle d'une voix résignée. J'ai quatre vauriens de frères à la maison, et depuis toute petite, ils m'ont largement affranchie. Me faire admirer leur bidule, c'était leur plaisanterie favorite. Des petits vicieux. Alors, vous savez, je connais la chanson. »

Elle s'accroupit, rangea ses outils, enveloppa la serrure cassée dans l'étoffe et remit soigneusement le tout dans le sac. Puis elle se releva.

« J'emporte la serrure à la maison, fit-elle. Dites-le bien à vos parents. Nous la réparerons ou bien nous en mettrons une neuve. Mais dans ce cas, cela pourra prendre du temps, les choses étant ce qu'elles sont. Vous le direz à vos parents, d'accord, quand ils rentreront. Hé ? Vous avez compris ? Vous n'oublierez pas ? »

Samsa dit que non, il n'oublierait pas.

Elle redescendit lentement l'escalier, Samsa à sa traîne, avec précaution. À eux deux, ils offraient un tableau plutôt contrasté. Elle, dont on aurait dit qu'elle rampait, lui, qui se penchait en arrière d'une manière très peu naturelle, cependant que leur vitesse était à peu près identique. En même temps, Samsa déployait tous ses efforts pour que sa « bosse » retombe, mais elle ne voulait décidément pas revenir à sa forme antérieure. Et puis, du fait qu'il observait les mouvements de la jeune femme tandis qu'elle descendait les marches, son cœur battait à un rythme accéléré. Du sang chaud et vif courait dans ses veines. Sa bosse résistait obstinément.

« Comme je vous l'ai déjà dit, c'était mon père ou un de mes frères qui aurait dû venir ici, déclara la femme quand

ils furent arrivés devant la porte d'entrée. Mais les rues grouillent de soldats en armes et il y a des quantités de tanks. En particulier aux postes de contrôle des ponts, où ils regroupent des tas de gens. C'est pourquoi les hommes de ma famille ne pouvaient pas sortir. Une fois qu'on est arrêté, impossible de savoir quand on sera relâché. Alors, c'est moi qu'on a envoyée. J'ai traversé Prague toute seule. Dans ma famille, ils ont dit : "Oh, une petite bossue comme toi, personne n'y fera attention !" Voilà, parfois, je suis utile…

— Des tanks ? répéta confusément Samsa.

— Oui, plein de tanks. Avec des canons et des mitrailleuses », dit-elle. Et, pointant du doigt la protubérance sous sa robe de chambre : « Votre canon a l'air superbe mais ceux-là sont bien plus gros, bien plus durs, bien plus cruels. Pourvu que vos parents reviennent sains et saufs. Vous ne savez vraiment pas où ils sont allés ? »

Samsa secoua la tête. Non, il n'en avait aucune idée.

« Est-ce que je pourrais vous revoir ? » Samsa s'était brusquement jeté à l'eau.

Elle tordit lentement le cou pour mieux observer Samsa en face.

« Vous voulez dire que vous avez envie de me revoir ?

— Oui, j'aimerais vous rencontrer de nouveau.

— Avec votre engin au garde-à-vous ? »

Samsa baissa la tête encore une fois vers la fameuse bosse. « Je ne saurais vous expliquer… mais ça, ça n'a aucun rapport avec mes sentiments. Ce doit être plutôt un problème cardiaque.

— Sans blague ! dit-elle, impressionnée. Un problème cardiaque, donc. C'est un point de vue très amusant. Celle-là, on ne me l'avait pas encore faite.

— Vous comprenez, je n'y suis pour rien.

— Donc, aucun rapport avec la baise ?

— Oh non, je n'y pense pas. Je vous assure.

— Alors, quand votre truc durcit et s'allonge comme ça, c'est juste un problème cardiaque. C'est ce que vous voulez dire ? »

Samsa hocha la tête en signe d'assentiment.

« Vous le jurez devant Dieu ?

— Dieu ? » répéta Samsa. Encore un mot dont il n'avait pas souvenir. Il resta silencieux un instant.

La jeune femme secoua la tête faiblement. Puis elle se tordit et se contorsionna pour remettre en place son soutien-gorge. « Ah… laissez tomber Dieu. Il semble bien qu'il ait déserté Prague depuis quelques jours. Il devait avoir des choses importantes à faire. Oublions-le.

— Je pourrai donc vous revoir ? » demanda Samsa.

La jeune femme releva un sourcil. Puis une expression nouvelle apparut sur son visage. Son regard semblait perdu sur quelque lointain paysage brumeux.

« Vous désirez vraiment me revoir ? »

Samsa acquiesça en silence.

« Et que ferions-nous alors ?

— Nous pourrions parler tous les deux.

— De quoi ? demanda-t-elle.

— De plein de choses.

— *Seulement* parler ?

— Il y a tellement de choses sur lesquelles j'aimerais vous interroger, répondit Samsa.

— Lesquelles ?

— J'aimerais vous poser des questions sur ce monde. Sur vous. Sur moi. »

La jeune femme réfléchit un instant.

« J'ai l'impression qu'il y a tant de sujets dont nous avons besoin de parler ensemble. Des tanks, par exemple. De Dieu. Des soutiens-gorge. Des serrures. »

Un profond silence s'abattit alors entre eux. On entendit quelqu'un qui tirait une charrette. En passant devant la maison, cela fit un bruit funeste, oppressant.

« Je ne sais pas trop », fit la jeune femme en secouant lentement la tête. Pourtant, la froideur dans sa voix était moins perceptible. « Vous êtes trop bien élevé pour moi. Et je suppose que vos parents ne seraient pas ravis de voir leur précieux fils se lier avec une petite bossue. En plus, à présent, notre ville est envahie par une flopée de tanks et de troupes ennemies. Qui sait ce qui va arriver et de quoi demain sera fait ? »

Samsa, bien entendu, n'en avait pas la moindre idée. Il ne savait rien sur rien. Rien sur le futur, évidemment, mais rien non plus sur le présent ni sur le passé. Même la façon de se vêtir lui était mystérieuse.

« De toute façon, je reviendrai un de ces jours, dit la petite bossue. Je rapporterai cette serrure si nous avons pu la réparer, et si nous n'y sommes pas arrivés, je vous la rendrai telle quelle. On vous comptera des frais pour tout cela, bien sûr. Si vous êtes là, eh bien, nous pourrons nous voir. Je ne sais pas si nous aurons le temps de parler tranquillement du monde et de toutes ces questions. Mais en tout cas, à mon avis, il vaudrait mieux que vos parents ne voient pas cette bosse. En général, chez les gens normaux, on ne vous félicite pas pour avoir exposé ce genre de chose. »

Samsa opina. Même s'il ignorait comment s'y prendre. Mais il y réfléchirait plus tard.

« C'est étrange tout de même, reprit-elle d'une voix pensive. Alors que le monde s'écroule autour de nous, il y a pourtant des hommes qui se soucient d'une serrure cassée et d'autres qui sont assez consciencieux pour essayer de la réparer… Bizarre, non ? Vous ne trouvez pas ? Mais c'est sans doute la meilleure réponse que nous puissions faire. Peut-être que persévérer à travailler sur de toutes petites choses, honnêtement, consciencieusement, permet de garder toute sa tête tandis que le monde se défait. »

Elle se tordit de nouveau le cou pour regarder Samsa en face. L'un de ses sourcils se releva en accent circonflexe. Puis elle ouvrit la bouche.

« Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais c'était quoi, cette chambre du premier étage ? Pourquoi vos parents avaient-ils besoin d'une serrure aussi énorme pour une pièce qui ne contient qu'un lit et en quoi cela les gêne-t-il que cette serrure soit cassée ? Et que signifient ces planches clouées à la fenêtre ? Y avait-il quelque chose enfermé là-dedans ? »

Samsa resta silencieux. Si quelqu'un – quelque chose – avait dû être enfermé dans cette pièce, cela ne pouvait être personne d'autre que lui. Mais pour quelle raison avait-il fallu l'enfermer ?

« Bon, j'imagine que ce n'est pas la peine de vous interroger à ce sujet, dit-elle. Il va falloir que j'y aille à présent. Si je tarde trop, chez moi, ils vont s'inquiéter. Priez pour que je rentre saine et sauve. Et aussi pour que les soldats ne s'occupent pas d'une pauvre bossue. Et qu'il n'y en ait pas de pervers parmi eux. On nous baise bien assez comme ça.

— Je vais prier », déclara Samsa. Même s'il n'avait pas la moindre idée de ce que signifiait « pervers » ou « prier ».

La jeune femme reprit son sac pesant et, toujours courbée en deux, elle se dirigea vers la porte.

« Est-ce que je vous reverrai ? demanda pour la dernière fois Samsa.

— Si vous pensez très fort à quelqu'un que vous souhaitez rencontrer, alors vous pouvez être sûr que cela se fera ! » lança-t-elle. Cette fois, il y avait un peu de chaleur dans sa voix.

« Prenez garde aux oiseaux ! » cria Samsa dans son dos. Elle se retourna et acquiesça. Sa bouche légèrement tordue d'un côté laissait soupçonner un mince sourire.

Samsa observa entre les rideaux la silhouette déformée de la jeune apprentie qui s'éloignait. Alors qu'elle foulait les pavés, sa démarche semblait à première vue assez gauche, mais elle avançait pourtant à pas très rapides. Samsa trouvait charmant chacun de ses mouvements. Elle lui rappelait ces gyrins qui rampent à la surface de l'eau en se tortillant prestement. Et autant qu'il pouvait en juger, il lui semblait que cette façon de se mouvoir était infiniment plus raisonnable que de marcher en vacillant sur deux jambes instables.

Peu de temps après qu'elle eut disparu, il remarqua que son sexe était redevenu petit et mou. La forte protubérance s'était aplanie à un moment donné. Sa verge pendait à présent entre ses jambes, pacifique et sans défense, comme un fruit innocent. Ses testicules aussi reposaient tranquillement dans leur poche. Il resserra la ceinture de sa robe de chambre puis s'assit sur une chaise dans la salle à manger et but ce qui restait de café froid.

Les gens qui se trouvaient dans cette pièce s'en étaient allés quelque part. Il ignorait qui ils étaient mais il supposa que ce devaient être des membres de sa famille. Pour une raison quelconque, soudain, ils étaient partis. Peut-être ne reviendraient-ils jamais. Le monde était en train de s'écrouler – qu'est-ce que cela voulait dire ? Gregor Samsa n'en avait pas la moindre idée. Les troupes étrangères, les postes de contrôle, les tanks… autant de notions qui restaient pour lui énigmatiques.

Mais ce qu'il savait clairement, c'est qu'il voulait revoir la petite bossue. Il voulait *absolument* la revoir. Il voulait s'asseoir en face d'elle et parler tout son content. Il avait envie de comprendre avec elle les énigmes de ce monde. Il désirait regarder sous tous les angles la façon dont elle se tordait pour ajuster son soutien-gorge. Et si c'était possible, il avait envie de promener ses mains sur son corps. Il voulait éprouver dans ses doigts le toucher de sa peau, et sa chaleur. Et monter et descendre avec elle tous les escaliers du monde.

En pensant à elle, en se remémorant sa silhouette, il ressentait dans sa poitrine une douce tiédeur. Et il était de plus en plus heureux de ne pas être un poisson ou un tournesol. Bien entendu, c'était très ennuyeux de devoir marcher sur deux jambes, de devoir porter des vêtements, de manger en se servant de fourchettes et de couteaux. Il y avait dans ce monde trop de choses qu'il lui fallait apprendre. S'il n'avait pas été un humain, pourtant, mais un poisson ou un tournesol, jamais il n'aurait ressenti cette étrange chaleur dans son cœur. Voilà ce qu'il éprouvait.

Samsa resta là un long moment, les yeux clos. Il goûtait paisiblement, tout seul, cette chaleur qui lui évoquait un feu de plein air. Puis il se ressaisit, empoigna sa canne noire et se dirigea vers l'escalier. Il lui fallait encore une fois se rendre au premier étage et chercher à maîtriser la façon de bien se vêtir. Il le fallait.

Ce monde restait dans l'attente d'être déchiffré.

Des hommes sans femmes

LE TÉLÉPHONE ME RÉVEILLA peu après 1 heure du matin. La sonnerie d'un téléphone en pleine nuit, c'est toujours brutal. Cela peut faire penser à quelqu'un qui essaierait de démolir le monde à l'aide d'une lourde barre de fer. En tant que membre de l'espèce humaine, il fallait que j'y mette un terme. C'est pourquoi je quittai mon lit, me dirigeai vers le salon et soulevai le combiné.

La voix grave d'un homme m'informa qu'une femme avait quitté notre monde à tout jamais. Le possesseur de cette voix était le mari de cette femme. Du moins se définit-il ainsi. Sa femme avait mis fin à ses jours mercredi de la semaine précédente, dit-il, et, de toute manière, il voulait me faire part de cette nouvelle. « *De toute manière* ». Dans ce que j'en entendis, pas la moindre émotion n'était perceptible au ton de sa voix. Il parlait en style télégraphique. Sans faire de pause entre les mots. Une pure annonce. Un fait brut. Point.

Que devais-je lui répondre ? Il fallait que je dise quelque chose, mais les mots ne me venaient pas. Il y eut un long silence. Comme si, en plein milieu d'un chemin sur lequel nous nous tenions tous les deux, une fosse profonde s'était ouverte et que nous cherchions à la fouiller du regard. Voilà à quoi ressemblait ce silence. Puis, sans ajouter un mot, celui qui m'avait appelé coupa la communication. Délicatement, comme quand on pose sur le sol une œuvre d'art fragile. Tel que j'étais vêtu alors – tee-shirt blanc et boxer bleu –, je restai figé un moment, le combiné inutilement serré dans la main.

Comment me connaissait-il ? Je n'en avais pas la moindre idée. Peut-être était-ce sa femme qui avait mentionné mon nom, parlant de moi comme de son « ancien amoureux » ? Mais pour quelle raison ? Et comment avait-il eu mon numéro de téléphone (il ne figure pas dans l'annuaire) ? Et surtout, *pourquoi moi* ? Pourquoi fallait-il que son mari prenne la peine de m'appeler pour m'apprendre qu'elle n'était plus ? J'avais du mal à imaginer qu'elle l'avait expressément demandé, comme une dernière volonté. Notre relation était très ancienne. Et depuis que nous nous étions séparés, je ne l'avais jamais revue. Nous ne nous étions jamais téléphoné.

Tout cela importait peu, au fond. Le problème était que l'homme ne m'avait pas donné la moindre explication. Il avait sans doute pensé qu'il devait me dire que sa femme s'était suicidée. Et il s'était débrouillé pour obtenir mon numéro de téléphone personnel. Mais il avait jugé qu'il était inutile de me donner plus de détails. Il semblait ainsi m'avoir délibérément placé à égale distance d'un savoir et d'un non-savoir. Pourquoi ? Dans le but de me faire réfléchir à *quelque chose* ?

Mais à quoi ?

Je n'en savais rien. Sauf que je voyais de plus en plus de points d'interrogation. Comme un enfant qui, à l'aide d'un tampon en caoutchouc, s'amuserait à en imprimer partout au hasard sur son cahier.

Je n'avais donc pas la moindre idée de la raison pour laquelle elle s'était suicidée et j'ignorais la façon dont elle s'y était prise. Aurais-je voulu le savoir que je n'avais aucun moyen d'y parvenir. Je ne savais même pas où elle habitait ni qu'elle était mariée. Bien entendu, j'ignorais son nom marital. (L'homme qui m'avait appelé ne s'était pas présenté.) Depuis combien de temps étaient-ils mariés ? Avaient-ils un enfant ? Ou plusieurs ?

Je tins cependant pour certain ce que l'homme m'avait dit au téléphone. Je n'éprouvai pas de suspicion. Après notre séparation, elle avait continué à vivre dans ce monde, elle était (sans doute) tombée amoureuse, elle s'était mariée, et puis, mercredi dernier, pour une raison que j'ignorais, en utilisant je ne sais quel moyen, elle avait mis fin à ses jours.

« *De toute manière.* » Sa voix trahissait quelque chose comme un lien très fort avec le pays des morts. Dans le grand silence de la nuit, j'avais pu entendre la vigueur de cette attache. J'avais pu discerner la tension d'un fil étiré à l'extrême, et ses scintillements. En ce sens – et en admettant qu'il y ait eu de sa part une intention –, il avait bien choisi son moment en m'appelant à 1 heure du matin. À 1 heure de l'après-midi, l'impression aurait sûrement été différente.

Je finis par reposer le combiné sur son socle et retournai me coucher. Ma femme s'était éveillée à son tour.

« Qu'est-ce que c'était, ce coup de téléphone ? Quelqu'un est mort ? demanda-t-elle.

— Non, personne n'est mort. C'était un faux numéro », répondis-je d'une voix volontairement ensommeillée et traînante.

Bien entendu, elle ne me crut pas. Il y avait dans ma voix aussi quelque chose qui appartenait au pays des morts. L'ébranlement que provoque une mort tout juste advenue est très contagieux. Transmis par la ligne du téléphone, ses minuscules tremblements vont modifier la résonance des paroles et faire vibrer le monde par un phénomène de

synchronie. Mais ma femme ne dit rien de plus. Allongés dans l'obscurité, l'oreille tendue vers le silence, nous nous absorbâmes dans nos pensées respectives.

Parmi les femmes avec lesquelles j'avais été lié jusqu'à présent, elle était donc la troisième à avoir choisi une mort volontaire. À bien y réfléchir, ou plutôt, non, sans vraiment avoir besoin d'y réfléchir, c'était un pourcentage particulièrement élevé. J'avais de la peine à le croire. Notamment parce que je n'avais pas eu de relations amoureuses avec un si grand nombre de femmes. Je ne comprenais absolument pas pour quelle raison ces femmes encore jeunes se supprimaient ainsi, l'une après l'autre. Pourquoi *fallait-il* qu'elles se suppriment ? Cela n'avait sans doute rien à voir avec moi. Je ne croyais pas être impliqué. Néanmoins, intérieurement, j'étais persuadé qu'elles m'avaient attribué un rôle de témoin ou de chroniqueur. Par ailleurs, comment dire… cette troisième femme (que je nommerais simplement M.) n'était pas du tout, à mon avis, du genre à se suicider. Et puis on pouvait penser que M. aurait été gardée et protégée par les robustes marins du monde entier.

Je ne peux pas décrire précisément quelle sorte de femme était M., ni où et quand nous nous étions connus et ce que nous faisions ensemble. Je suis désolé, mais pour parler clairement, avec elle, les choses sont compliquées. Et ces problèmes risquent d'atteindre aussi les personnes de son entourage (encore) vivantes. Je ne noterai donc ici que des faits se rapportant à un temps déjà ancien, durant lequel j'ai entretenu avec M. des relations très étroites, avant que nous ne nous séparions pour certaines raisons.

En fait, M. est une femme que je considère avoir rencontrée lorsque j'avais quatorze ans. Non pas que cela se soit passé réellement, mais c'est en tout cas ce que j'aimerais poser comme hypothèse. Nous nous étions rencontrés lorsque nous avions quatorze ans, dans une salle de classe. Plus exactement, durant un cours de biologie. Il était question d'ammonites ou de cœlacanthes, ce genre de choses. Elle était assise à côté de moi. J'avais oublié ma gomme, et quand je lui demandai si elle pouvait me prêter la sienne, elle la coupa en deux et m'en donna une moitié. Avec un grand sourire. Instantanément, je tombai amoureux. L'expression est à prendre au pied de la lettre. C'était la plus jolie fille que j'aie jamais vue. Du moins le pensais-je alors.

Voilà comment j'aimerais envisager l'existence de M. Comment j'aimerais qu'ait eu lieu notre toute première rencontre, dans une salle de classe, au collège. Par l'entremise muette mais néanmoins écrasante des ammonites et des cœlacanthes. Imaginer les choses ainsi rendrait toutes sortes de faits bien plus logiques et plus simples.

À quatorze ans, doté d'une santé en quelque sorte toute neuve, j'entrais bien entendu en érection chaque fois que soufflait le vent chaud de l'ouest. C'était l'âge qui le voulait. Mais *elle* ne provoquait pas d'érection chez moi. Elle l'emportait facilement sur tous les vents d'ouest. Pas seulement ceux de l'ouest. Elle était si belle qu'elle éclipsait tous les vents, soufflant de tous les horizons. Devant une fille d'une perfection pareille, pouvais-je avoir quelque chose d'aussi moche qu'une érection ? C'était la première fois de ma vie que je rencontrais une fille qui faisait naître en moi pareils sentiments.

Voilà ce que *je ressentis* quand je vis M. pour la première fois. Cela n'eut pas lieu réellement, mais il aurait été logique que cela se passe ainsi. J'avais quatorze ans, elle avait quatorze ans. Juste le bon âge pour une telle rencontre. Nous aurions dû *vraiment* nous rencontrer de cette façon.

Ensuite pourtant, en un clin d'œil à peine, M. disparut. Où avait-elle bien pu aller ? Je l'avais perdue de vue. Quelque chose s'était produit, et, durant le bref instant où je regardais ailleurs, elle s'en était allée. Elle était là, et puis voilà, soudain, elle n'y était plus. Quelque matelot rusé l'avait peut-être attirée sur son bateau et entraînée jusqu'à Marseille ou en Côte d'Ivoire. Mon désespoir fut plus profond que toutes les mers qu'ils avaient pu traverser. Plus profond que les océans où se cachent des calmars géants et autres monstres marins. Je m'en voulais terriblement. Je ne pouvais y croire. Que s'était-il passé ? Alors que M. était si importante pour moi. Que j'avais eu tellement besoin d'elle. Pourquoi l'avais-je quittée des yeux ?

Par un effet inverse, depuis lors, M. fut tout pour moi. Partout. Dans tous les lieux, dans tous les temps et dans tous les êtres. J'en étais conscient. Sa moitié de gomme, je l'avais glissée dans un sachet en plastique que je gardais précieusement sur moi. Toujours. Comme un talisman. Comme une boussole. Avec cet objet dans ma poche, je retrouverais M. un jour, quelque part dans ce monde. J'en étais certain. C'était juste qu'un matelot l'avait enjôlée avec des mots doux et attirée sur son grand bateau pour l'entraîner très loin. Elle avait toujours été tellement crédule. Une fille qui n'hésitait pas à couper en deux sa gomme toute neuve et à en donner la moitié.

Je tentai de retrouver des parcelles d'elle, y compris les plus infimes, à partir de divers lieux, à partir de diverses personnes. Mais, naturellement, ce n'étaient que de petits morceaux. Et même si j'essayais de les rassembler, c'étaient toujours des fragments. Le noyau de son être m'échappait comme un mirage. Sur d'immenses horizons sans bornes. Ma quête se poursuivit sans relâche de Bombay au Cap, de Reykjavik aux Bahamas. Je visitai toutes les villes qui possédaient un port. Mais à peine arrivais-je ici qu'elle était repartie ailleurs. Un lit en désordre conservait un peu de sa chaleur. Un de ses foulards, orné de motifs en spirale, était resté accroché au dossier d'une chaise. Le livre qu'elle était en train de lire gisait ouvert sur une table. Des bas séchaient, suspendus, dans une salle de bains. Mais elle n'était plus là. Dès que les agiles matelots du monde avaient senti mon arrivée, ils s'étaient hâtés de l'emmener et de la cacher. Bien entendu, je n'avais plus alors quatorze ans. J'avais bruni, j'étais devenu robuste. Ma barbe avait poussé et je savais différencier une métaphore d'une comparaison. Mais une part de moi avait toujours quatorze ans. Et la part de quatorze ans éternellement logée en moi attendait patiemment que le

doux vent de l'ouest caresse mon innocent pénis. Là où il soufflerait se trouverait sans doute M.

Voilà ce qu'était M. pour moi.

Elle n'était pas une femme à s'installer dans un lieu en particulier.

Mais elle n'était pas non plus du genre à mettre fin à ses jours.

Je tente de noter ici quelque chose qui n'a sans doute pas de réalité. Mais vouloir écrire quelque chose dépourvu de substance, c'est comme espérer un rendez-vous avec quelqu'un sur la face cachée de la lune. Tout est sombre, il n'y a aucun repère. Les espaces sont trop vastes aussi. Ce que je veux dire, c'est que M. était la femme dont j'*aurais dû tomber amoureux* quand j'avais quatorze ans. Mais, en réalité, je suis tombé amoureux d'elle bien plus tard et, à ce moment-là, elle-même n'avait plus quatorze ans (malheureusement). Nous ne nous sommes pas rencontrés au bon âge. Comme si nous nous étions trompés de date pour notre rendez-vous. L'heure et l'endroit étaient bons. Mais pas la date.

À l'intérieur de M., cependant, vivait également une petite fille de quatorze ans. Elle existait en elle dans sa totalité, et non pas juste pour une petite partie. Si je scrutais M. avec beaucoup d'attention, je pouvais apercevoir, par intermittence, les allées et venues de cette fillette en elle. Lorsque nous nous étreignions, il y avait dans mes bras tantôt une femme, tantôt une fillette. Elle effectuait toujours des allers-retours selon une temporalité qui lui était propre. Et je l'aimais ainsi. Dans ces moments-là, je la serrais si fort que je lui faisais mal. Sans doute l'enlaçais-je trop vigoureusement. Mais je ne pouvais faire autrement. Je ne voulais pas qu'elle s'en aille.

Pourtant, bien sûr, vint le temps où je la perdis. Tous les marins du monde se tenaient là en embuscade. Et moi, tout seul, j'étais incapable d'assurer sa garde. On est bien obligé, à certains instants, de regarder ailleurs. Il faut bien dormir, aller aux toilettes. Prendre un bain. Émincer des oignons, décortiquer des haricots. Vérifier la pression des pneus de la voiture. Et voilà comment nous avons été séparés. Ou plutôt, comment elle est partie. Il y avait certes les ombres des marins. Des ombres épaisses, autonomes, qui semblaient ramper le long du mur de l'immeuble, déliées de toute attache. Baignoire, oignons, pression des pneus, ces ombres n'étaient rien de plus que des fragments de métaphores punaisées un peu partout.

Elle partit et personne ne sait combien je souffris alors et dans quel abîme je sombrai. Personne ne peut le savoir. Moi-même, j'ai du mal à m'en souvenir. Quel était le degré de ma souffrance ? Jusqu'à quel point mon cœur était-il endolori ? Ce serait bien si dans notre monde existait un appareil capable de mesurer la souffrance, simplement, exactement. Au moins, ces mesures chiffrées demeureraient par la suite. Un petit appareil que l'on appliquerait sur la paume de la main, ce serait très bien. J'y pensais chaque fois que je vérifiais la pression de mes pneus.

Et puis, finalement, elle était morte. Un appel téléphonique me l'avait appris en pleine nuit. Je ne savais ni où, ni de quelle façon, ni pour quelle raison, ni dans quel but. Mais M. avait pris la décision de mettre fin à ses jours et elle était passée à l'acte. Elle avait quitté ce monde tranquillement (sans doute). Tous les marins du monde et toutes leurs paroles douces et habiles n'avaient pu la délivrer – ou l'enlever – du royaume des morts. Si vous tendez bien l'oreille la nuit, vous aussi, vous pourrez entendre les chants de deuil des marins, au loin.

Pour moi, avec sa mort, ce fut comme si j'avais perdu à tout jamais la part du jeune garçon de quatorze ans qui était encore en moi. Cette part de quatorze ans disparut pour toujours de ma vie, comme un maillot au numéro retiré d'une équipe de base-ball. Elle repose au plus profond de la mer, bien enfermée dans un coffre-fort aux serrures complexes. Sans doute pour un milliard d'années. Les ammonites et les cœlacanthes veillent dessus en silence. Le merveilleux vent d'ouest a aussi complètement cessé de souffler. Les marins du monde ont amèrement pleuré la mort de M. Et également les ennemis des marins du monde.

Lorsque j'appris la mort de M., j'eus le sentiment d'être le numéro 2 en termes de solitude sur terre.

Le numéro 1 était son mari, sans aucun doute. Je lui laissai cette place. Je ne savais pas du tout quel homme il était. Je n'avais aucune information sur son âge, sur ce qu'il faisait ou ne faisait pas. La seule chose que je connaissais de lui, c'était sa voix grave. Mais cette voix ne me disait rien de précis sur lui. Était-il marin ? Ou au contraire en rivalité avec les marins ? Dans ce cas, nous aurions un terrain d'entente. Dans la première des hypothèses… j'éprouverais tout de même de la compassion. J'aurais aimé faire quelque chose pour lui.

Je n'avais cependant aucun moyen de me rapprocher de lui, étant donné que je ne connaissais ni son nom ni son adresse. Peut-être d'ailleurs n'avait-il déjà plus ni nom ni domicile. Il était en tout cas l'homme le plus seul au monde. Au cours d'une promenade, je m'assis en face de la statue d'une licorne (il y a toujours, sur le parcours de mes promenades, des jardins qui abritent une statue de licorne), et je pensai à lui, tout en contemplant un jet d'eau glacée. Je tentai d'imaginer ce que signifiait être l'homme le plus seul au monde. Le deuxième, je le savais déjà. Mais pas encore le premier. Il y a un profond fossé entre le premier et le deuxième. Sûrement. Pas seulement profond. Un fossé terriblement large aussi. Si large que les oiseaux ne parviennent pas à voler d'un bord à l'autre, et que leurs cadavres s'accumulent au fond.

Un jour, soudain, vous êtes devenus des hommes sans femmes. Ce jour arrive sans qu'il y ait eu auparavant la



moindre allusion ou le moindre avertissement, sans que vous ayez éprouvé de pressentiment ou de prémonition, sans toc-toc, sans petits toussotements. Vous avez tourné à un angle et vous savez déjà que c'est arrivé. Mais impossible de revenir en arrière. Dès ce tournant pris, voici le seul monde qui sera le vôtre désormais. Un monde que l'on appellera celui des « hommes sans femmes ». Un pluriel froid et sans fin.

Seuls les hommes sans femmes peuvent comprendre à quel point il est déchirant et horriblement triste d'être un homme sans femmes. D'avoir perdu le merveilleux vent d'ouest. D'être privé pour l'éternité – un milliard d'années, ça se rapproche de l'éternité – de ses quatorze ans. D'entendre dans le lointain les chants des marins, chargés d'une douloureuse mélancolie. De séjourner en compagnie des ammonites et des cœlacanthes dans les abysses obscurs des océans. D'être appelé à 1 heure du matin. De rencontrer un étranger en un point arbitraire, situé entre savoir et non-savoir. De verser des larmes sur une route sèche tout en vérifiant la pression de ses pneus.

Quoi qu'il en soit, face à la statue de la licorne, je priai pour qu'il se relève, un jour. Je priai pour que, sans oublier les choses vraiment importantes – ce que l'on appelle parfois « essence » –, il puisse oublier complètement tous les autres faits annexes. Ce serait encore mieux s'il pouvait oublier qu'il les avait oubliés. C'était ce que j'espérais pour lui de tout mon cœur. N'était-ce pas formidable ? Le deuxième homme le plus seul au monde pensant au premier homme le plus seul au monde (qu'il n'avait jamais rencontré) et priant pour lui.

Mais pourquoi avait-il décidé de me téléphoner ? Aujourd'hui encore, je continue à me poser la question. Non pas que je lui reproche son coup de fil. Il s'agit d'une interrogation pure, pour ainsi dire de principe. Comment me connaissait-il ? Pourquoi tenait-il compte de moi ? La réponse semble évidente. M. avait raconté à son mari *quelque chose* sur moi. Sinon, je ne voyais pas. Il m'était impossible de deviner ce que M. avait pu dire de moi. Fallait-il pourtant qu'elle explicite – en particulier, à son propre mari – quelle valeur, quelle signification je représentais à ses yeux, moi, son ancien amoureux ? S'agissait-il de quelque chose d'important, en lien avec sa mort ? Mon existence projetait-elle une ombre sur sa mort ? Ou alors peut-être M. avait-elle raconté à son mari qu'elle trouvait que mon pénis avait une jolie forme. L'après-midi, au lit, elle l'admirait bien souvent. Elle le posait délicatement sur la paume de sa main et on aurait dit qu'elle contemplait avec émerveillement un joyau de légende sur un diadème indien. « Sa forme est merveilleuse », disait-elle. Moi, je n'aurais su dire.

Était-ce la raison pour laquelle le mari de M. m'avait appelé ? Pour saluer avec respect la forme de mon pénis ? À plus de 1 heure du matin ? Non, tout de même. Sans compter que l'organe en question n'avait rien de particulier. Il était parfaitement ordinaire. À bien y réfléchir, j'avais toujours considéré que le sens esthétique de M. était sujet à caution. Elle avait une curieuse échelle de valeurs, qui différait beaucoup de celle de la plupart des gens.

Peut-être (je n'arrivais pas à imaginer autre chose) lui avait-elle raconté qu'elle avait partagé sa gomme avec moi au collège. Sans arrière-pensée, sans mauvaise intention, juste une petite anecdote toute simple. Pourtant, il allait de soi que ce récit avait excité la jalousie de son mari. Même si M. avait fait l'amour avec des tas de marins (ils auraient pu remplir deux autobus), la moitié de gomme que j'avais reçue en cadeau avait provoqué chez lui une jalousie *infiniment* plus violente. N'était-ce pas tout à fait naturel ? Après tout, deux autobus de musculeux matelots, eh bien, quoi ? Alors que M. et moi, nous avions tous les deux quatorze ans, et qu'à cet âge-là même le vent d'ouest me donnait une érection. Qu'elle ait offert la moitié de sa gomme neuve à un jeune garçon, c'était nettement plus dévastateur. Comme une douzaine de vieilles granges à la merci d'une gigantesque tornade.

Depuis lors, chaque fois que je passe devant une statue de licorne, je m'assois un moment et je me mets à méditer sur les hommes sans femmes. Pourquoi en ce lieu ? Pourquoi près d'une licorne ? Peut-être parce que cette créature appartient aussi au monde des hommes qui n'ont pas de femmes. Je n'ai, à ce jour, jamais vu de couple de licornes. C'est un animal – indubitablement un mâle – qui est toujours solitaire et qui pointe droit vers le ciel sa corne pointue. Peut-être devrions-nous en faire le représentant des hommes sans femmes, le symbole de notre solitude accablante. Et peut-être devrions-nous arborer sur notre chapeau ou sur notre poitrine un badge à l'effigie d'une licorne, et marcher en silence dans les rues du monde. Sans musique, sans drapeau, sans confettis. Peut-être. (Peut-être que j'utilise le mot « peut-être » trop souvent. Peut-être.)

Il est très facile de devenir des hommes sans femmes. On a juste besoin d'aimer profondément une femme et que celle-ci disparaisse ensuite. En général (comme vous le savez), elles auront astucieusement été emmenées par de robustes marins. Ils les auront enjôlées avec de belles paroles et entraînées en un tournemain jusqu'à Marseille ou jusqu'en Côte d'Ivoire. Nous ne pouvons presque rien faire face à cela. Il arrive aussi que les marins n'y soient pour rien, et qu'elles se suppriment volontairement. Face à cela aussi, nous sommes impuissants. Et les marins également.

D'une manière ou d'une autre, vous voilà devenus *des hommes sans femmes*. En l'espace d'un instant. Et dès que vous êtes un homme sans femmes, les couleurs de la solitude vous pénètrent le corps. Comme du vin rouge renversé sur un tapis aux teintes claires. Si compétent que vous soyez en travaux ménagers, vous aurez un mal fou à enlever cette tache. Elle finira peut-être par pâlir avec le temps, mais au bout du compte elle demeurera là pour toujours, jusqu'à votre dernier souffle. Elle possède une véritable qualification en tant que tache, et, à ce titre, elle a parfois officiellement voix au chapitre. Il ne vous reste plus qu'à passer votre vie en compagnie de ce léger changement de couleur et de ses contours flous.

Les bruits résonnent différemment dans ce monde. La soif s'éprouve différemment. La barbe pousse différemment.

Les employés des Starbucks se comportent différemment. Et même les solos de Clifford Brown, on les entend différemment. La fermeture des portes du métro aussi est différente. La distance entre Omotesando et Aoyama-ichome nettement différente. Et même si vous rencontrez ensuite d'autres femmes, même si elles sont merveilleuses (ou pire, plus elles sont merveilleuses), vous savez dès le premier instant que vous les perdrez. Les ombres évocatrices des marins, les accents des langues qu'ils parlent (du grec ? De l'estonien ? Du tagalog ?) vous angoissent. Les noms exotiques des ports du monde vous font peur, parce que vous le savez déjà : pour une raison ou une autre, vous deviendrez des hommes sans femmes. Vous êtes un tapis persan aux teintes claires que la solitude a taché de vin de Porto – des taches qui ne s'en iront pas. Ainsi, il y a eu de la solitude venue depuis la France, et des blessures douloureuses qui se sont propagées au Moyen-Orient. Pour les hommes sans femmes, le monde est un espace immense, un assemblage d'éléments acérés, exactement comme la face cachée de la lune.

J'étais resté à peu près deux ans avec M. Ce n'était pas beaucoup, deux ans. Mais ce furent deux années lourdes. Deux années seulement, ça passe vite, pourrait-on dire. Ou bien deux années, cela peut être très long, pourrait-on dire aussi. Tout dépend du point de vue, évidemment. Je dis que *nous étions ensemble*, mais en réalité, nous ne nous voyions que deux ou trois fois par mois. Elle avait ses obligations, j'avais les miennes. Et malheureusement, nous n'avions plus quatorze ans. Toutes ces circonstances finirent par avoir raison de nous. Même si je la serrais dans mes bras aussi fort que possible. Et partout, un éparpillement d'ombres métaphoriques, celles des marins, lourdes et sombres, essaim de punaises aux pointes aiguisées.

À présent, ce dont je me souviens le plus souvent, c'est que M. aimait énormément la « musique d'ascenseur ». Percy Faith, Mantovani, Raymond Lefèvre, Frank Chacksfield, Francis Lai, l'orchestre des 101 Strings, Paul Mauriat, Billy Vaughn, etc. Elle aimait fatalement (si je puis dire) ce genre de musique inoffensive. Le ruissellement suave des cordes, la plaisante émergence des bois, les vents jouant en sourdine, les douces sonorités de la harpe qui vous caressent le cœur. Des mélodies au charme toujours intact, de jolies harmonies qui fondent comme un bonbon sur la langue, des enregistrements avec juste ce qu'il faut de bons échos.

Quand j'étais seul au volant, j'écoutais souvent du rock ou du blues. Derek and The Dominos, Otis Redding, ou encore les Doors. Mais M. n'était *absolument pas* d'accord pour que je mette ce genre de musique. Elle emportait toujours un sac en papier qui contenait une douzaine de cassettes de « musique d'ascenseur », qu'elle insérait l'une après l'autre dans le lecteur. Et, alors que nous roulions à l'aventure, ses lèvres bougeaient en silence à l'écoute de « White Lovers » de Francis Lai. Ses délicieuses lèvres sexy, soulignées d'un rouge tendre. Elle devait bien posséder dix mille cassettes de ce genre de musique et, sur ces mélodies innocentes, issues de tous les pays du monde, elle avait des connaissances impressionnantes. Elle aurait pu ouvrir un « musée de la Musique d'ascenseur ».

Quand nous faisions l'amour, il y en avait toujours en fond sonore. Combien de fois par exemple avons-nous entendu « A Summer Place » de Percy Faith, alors que je la tenais dans mes bras ? Je suis un peu gêné de l'avouer, mais aujourd'hui encore cette mélodie m'excite. Dès que je l'entends, ma respiration s'accélère, je me sens brûler. Sans doute suis-je le seul homme sur cette terre à éprouver une excitation sexuelle dès le début de « A Summer Place ». Ou non. Son mari a peut-être les mêmes symptômes. Je lui fais de la place. Et je corrige : moi compris, il y a sans doute deux hommes sur cette terre qui éprouvent une excitation sexuelle dès le début de « A Summer Place ». Voilà, c'est dit.

Espace.

« J'aime beaucoup cette musique, tu sais, me confia M., un jour. En résumé, c'est une question d'espace.

— Une question d'espace ?

— Eh bien, quand j'écoute ces musiques, j'ai l'impression de me trouver dans un espace immense et vide. Il s'étend à l'infini et il n'y a pas de cloisons. Pas de murs, pas de plafond. Et là, je n'ai pas besoin de penser, pas besoin de parler, pas besoin d'agir. Juste d'être là. Juste de fermer les yeux, de m'abandonner à la beauté des sons des cordes. Plus de maux de tête, plus de sensation de froid, plus de règles ni d'ovulation. Tout est simplement très beau, très paisible, rien n'est pesant. Je ne peux rien souhaiter de plus.

— C'est comme au paradis ?

— Oui, dit M. Au paradis, je suis sûre qu'il y a de la musique de Percy Faith en arrière-fond. Dis, tu pourrais me caresser encore le dos ?

— Bien sûr, répondis-je.

— Tu sais vraiment bien caresser le dos. »

Henry Mancini et moi échangeâmes un regard sans qu'elle s'en aperçoive. Un petit sourire jouait sur ses lèvres.

Naturellement, j'ai aussi perdu la musique d'ascenseur. Chaque fois que je suis seul au volant, voici ce que j'imagine : alors que j'attends à un feu, une jeune femme inconnue ouvre soudain la portière et s'assoit à côté de moi. Sans dire un mot, sans me regarder, elle insère la cassette de « White Lovers » dans le lecteur. Il m'arrive d'en rêver

aussi. Mais, bien sûr, ce genre de chose n'arrive pas dans la réalité. Je n'ai d'ailleurs plus de lecteur de cassettes. À présent, quand j'écoute de la musique en voiture, c'est avec un iPod et par l'intermédiaire d'un câble USB. Et, bien entendu, ni Francis Lai ni les 101 Strings. Plutôt Gorillaz ou Black Eyed Peas.

C'est ça, perdre une femme. Et perdre une femme signifie aussi qu'on a perdu toutes les femmes. Et que, de la sorte, nous sommes devenus des hommes sans femmes. Et qu'en outre nous avons perdu Percy Faith, Francis Lai et les 101 Strings. Et les ammonites et les cœlacanthes. Et, naturellement, son dos si séduisant. En entendant « Moon River » sous la direction de Henry Mancini, ses douces mesures à trois temps donnaient le rythme de mes caresses sur le dos de M.

Waiting 'round the bend / My huckleberry friend…

Mais tout cela a disparu. Il ne me reste que le vieux bout de gomme et les chants funèbres des marins au loin. Et aussi, bien sûr, la licorne à côté du jet d'eau, qui, solitaire, pointe vers le ciel sa corne unique.

Ce serait bien si M. était à présent au paradis – ou dans un lieu qui y ressemble – et si elle écoutait « A Summer Place ». Si elle était tendrement enveloppée dans cette musique sans limites et sans frontières. Et que ne soit surtout pas diffusé Jefferson Airplane, par exemple. (Dieu ne serait tout de même pas aussi cruel. Je l'espère vraiment.) Et, alors qu'elle écouterait les pizzicatos des violons, je me dis que ce serait bien que, de temps en temps, elle se souvienne de moi. Mais c'est peut-être trop demander. Je prie pour que, même sans moi, M. vive là-bas heureuse, le cœur en paix, avec son immortelle musique d'ascenseur.

Moi qui suis l'un de ces hommes sans femmes, je prie ainsi de toute mon âme. Que pourrais-je faire d'autre que prier ? Pour le moment. Peut-être.

Titre original :
ONNA NO INAI OTOKATACH
publié par Bungeishunju, Tokyo

Ce recueil de nouvelles se compose de sept nouvelles :
1. *Drive My Car*
2. *Yesterday*
3. *An Independent Organ*
4. *Scheherazade*
5. *Kino*
6. *Samsa In Love*
7. *Men Without Women*

Certaines nouvelles sont d'abord parues dans des revues : *Drive My Car* (Bungeishunju, décembre 2013) ; *Yesterday* (Bungeishunju, janvier 2014) ; *An Independent Organ* (Bungeishunju, mars 2014) ; *Scheherazade* (Monkey, printemps 2014) ; *Kino* (Bungeishunju, février 2014) ; *Samsa In Love* (initialement publié dans le recueil *Koishikute : Ten Selected Love Stories* par les éditions Chuokoron-Shinsha, 2013, et dans le magazine *Vanity Fair* en août 2014).

Retrouvez-nous sur www.belfond.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-7487-2

En couverture : illustration © Penovac Endre.



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo .